FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XVII

Palchetto 5-G-7

25.G.11

Num.° d' ordine 94792

NAZIONALE
B. Prov.
11
308
APOLI
VITT EM III

ESPRIT
DES LOIX
DE LA
TACTIQUE.

SBN
609350

ESPRIT

DES LOIX DE LA TACTIQUE

ET DE DIFFÉRENTES

INSTITUTIONS MILITAIRES,

OU NOTES

DE MR. LE MARÉCHAL DE SAXE:

Contenant plusieurs nouveaux Systêmes sur l'Art de la Guerre.

Commentées par M. DE BONNEVILLE.

Avec un Mémoire Militaire sur les Tartares & les Chinois, où l'on trouve une comparaison des Opérations Militaires de ces deux Nations avec ce que les Historiens & Commentateurs Européens ont écrit d'instructif pour le Gens de Guerre.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE Junior, Libraire de S. A. S. le Prince Stadhouder des Provinces-Unies, &c.
M. DCC. LXII.

Digitized by Google

PRÉFACE.

LA plupart des Auteurs qui ont écrit ſur l'Art de la Guerre, ont confondu & mêlé enſemble les parties ſublimes avec les plus ſimples détails. Une infinité de répétitions & d'explications très-inutiles ont rendu leurs ouvrages ſi volumineux, que ſouvent pour trouver le ſens d'un diſcours qu'on auroit pu faire en une douzaine de lignes, l'on eſt obligé de lire cent pages de verbiages.

Cet Ouvrage, unique dans ſon eſpece par la nouveauté des idées qu'il contient, eſt exempt de ces défauts : je ne me ſuis attaché qu'à ſaiſir l'eſprit des choſes en les rendant auſſi claires qu'inſtructives.

Les parties ſublimes & abſtraites de la ſcience militaire ſont immenſes ! Combien ne faut-il pas étudier pour les connoître toutes ? Et combien de réflexions ne faut-il pas faire ſur chacune en particulier avant

que de les réunir toutes enſemble ? Alexandre, Céſar, Turenne.... ont-ils poſſédé toutes ces parties dans leur perfection ? L'Hiſtoire nous apprend que non, & nous fait connoître que ces grands hommes n'ont pas été exempts de faire de grandes fautes.

On ne devroit jamais juger de la capacité d'un Général par ſes ſuccès avant que d'avoir apprécié celle de ſon adverſaire. Alexandre vis-à-vis de Darius & ſes ſoldats efféminés, Céſar chez les Gaulois féroces mais ſans art militaire, & conduits par des Chefs mal-habiles, paroiſſent moins grands maîtres qu'Annibal vaincu. Et Turenne & Montecuculi, avec toute la réputation qu'ils s'étoient acquis par mille brillans ſuccès, ne furent jamais ſi grands que lorſqu'ils furent oppoſés l'un à l'autre.

L'étude des ouvrages que nous ont laiſſés les grands Maîtres de l'Art, joint à l'expérience de pluſieurs campagnes ne peuvent former d'habiles hommes de guerre, ſi on n'étudie les faits que méthodiquement, & qu'on ne les retienne que comme un rôle qu'on apprend par cœur afin de le réciter; cela dis-je ne ſuffit pas, il faut encore qu'un Militaire qui veut tendre au ſublime de ſon art, ait ſans ceſſe l'eſprit occupé de toutes les choſes qui y ont rapport; il

faut qu'il contemple, qu'il médite, qu'il combine, qu'il imagine, qu'il invente, qu'il réfléchiſſe continuellement ſur les cauſes & les effets, ſur les événemens & les circonſtances, afin de pouvoir en tirer avantage quand il ſe trouve à même de les mettre en pratique. Tel étoit le Maréchal de Saxe ; né avec un eſprit militaire auſſi juſte que pénétrant, il ſaiſiſſoit avec beaucoup de facilité tous les objets qui y ont rapport ; il annonça de bonne heure ce qu'il ſeroit un jour; & l'on peut dire qu'il ne parvint au premier grade militaire que par ſon propre mérite, par ſes talens & non par la faveur de ſa grande naiſſance.

Il ne faut donc pas être ſurpris de ce que l'on voit ſi peu d'hommes de guerre s'élever au-deſſus de la ſphere commune, puiſque l'étude des Auteurs qui nous ont laiſſé des principes & des regles, joint à l'expérience de quelques campagnes ne fourniſſent que des idées méthodiques aux génies bornés, & qu'il n'y a que ceux qui ont l'eſprit vif, pénétrant, inventif avec beaucoup de jugement, qui ſoient en état de multiplier les idées qu'ils acquerent par l'étude & par l'expérience. Or on ſait combien peu il y a d'hommes de cette trempe! Donc l'étude de la théorie

& de la pratique ne ſuffiſent pas à former le grand homme de guerre, ſi en même-tems on n'a reçu de la nature les qualités que je viens de dire. Cela eſt ſi vrai, que nous voyons des hommes qui étudient ſans ceſſe, ſans que pour cela ils en ſoient beaucoup plus ſavans, parce que leurs organes ne ſont pas aſſez délicats & que leur eſprit n'eſt pas aſſez ſubtil pour ſaiſir avec juſteſſe les différentes idées qui ſont l'objet de leurs études: cependant cette grande application fait que quelquefois les eſprits les plus bornés ſe développent; mais ces eſprits ne peuvent guere tendre qu'au médiocre, ce qui eſt toujours beaucoup: cela fait voir que ſans l'étude & l'application, l'homme d'un eſprit médiocre reſte dans une extrême ignorance; que l'étude & l'application ſont néceſſaires à tous les hommes, mais que tous ne doivent pas prétendre de parvenir au grand. Il y en a qui ſont nés avec beaucoup de génie & de pénétration qui négligent de cultiver leur eſprit par l'étude, ou s'y appliquent très-peu, qui cependant ne laiſſent pas que de faire certains progrès qui les élevent au-deſſus du médiocre; ils reſſemblent à ces terres d'une bonne nature, que le laboureur cultive avec négligence, auxquelles il ne donne que peu d'at-

tention & de préparation, & qui ne laiſſent pas que de produire beaucoup de fruits, mais qui en produiroient bien davantage ſi elles étoient cultivées avec plus de ſoin.

Si rien n'eſt moins commun qu'un excellent Général d'armée, ce n'eſt pas qu'il manque de gens qui aient du talent pour la guerre; mais c'eſt qu'on ne les connoît que par occaſion, & que très-ſouvent ils en manquent pour ſe faire connoître. On ne doit pas confondre l'occaſion avec certain hazard qui favoriſe ſouvent un ignorant, & lui fait faire une belle action, ſans qu'il comprenne ce qu'il fait, ni qu'il ſache pourquoi & quelles en ſeront les conſéquences. Cependant la réuſſite lui attire une réputation qui l'éleve aux premiers grades, tandis que l'homme habile ne fait ſon chemin qu'à pas de tortue & reſte toute ſa vie dans les grades ſubalternes, s'il n'a le bonheur de rencontrer l'occaſion de ſe faire diſtinguer par ſes talens & par de ſavantes manœuvres. On le met à la tête d'une armée, & l'on s'apperçoit malheureuſement bientôt aux dépens du ſang & de l'honneur des Citoyens, de ſon incapacité & combien l'on a eu tort de confier les forces de l'Etat à un pareil homme.

De tout ce que je viens de dire, il faut conclure que ce qui forme véritablement le grand homme de guerre, c'eſt la nature cultivée par l'étude, la réflexion & l'application au travail : que les parties ſublimes de la guerre n'ont ni principes ni regles; que chacun eſt en droit de s'en former des idées ſuivant l'étendue de ſon eſprit & de ſes lumieres, ainſi qu'on le verra dans le cours de cet Ouvrage.

SOMMAIRE
DES NOTES
CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

PREMIERE PARTIE.

PREMIERE NOTE.

L'ON pourroit tirer des avantages immenſes à la guerre, des roulans friſés & des ſacs à terre, *ſoit dans les marches, ſoit dans les campemens & dans les combats. Je me forme une idée ſi grande de ces corps mobiles, que je ſuis fâché de n'y avoir pas réfléchi plutôt; mais les choſes viennent lorſqu'on y penſe le moins.* page 1.

DEUXIEME NOTE.

L'ON ſera certainement obligé de faire une réforme aux équipages des Généraux, & à ceux des Officiers de l'Etat-Major, ainſi qu'à la ſumptuoſité de leur table.

Ces premiers & ſeconds grades militaires ont été ſi conſidérablement multipliés depuis quelque tems, que ſi cela continue on les avilira abſolument. pag. 23.

TROISIEME NOTE.

ON devroit avoir dans chaque garniſon une bibliotheque bien choiſie à l'uſage des Militaires. On devroit même y établir des Ecoles pour l'inſtruction des jeunes Officiers, leſquels croupiſſent dans l'ignorance & la pareſſe. pag. 28.

Digitized by Google

QUATRIEME NOTE.

Les Allemands ſont flegmatiques, leurs ſoldats ſont fermes dans l'action & patiens dans les fatigues, parce qu'ils ſont accoutumés à cette ſubordination ſévere & ſcrupuleuſe inconnue aux autres Nations : l'habitude fait une ſeconde nature chez les animaux.

Les François ſont vifs, leurs ſoldats ſont vaillans & impétueux ; mais leur peu de ſubordination les rend ſi ſuperficiels, que ſans cette valeur qui leur eſt naturelle, ils réuſſiroient rarement dans leurs entrepriſes. Seroit-il donc impoſſible d'établir parmi eux une ſubordination qui leur fût propre & particuliere? Non ſans doute. pag. 33.

CINQUIEME NOTE.

L'ARTILLERIE de campagne feroit la principale force des armées aujourd'hui, ſi l'on y donnoit plus d'attention. Il faudroit que les ſoldats fuſſent bien exercés à la ſervir ſur le front des armées, ſoit en marchant à l'ennemi ou en ſe retirant devant lui. Les pieces devroient être traînées ſur des affûts légers par deux à trois hommes, & leur calibre ne pas excéder trois livres de bales ; elles deviendroient trop difficiles à ſervir ſi elles étoient plus groſſes, à moins que ce ne fût pour des batteries fixes. pag. 40.

SIXIEME NOTE.

CEUX qui ſont chargés des départemens de la guerre devroient toujours être des Militaires ſages & expérimentés, qui connoiſſent juſqu'aux moindres détails qui y ont rapport. Je ne conçois pas pourquoi on remet l'adminiſtration militaire entre les mains d'un Officier civil : j'aimerois tout autant que l'on fît un ignorant Pandoure Juge de Police ou premier Préſident au Parlement. pag. 41.

SEPTIEME

SEPTIEME NOTE.

La plupart des Inſpecteurs des troupes ſont aujourd'hui leurs revues à peu près comme s'ils regardoient de leur fenêtre paſſer une proceſſion. Auſſi ne doit-on pas s'étonner ſi les abus ſe multiplient, puiſque ceux qui ſont chargés de les redreſſer, ne connoiſſent pas tous ces petits détails qui ſont du reſſort de leur miſſion. Hé ! comment les connoîtroient-ils ? Ces grands hommes n'ont jamais manié que de grandes affaires. pag. 42.

HUITIEME NOTE.

Les converſions & les déploiemens ſont les deux manœuvres principales auxquelles on doit rompre & exercer les armées. On doit les regarder comme la baſe ſur laquelle roulent toutes les autres parties des grandes évolutions, qui n'ont de principes ni de regles que la ſeule volonté des Chefs qui les font agir.

C'eſt une miſere aujourd'hui, lorſqu'il eſt queſtion de faire déployer les colonnes en préſence de l'ennemi. Joint à ce que les armées ſont peu exercées à cette manœuvre, les ordres que donnent les Officiers Généraux ſont ſouvent ſi obſcurs, qu'il eſt impoſſible aux Officiers particuliers de les concevoir, & par conſéquent de pouvoir les faire exécuter aux ſoldats. pag. 44.

NEUVIEME NOTE.

La plupart des Officiers Généraux, aujourd'hui, ont une multitude d'Officiers particuliers à leur ſuite, qu'on appelle Aides de camp, *leſquels par leur jeuneſſe & leur peu d'expérience ne peuvent ſouvent leur être d'un grand ſecours dans leurs travaux.* pag. 49.

DIXIEME NOTE.

Les récompenſes militaires devroient être bien entendues & diſpenſées à propos. Cet objet mériteroit une inſtitution ſolide & bien ménagée en faveur des ſoldats. pag. 53.

ONZIEME NOTE.

Le duel eſt une maladie épidémique qui déſole la Nobleſſe & l'Etat Militaire ; l'on devroit abſolument chercher un remede à la guériſon de cette frénéſie. pag. 56.

DOUZIEME NOTE.

Les cérémonies religieuſes doivent s'obſerver exactement & avec reſpect dans les armées : les Officiers doivent y aſſiſter régulièrement avec les ſoldats. Cette regle eſt en uſage chez preſque toutes les Nations Allemandes, qui au reſte l'obſervent aſſez cavaliérement quant à ce qui regarde le ſpirituel : ce qu'ils appellent parade d'Egliſe, *eſt plutôt une eſpece de revue qu'une cérémonie religieuſe.* pag. 61.

TREIZIEME NOTE.

Depuis la fin du dernier ſiecle l'on entretient en Europe des armées ſi conſidérables en tems de paix, que cette maxime énerve & ruine entiérement les Etats. L'on pourroit inſtituer des corps de milices ſur un certain pied, qui ſeroient beaucoup moins diſpendieux, & rendroient un meilleur ſervice à l'État que la plupart des troupes modernes. pag. 64.

QUATORZIEME NOTE.

L'uſage de ſuivre [illegible] parmi les Militaires n'eſt praticable que juſqu'à un certain point. Les avancemens des Officiers particuliers peuvent bien ſe faire ainſi juſqu'à un certain grade ; mais lorſqu'il eſt quéſtion de paſſer au commandement d'un corps, & de là aux premiers grades, l'on ne doit avoir égard à l'ancienneté qu'autant qu'elle eſt accompagnée du mérite & de la capacité. pag. 70.

QUINZIEME NOTE.

Les loix de la diſcipline militaire doivent être adminiſtrées avec la plus grande majeſté ; il faut que les châtimens ſoient irrévocables. La ſévérité doit être compoſée en raiſon égale aux fautes ; il ne faut pas outrer les genres de ſupplices, ils révoltent la nature & ne corrigent jamais. Le point d'honneur eſt le mobile principal qui doit faire agir tous les guerriers ; mais il doit être pris dans un ſens ſi ſcrupuleux & ſi reſpectueux, que tous les hommes ſoient obligés à une eſtime réciproque. pag. 72.

SEIZIEME NOTE.

De toutes les Nations, la Françoiſe eſt celle qui ſeroit la plus ſuſceptible de ſubordination & de diſcipline militaire, ſi on ſavoit bien la prendre. L'éducation de ce peuple eſt telle, qu'aucun ne ſe pique plus que lui de ce qu'on appelle ſentimens d'honneur & de politeſſe.

L'amour propre & l'ambition perſonnelle ſont les attributs inſéparables de ceux qui ont un grand cœur : l'opinion ou l'idée ſeule ſuffit pour les flatter & rendre leur eſprit ſatisfait. Tels furent chez les Grecs & les premiers Romains, ces Héros qui cultivoient leurs champs ; ils étoient grands & heureux dans leur médiocrité, parce qu'ils y jouiſſoient de tous les hommages & de tous les honneurs. pag. 77.

DIX-SEPTIEME NOTE.

Toutes les principales opérations à la guerre doivent être bien conçues & bien combinées avant que de les mettre à exécution, ſans quoi on n'agira qu'à tâtons & avec crainte.

Si les préparatifs d'une campagne ſur terre demandent beaucoup de précaution, ceux qu'exige le ſervice de mer, quand on projette une expédition, en demandent bien davantage. Il ne s'agit

pas ici de combats de mer, ils ne ſont pas de mon reſſort ; ils ſont d'ailleurs ſi ſujets au hazard & aux caprices de la fortune, que ſouvent un ſouffle dérange la plus belle combinaiſon & les meilleures diſpoſitions d'une flotte ; mais je veux parler des embarquemens, des deſcentes ou débarquemens des armées de terre. Ces ſortes d'opérations ſont bien difficiles ; je me ſuis trouvé dans le cas de l'éprouver & de connoître combien il eſt néceſſaire de prendre toutes ſes meſures avant que de s'embarquer ; car dès qu'une fois la machine eſt en train, il n'eſt plus tems de l'arrêter & de revenir s'il manque quelque choſe. pag. 81.

VIEILLES IDÉES qui pourront peut-être en fournir de nouvelles. Projet pour une Puiſſance qui voudroit faire une deſcente en Angleterre. Moyens de trouver la ſomme néceſſaire à la dépenſe de deux cens vaiſſeaux de guerre propres à une telle expédition. Autres moyens pour en accélérer la conſtruction en douze à quinze mois de tems. pag. 98.

DIX-HUITIEME NOTE.

ON ſe contente de défendre les entrées des Ports avec quelques fortins, redoutes, batteries ou chaînes tendues ; toutes ces choſes ſont inutiles, & n'empêchent pas les vaiſſeaux ennemis d'en approcher. Dans les extrémités on coule à fond ſes propres vaiſſeaux ; mais cette reſſource ne ſert encore de rien. Il ſeroit facile, ce me ſemble, d'avoir des machines toujours prêtes avec leſquelles on pourroit dans la minute former des retranchemens ſous l'eau à l'entrée des Ports, afin d'empêcher qu'aucuns vaiſſeaux ni brûlots ne puſſent en approcher ni y pénétrer. pag. 112.

DIX-NEUVIEME NOTE.

QUELS embarras lorſqu'il eſt queſtion de faire paſſer une riviere à la hâte, non-ſeulement à toute une armée, mais encore à un moindre corps de troupes ?

Ces ſortes d'opérations qui devroient s'exécuter dans la minute, prennent ordinairement pluſieurs journées entieres. L'attirail de nos pontons de cuivre ne peut ſuivre par-tout, ils ne ſont bons que pour établir un pont ſtable quand on veut ſe fixer dans un poſte pour quelque tems. Ne pourroit-on pas imaginer un autre attirail, fait de façon qu'on puſſe le tranſporter ſur des mulets ou des chevaux de bâts? Il me ſemble auſſi qu'il ne ſeroit pas difficile de trouver le moyen de faire paſſer les plus larges fleuves à une armée de cent mille hommes en ſix à ſept heures de tems, en ſe ſervant de bateaux qu'on puiſſe tranſporter facilement par-tout, ſans être obligé de ſe ſervir de chariots. pag. 118.

VINGTIEME NOTE.

Il n'y a aucuns principes ni aucunes regles poſitives à donner ſur les grandes évolutions & les grandes manœuvres des armées. Chacun eſt en droit de s'en former des idées, ſuivant l'étendue de ſon eſprit & de ſes lumieres. Ces idées peuvent ſe multiplier juſqu'à l'infini, & celles qu'on aura ſaiſies comme bonnes, pourront en fournir d'autres qui ſerviront dans les différentes circonſtances qui ſe préſenteront à la guerre. pag. 127.

VINGT-UNIEME NOTE.

On fait ſi peu d'uſage aujourd'hui de la bayonnette, qu'on diroit que cette arme n'a été inventée que pour épouvanter: cela provient, je crois, de ce que les ſoldats n'ont rien qui leur garantiſſe le corps. Si les Romains avoient un ſoin infini de ſe couvrir par des armes défenſives, il ne faut pas croire qu'ils prenoient ces précautions manque de courage & de bravoure; car aſſurément ils nous valoient bien de ce côté-là. pag. 149.

SUITE DU COMMENTAIRE
SUR LA PREMIERE NOTE.

POUSSER des chemins d'approche dans une inondation dont une Place eſt environnée, dans des marais & ſur toute ſorte de terrein aquatique ; paſſer des foſſés ſecs & pleins d'eau ; monter à l'aſſaut ſans être obligé de faire breche au corps de la Place, ni par conſéquent d'établir de groſſes batteries pour battre en breche ; eſcalader avec des échelles d'une nouvelle invention. C'eſt de quoi il s'agit ici. pag. 152.

SECONDE PARTIE.

ANALYSE DE L'ART DE LA GUERRE, Par principes & par regles, ſur l'Ouvrage de M. le Maréchal de Puyſégur. pag. 1.

NOUVEAU SYSTÊME SUR L'ARTILLERIE de Mer & de Terre. pag. 70.

MÉMOIRE MILITAIRE Sur les Tartares & les Chinois, &c. pag. 83.

ERRATA.

Pag. 15. ſeptieme exemple, au lieu de dire l'armée N. très-ſupérieure en nombre à celle M. *dites au contraire*, l'armée M. très-ſupérieure en nombre à celle N.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

J'Entreprens ici de développer & d'étendre différentes Notes que M. le Maréchal de Saxe a laiſſées, & qu'il réſervoit ſans doute pour perfectionner & pour augmenter ſes Mémoires ſur l'Art de la Guerre.

Lorſque je mis ces mêmes Mémoires au jour, j'avois déjà tâché d'en concilier les différens Chapitres avec les Notes dont il s'agit; mais les difficultés & les contradictions que j'y avois trouvé s'étoient oppoſées à mon entrepriſe & à mon deſſein.

Ces Notes d'ailleurs ne ſont pour ainſi dire qu'un répertoire de matieres que M. le Maréchal ſe propoſoit de traiter plus au long; il n'eſt queſtion que d'en ſaiſir l'eſprit ou d'en expliquer le ſens; je n'oſe me flatter d'y réuſſir parfaitement, quelqu'autre peut-être pourroit mieux rencontrer que moi. Je ſouhaite que mon entrepriſe engage d'habiles Militaires à y travailler; la préſomption ne m'aveugle point aſſez pour me fermer les yeux ſur les avantages que je pourrois retirer des leçons de ceux qui ſont mes maîtres en l'Art de la Guerre.

M. le Maréchal de Saxe rêvoit, ou pour mieux dire réfléchiſſoit continuellement ſur toutes les choſes qui ont rapport à la guerre; c'eſt apparemment dans ces tems de méditations qu'il a jetté ſur le papier

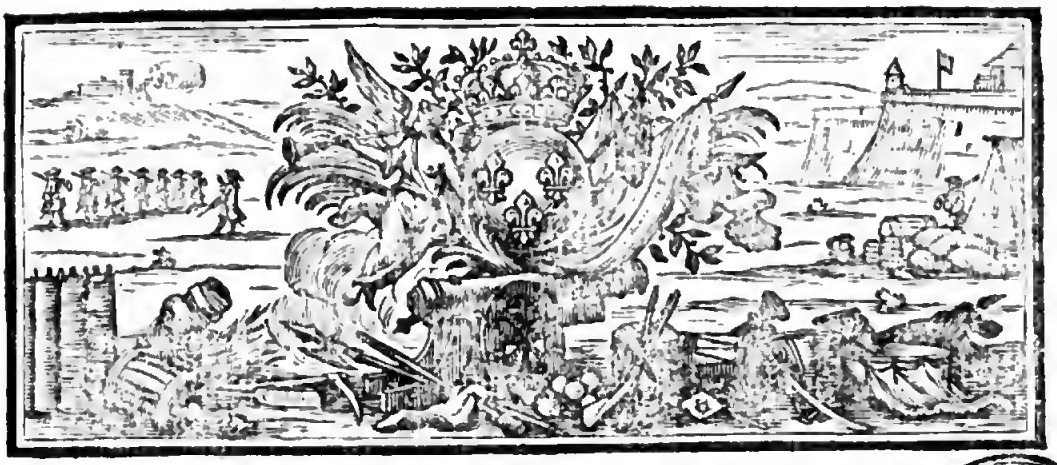
indifféremment & ſans aucun ordre les idées qui lui naiſſoient, dans la crainte de les oublier, & pour ſe ménager les moyens de ſe les rappeller en tems & lieu. Il n'aimoit point à écrire, ſon ſtyle étoit particulier & très-laconique; il ne penſoit pas que le talent de la pénétration n'étant pas donné à tout le monde, il y auroit bien des gens qui ne pourroient ſaiſir ſes idées & ſes principes du premier coup d'œil. Le défaut de tous les grands hommes eſt de n'écrire que pour leurs ſemblables, & c'eſt ce qui fait que les eſprits médiocres ont tant de peine à les concevoir.

Je ne ſuivrai d'autre arrangement dans cet ouvrage, que celui que M. le Maréchal a tenu dans ſes Notes même; je les prendrai les unes après les autres indifféremment & telles qu'elles ſe trouvent, & je me contenterai de les tranſcrire le plus intelligiblement qu'il me ſera poſſible.

Si par hazard l'on rencontre ici quelques maximes qu'on aura déjà lues ailleurs, qu'on n'imagine pas que je prétende en être l'Auteur : je ne ſuis que le foible Commentateur de ce que j'ai cru appercevoir de meilleur dans les différentes inſtitutions militaires.

Il y en a de deux ſortes; le bon ſens a dicté les unes, l'uſage & la routine ont formé les autres, & toutes ſont également ſuivies avec cette différence, que celles qu'on obſerve par l'uſage, quelque ridicules qu'elles ſoient, ont bien plus de force que celles qui ſont fondées ſur la raiſon. Quoi qu'il en ſoit, la ſcience conſiſte dans la juſte application que l'on en doit faire ſelon les circonſtances & les cauſes

ESPRIT



ESPRIT DE LA TACTIQUE
DU MARECHAL DE SAXE.

PREMIERE NOTE.

L'on pourroit tirer des avantages immenſes à la guerre, des roulans friſés & des ſacs à terre ; *ſoit dans les marches, ſoit dans les campemens & dans les combats. Je me forme une idée ſi grande de ces corps mobiles, que je ſuis fâché de n'y avoir pas réfléchi plutôt ; mais les choſes viennent lorſqu'on y penſe le moins.*

CES roulans friſés ſont des chevaux de friſe de nouvelle invention. L'imperfection de ceux dont on s'eſt ſervi juſqu'à préſent, les a rendus très-embarraſſants & très-inutiles : ils ne ſont même d'aucun avantage dans les combats de pied-ferme, pour leſquels ils ont été imaginés.

M. le Maréchal n'a laiſſé aucun devis pour la conſtruction de ces roulans; mais je crois que celui que je vais donner ſera à peu près conforme à ſon idée: cette machine me paroît toute ſimple, & il me ſemble qu'il ne faut pas de grands efforts de génie, pour en trouver la méchanique; quelques légeres différences ne font rien à l'objet principal.

Pl. I.

J'établis un train ſur quatre roues pareilles à celles des affûts marins, de deux pieds de diametre, mais plus légeres; les aiſſieux ſont de cinq pieds. Le train eſt briſé par le milieu & les deux bouts des barres s'accrochent avec des anneaux de fer: on les décroche quand on veut faire tourner les deux demi-trains ſous leurs pivots. Ces deux pivots ſont élevés au milieu des aiſſieux entre les deux roues & ſervent comme de chevilles ouvrieres qui arrêtent les barres avec les aiſſieux. Chaque pivot eſt de deux pieds de hauteur & ſoutenu par quatre montants.

Je poſe enſuite ſur ces deux pivots un cheval de friſe de fer; les friſons ſont triangulaires & dans la forme d'une bayonnette, ils ont deux pieds de longueur ſur un pouce de face, ils ſont attachés à la barre qui eſt pareillement de fer à un pied de diſtance l'un de l'autre. La longueur du roulant eſt de treize pieds, ſa largeur de cinq & ſa hauteur de même; il peſe environ deux cens livres; celui que j'ai fait faire ne peſe pas davantage & il eſt extrêmement fort & bien ferré: deux hommes peuvent le tirer facilement avec des cordes attachées aux extrémités des barres du train, & courir, marcher, & faire en le trainant tous les mouvemens dont un corps d'infanterie eſt ſuſceptible; dans quelque ſens que ſe trouve ce roulant, il eſt preſque impoſſible qu'il puiſſe ſe renverſer.

Lorſqu'on veut le faire mouvoir par ſon flanc, on détache les anneaux qui arrêtent les barres, & on tourne les deux demi-trains ſous leurs pivots; alors les roues tournent toutes quatre parallelement.

Chaque bataillon de ſix cens cinquante hommes devroit avoir vingt-quatre de ces roulans, leſquels ſeroient trainés alternativement par des ſoldats commandés à cet effet, & qui ſeroient relevés comme aux heures de faction. On devroit auſſi avoir dans les armées un nombre de ſacs à terre goudronnés; j'en expliquerai l'uſage dans la ſuite.

On m'objecte déjà que l'artillerie briſeroit beaucoup de ces machines? Je prie mes Lecteurs de m'accorder quelques momens; je ne laiſſerai aucune objection en arriere, je les préviendrai toutes & je tâcherai d'y répondre.

Entrons d'abord en matiere, après quoi nous examinerons les différens avantages que l'on pourroit tirer de ces roulans dans les différentes circonſtances qui ſe préſentent à la guerre.

Lorſque l'on conſidere l'ordre ſi parfaitement établi dans les armées Pruſſiennes, la facilité & la préciſion avec leſquelles ces troupes exécutent les différentes manœuvres néceſſaires dans le moment du combat, on doit croire avec raiſon que les premiers coups que porteront des armées ainſi dreſſées, ſeront toujours à leur avantage ſur celles qui ſeront moins rompues aux grandes évolutions.

La plûpart des Puiſſances ont en conſéquence tenté d'imiter les Pruſſiens, mais elles n'ont pas fait attention à la choſe la plus eſſentielle; elles ſe ſont contentées de faire pirouetter continuellement leurs ſoldats ſur le talon, ſans s'embarraſſer du point principal qui les forme véritablement, c'eſt-à-dire ſans penſer à introduire cette diſcipline ſévere & ſcrupuleuſe obſervée même en tems de paix dans les armées Pruſſiennes.

Lorſque dans des tems de tranquillité & de calme on a mis en oubli la diſcipline militaire, il eſt bien difficile de la faire revivre dans des tems d'agitation & de trouble, ou ſi on a le bonheur d'y parvenir, ce n'eſt jamais qu'à ſes propres dépens:

malheureux ſont les Généraux qui ont à commander des ſoldats indiſciplinés ; il faut qu'ils deviennent ſéveres & même cruels s'ils veulent rappeller la ſubordination & l'ordre ; alors ils s'attirent la haine des troupes & perdent la confiance, ſans laquelle ils ne peuvent rien.

Des armées bien exercées & bien rompues en tems de paix dans les différentes évolutions, auront, ainſi que je l'ai dit, un avantage conſtant au commencement d'une guerre ſur celles qui le feront moins, & cela eſt vrai ; mais auſſi l'on a toujours remarqué qu'après quelques campagnes les armées les moins exercées à ces mêmes évolutions, s'y formoient inſenſiblement lorſque la diſcipline y étoit rigidement obſervée.

D'ailleurs ces armées ſi bien dreſſées pendant la paix, perdent néceſſairement leur grand avantage ſi la guerre dure trois à quatre années ; car pendant cet eſpace de tems les trois quarts au moins des vieux ſoldats bien exercés périſſent, ſoit par la mort, ſoit par les maladies, ſoit par les déſertions, leſquels ne peuvent être remplacés que par des nouveaux. Ainſi ces deux armées ſi différentes l'une de l'autre dans la ſcience des évolutions au commencement de la guerre, ſe trouvent à peu près égales au bout de trois à quatre campagnes : c'eſt alors que toutes les reſſources que les diverſes occaſions peuvent ſuggerer & fournir doivent ſe trouver dans la tête ſeule des Généraux qui les font agir.

Le Czar Pierre, a donné une preuve bien ſenſible de cette vérité : Charles XII. lui apprit à faire la guerre ; il en coûta, il eſt vrai, un peu cher au Czar, mais une ſeule journée lui ſuffit pour réparer ſes pertes & le dédommager des dépenſes immenſes qu'il avoit faites pendant pluſieurs années.

De la quantité immenſe de volumes que les modernes ont écrit ſur la maniere de combattre des anciens, en avons-nous

tiré des avantages bien réels? La plupart de ces ouvrages ne nous offrent que des conjectures très-ſuperficielles, & ſur ces conjectures on s'eſt efforcé d'établir des principes méthodiques. Eh! que nous ont appris ces beaux & ſavans commentaires? Rien, ſi ce n'eſt que les Généraux anciens ont agi comme les modernes dans toutes les différentes opérations de la guerre: ils ont également diſpoſé leurs armées ſuivant leur génie & les circonſtances des tems & des lieux, tantôt ſur une ligne, tantôt ſur deux, tantôt ſur trois. La profondeur de leurs files a été tout auſſi variée. Ils ont mis leur cavalerie quelquefois ſur les ailes de leur bataille, quelquefois au centre & quelquefois ils l'ont mêlée avec l'infanterie. Pourquoi donc a-t-on voulu donner des principes & des regles ſur des cauſes que le hazard ſeul produit & détermine? Un Général ſeroit certainement bien ignorant s'il vouloit ne s'attacher qu'à une ſeule maxime? Il importe peu à un homme d'eſprit & de ſens que les Grecs aient combattu en phalange pleine ou en phalange coupée, & que les Romains aient combattu par manipules ou par cohortes. Il ne s'arrêtera ſûrement pás à tous ces détails? Un Général qui copieroit au pied de la lettre, & les manœuvres & l'arrangement des armées Greques & Romaines, ſeroit un très-mauvais Général. Un homme qui a du diſcernement, n'imite les faits des Anciens, qu'autant que les circonſtances lui ſemblent être ce qu'elles lui paroiſſent avoir été dans ces tems reculés: mais il faut être habile pour les diſtinguer & avoir beaucoup d'expérience pour en écarter le faux; car indépendamment des diſpoſitions réfléchies & antérieures au jour d'une action, il en eſt qui ſe déterminent ſur le champ, parce que la néceſſité l'exige; c'eſt la préſence d'eſprit & le coup d'œil qui doit les former, & cette qualité ne s'acquiert ni par l'étude ni par le travail; j'oſe dire qu'elle eſt un don de la nature.

La Tactique des Anciens, il eſt vrai, ſuggere mille idées à celui qui a l'eſprit militaire ; combien n'en a-t-elle pas fourni au Commentateur de Polybe ? Cependant nous ne connoiſſons (ou nous ne croyons connoître) de toute cette Tactique que ſix à ſept différentes diſpoſitions d'armée, que le Chevalier Folard a ſu multiplier à ſa façon, & que d'autres encore ſauront remultiplier à la leur.

Les Anciens, dit-on, ſont nos maîtres dans l'art de la guerre. Cela eſt vrai à quelques égards : mais a-t-on dû raiſonnablement en conclure que bien loin que nous puiſſions un jour les ſurpaſſer, nous devons nous croire incapables de pouvoir jamais les imiter ? Quelle erreur ! (*a*)

Tous les arts ont leur principe bon ou mauvais ; de même qu'on ne ſauroit faire une bonne trame avec du fil mal uni, on ne compoſera point de bonnes armées avec des ſoldats mal diſciplinés ; la raiſon ſeule dicte ces vérités, & il eſt bien humiliant pour nous d'être ſourds à ſa voix & de les aller chercher dans cette docte antiquité.

Les combats ne décident pas toujours des ſuccès d'une guerre ; il eſt encore pour les Généraux un art ſupérieur à celui de gagner des batailles : tel court au feu avec intrépidité, qui n'eſt qu'un mauvais Général ; *Fabius* ſans combattre eût vaincu *Annibal*.

Il eſt vrai qu'une armée une fois victorieuſe a de grands avantages ; mais ces avantages ſe ſoutiennent-ils toujours invariablement ? Les nouveaux expédiens ont été de tout tems la reſſource des plus grands Capitaines ; ils ne doivent leurs principaux ſuccès à la guerre qu'à la fécondité d'une imagination,

(*a*) Les Anciens ont ſur nous le droit de primauté : mais il y a des hommes aujourd'hui qui penſent beaucoup mieux qu'eux & qui penſeroient de même ſans les avoir jamais lûs.

qui leur a fourni de nouveaux expédients auxquels leurs ennemis ne s'attendoient pas.

Aujourd'hui comme anciennement, lorſque deux armées ſont en préſence l'une de l'autre pour ſe combattre, les deux Chefs qui les commandent s'obſervent & ſe reglent ſur leurs mouvemens reſpectifs; ils ſe précautionnent en conſéquence de ce qu'ils croient appercevoir, craindre ou eſpérer chacun de ſon côté, ſoit pour ſa droite, ſoit pour ſa gauche, pour ſon centre ou pour ſes derrieres: mais les plus habiles s'y trompent quelquefois.

Si l'un des deux commande des troupes qui ſachent exécuter les différentes manœuves avec préciſion & célérité, il fera, par exemple, marcher ſon armée en front de bandiere, enſuite il préſentera ſa droite en feignant d'attaquer la gauche de ſon adverſaire; mais dans l'inſtant il fera un mouvement de côté qui le portera vers le centre qu'il aura percé avant même que ſon ennemi ait pu s'en appercevoir. Il ne riſque rien à faire de pareils mouvemens; la célérité avec laquelle ſes troupes les exécutent le ſauve du danger où il s'expoſeroit, ſi elles étoient moins familiariſées à ces évolutions. Or lorſque ce centre eſt enfoncé, les deux ailes ſont priſes par les flancs; de même quand une des deux ailes eſt culbutée, le centre demeure expoſé, & il en eſt ainſi lorſque les eſcadrons de la droite ou de la gauche ont été ſéparés de l'infanterie.

Voilà pourquoi la défaite d'une partie entraine ſouvent celle de la totalité, & cauſe des déroutes générales ou des maſſacres effroyables. Combien d'exemples ne pourrois-je pas citer de la défaite entiere d'une armée, occaſionnée par une ſeule brigade rompue ou repouſſée! L'honneur des Nations dépend donc de quelques centaines d'hommes battus qui ſont obligés de ſe retirer, tandis que pluſieurs milliers de ſoldats ſpectateurs oiſifs d'un

accident, petit en lui-même, ne peuvent y apporter de remede, & ſont enfin obligés de s'enfuir. D'où provient ce mal? de la foibleſſe invincible qui ſe rencontre dans tous les différens ordres de bataille, parce qu'il eſt impoſſible d'en former aucun ſans qu'il y ait des flancs & des derrieres. La formidable colonne du Chevalier Folard & le fameux rond de M. le Maréchal de Puiſégur, qui doivent faire front de tous côtés & qui ont été regardés comme des ordres fermes & inébranlables, ne ſont pas à l'abri de cet inconvénient. Ces deux corps ſemblables à ces planetes que nous décrivent les Aſtronomes, ſont entrainés dans leurs tourbillons, & par leur révolution nous laiſſent appercevoir autant de culs que de têtes.

Les Généraux, il eſt vrai, ont toujours ſoin de chercher les ſituations les plus avantageuſes: ils profitent bien des ravins, bois, villages, rivieres, montagnes &c. Mais peuvent-ils entrainer toutes ces ſituations avec eux? non ſans doute; s'ils combattent il faut que ce ſoit de pied ferme, encore ſouvent un rien leur fait perdre les avantages qu'ils avoient dans ces heureuſes poſitions.

D'ailleurs toutes ces bonnes ſituations, que l'on eſt ſouvent obligé de chercher à tâtons, ne ſe concilient pas toujours avec les principales opérations. Un Général choiſit un tel terrein, parce que ſon camp peut y être en ſûreté; mais cette ſituation lui eſt déſavantageuſe en ce qu'elle l'éloigne de ſes magaſins & de ſes fourages, ou d'une place ou d'une Province qu'il devroit couvrir: & cette obligation où eſt un Général de prendre ſon camp quelques lieues plus haut ou plus bas, faute d'un terrein avantageux, a ſouvent été ſuivie de conſéquences fâcheuſes & a déconcerté les opérations de toute une campagne.

Que conclure de tout ce que j'ai dit? Qu'avec des roulans friſés & des ſacs à terre on peut remédier à tous ces inconvéniens, & je vais tâcher de le démontrer.

Une

Une armée, comme je l'ai déjà ſuppoſé, ſera toujours pourvue d'un nombre de ſacs à terre ; c'eſt-à-dire qu'il y en aura au moins ſix à ſept par chaque homme. Ces ſacs auront été trempés dans un goudron bien épais & bien gras, & enſuite ſéchés ; chacun contiendra un pied cube de terre, ſa hauteur ſera d'un pied & demi, parce qu'on laiſſera un demi pied pour le lier. On les fabriquera avec quatre bonnes coutures redoublées en forme de caiſſe, dont chaque face ſera d'un pied de largeur & un & demi de hauteur. Des ſacs faits ainſi dureront bien davantage que ceux qu'on fait ordinairement, parce que les coutures, quand elles ſeront bien faites les renforceront. On en diſtribuera une quantité à chaque ſoldat ſuivant & lorſqu'il en ſera beſoin. Mais avant que de parler des avantages que l'on pourra tirer des roulans & des ſacs à terre joints enſemble, voyons ceux que les roulans ſeuls peuvent procurer dans les différens ordres de bataille.

PREMIER EXEMPLE.

LEs armées A & B marchent l'une à l'autre pour ſe combattre. Les brigades de la premiere ſont appuyées par leurs flancs & par leurs derrieres avec des roulans friſés. Je ſuppoſe donc que la cavalerie de l'armée B ait culbuté celle de l'armée A ; rien n'empêche cette infanterie ainſi ſéparée de la cavalerie de continuer ſa marche, elle ne riſque rien pour ſes flancs ni pour ſes derrieres. *PL. II.*

Qu'une des brigades du centre de la même armée vienne à être enfoncée, les flancs des autres brigades ſont en ſureté. Chaque file de roulans eſt ſoutenue par le feu des pelotons qui ont ſoin de leur manœuvre. S'il s'en caſſe quelques-uns pendant le combat, cela n'empêchera pas d'avancer ; la file des roulans ſe reſſerrera en mar-

chant, & avec un peu de pratique le tout ſe fera ſans confuſion & avec ordre.

L'armée A peut faire toutes ſortes de manœuvres devant celle de l'ennemi ſans ſe compromettre; elle oſe lui prêter le flanc, le dos, marcher ſur ſa droite ou ſur ſa gauche: elle peut même refuſer un combat de cavalerie ſi elle le juge à propos, parce qu'elle peut ſe couvrir de toute façon avec ſes roulans. Toute la célérité & les belles manœuvres de l'armée B deviendront alors inutiles; l'armée A ne peut être vaincue que par la force, l'opiniâtreté, la valeur même, & non par la ruſe.

DEUXIEME EXEMPLE.

Pl. III. L'Armée C marche en front de bandiere pour attaquer celle D. Comme l'intention du Général de l'armée C eſt de faire un effort par le centre; en arrivant à la demi-portée de mouſquet de ſon ennemi, il fait doubler deux brigades du centre de la premiere & de la ſeconde ligne en deux colonnes, derriere leſquelles ſont placés des eſcadrons de dragons. Ces brigades réuſſiront ou ne réuſſiront pas; ſi elles ſont repouſſées, que riſquent celles de la droite & de la gauche? Rien du tout, ce me ſemble; elles peuvent continuer de marcher à l'ennemi comme autant de corps ſéparés, ſans que la défaite de l'un puiſſe entrainer celle de l'autre. Ils ſe ſoutiennent, & ils peuvent s'entre-ſecourir mutuellement; le centre peut ſe ſéparer de ſa droite & de ſa gauche, ainſi que l'une & l'autre peuvent le faire du centre ſans expoſer leurs flancs & leurs derrieres.

TROISIEME EXEMPLE.

L'ARMÉE E marche pour attaquer l'armée F ; les flancs & les derrieres, tant de la cavalerie que de l'infanterie ſont appuyés par cinq grands quarrés entourés chacun de deux rangs de roulans friſés. Si la cavalerie ou les brigades du centre ſont repouſſées, elles peuvent ſe rallier à côté & derriere ces quarrés ſous la protection de leur feu, tandis que ces bataillons quarrés continueront même de marcher ſur l'armée F, qui ſe trouvera ſans doute également rompue & en déſordre. (*b*) *PL. IV.*

QUATRIEME EXEMPLE.

L'ARMÉE G marche en front de bandiere pour attaquer celle H. Lorſqu'elle eſt à portée de charger l'ennemi, les brigades de la premiere ligne ſe briſent par le milieu & ſe forment en colonnes. Ces corps ne riſquent rien malgré les grands intervalles qu'il y a entr'eux, ni pour leurs flancs, ni pour leurs derrieres. Quand ils auront enfoncé la ligne ennemie, les eſcadrons de dragons qui ſont derriere eux acheveront l'ouvrage. *PL. V.*

Je ſuppoſe que quelques colonnes ſoient repouſſées, alors elles ſe retireront faiſant tête de leur queue par un demi-tour à droite ou à gauche, & cette queue ſe couvrira en faiſant gliſſer les roulans le long des flancs.

(*b*) Je ſuppoſe toujours que les bataillons ſoient rangés à trois hommes de hauteur, parce qu'en y joignant les pelotons qui ſervent les roulans, on en formeroit un quatrieme rang ; c'eſt pourquoi j'ai donné vingt-quatre roulans à chaque bataillon de ſix cens cinquante hommes, comme s'ils étoient rangés ſur quatre de hauteur ; & lorſqu'on voudra doubler ou tripler la hauteur des files, on pourra auſſi doubler les roulans.

Au moment de l'attaque, la ſeconde ligne ſe formera auſſi en colonnes pour ſoutenir celles qui pourroient avoir été repouſſées & qui viendroient pour ſe rallier : mais on ne doit jamais ſe former en colonnes qu'au moment & quand on eſt prêt de charger l'ennemi avec la bayonnette, c'eſt-à-dire à quarante ou cinquante pas de lui ; je parlerai de ceci ailleurs.

CINQUIEME EXEMPLE.

Pl. VI. L'Armée I campée en préſence de celle K, veut faire un mouvement & marcher ſur ſa gauche pour occuper un autre poſte ; mais comme elle prête la queue & le flanc droit à l'ennemi, qui ne manqueroit pas de l'attaquer dans ſa marche, elle ſe couvre avec un double rang de roulans.

SIXIEME EXEMPLE.

Pl. VII. L'Armée L traverſe une plaine ; l'artillerie & les équipages ſont placés dans les bataillons quarrés, qui ſont autant de diviſions, & ces bataillons quarrés peuvent ſe ſéparer ſans rien craindre par rapport aux intervalles qu'il y a entr'eux. Mais, me dira-t-on, ces roulans ne ſont bons que pour les plaines ? Je répondrai que s'ils étoient néceſſaires ſur des montagnes, on pourroit les y trainer ſans aucune difficulté. Au reſte quand on ſe trouvera à même de pouvoir s'en paſſer, on les rangera tout ſimplement au parc d'artillerie, ou on les laiſſera de côté juſqu'à une autre occaſion.

Il n'y a aucun militaire pour peu qu'il ſoit inſtruit de ſon métier, qui ne ſoit perſuadé que les affaires en raſe campagne ſont les plus ſavantes, les plus grandes & les plus dangereuſes. Les armées campées dans les plaines ſont pour ainſi dire en l'air, ſans nul

appui, en but à être harcelées continuellement par la cavalerie & tourmentées par une multitude de troupes légeres.

Avec ces corps mobiles vingt mille hommes d'infanterie n'auront rien à craindre d'une armée de cent mille chevaux ; & il n'eſt pas douteux qu'on pourroit en tirer des avantages immenſes contre les armées des Aſiatiques, qui ne ſont, pour ainſi dire, compoſées que de cavalerie. M^rs^. les Maréchaux *de Munich* & *de Laſcy*, dans les campagnes qu'ils firent contre les Turcs & les Tartares, furent obligés de faire porter ſur les épaules des ſoldats Moſcovites les chevaux de friſe ; auſſi ces armées marchoient comme jadis celles des Iſraëlites dans le déſert, c'eſt-à-dire qu'elles faiſoient deux à trois lieues par jour.

La quantité de groſſe cavalerie que l'on emploie aujourd'hui dans les armées, eſt très-ruineuſe & très-difficile à maintenir, & elle occaſionne des inconvéniens qu'il eſt impoſſible d'exprimer. On remarque d'ailleurs que l'eſpece de gros chevaux diminue à vue d'œil, en France ſur-tout, où l'on eſt obligé de faire les remontes chez l'étranger, avec des difficultés infinies & des dépenſes immenſes. D'ailleurs cette cavalerie oblige ſouvent à quitter la campagne plutôt qu'on ne le voudroit, & à la commencer plus tard qu'on n'auroit dû le faire.

Si l'on adoptoit les roulans friſés, la cavalerie légere ſeule ſuffiroit. Cette cavalerie ne ſerviroit dans les combats que pour terminer la victoire déjà commencée par l'infanterie & pour faire à l'armée les menus ſervices. On n'auroit rien à craindre de la groſſe cavalerie ennemie ; ſi peſante qu'elle fût, elle ne culbuteroit certainement pas les roulans, & quand même elle pourroit le faire, qu'en réſulteroit-il ? puiſque de quelque côté qu'on les tourne, leur aſpect eſt toujours de même, & on place des pelotons derriere pour les ſoutenir par un feu continuel, & en empêcher toute approche.

On m'objectera peut-être, que ſi quelqu'un de ces roulans vient à ſe briſer, les cavaliers pénétreront par les trouées ? Point du tout ; ces trouées ſeront rebouchées en un inſtant en faiſant reſſerrer la file, & ce roulant briſé ou caſſé ne peut empêcher ni arrêter cette manœuvre, qui s'exécute en ſe détournant légérement ; car il n'eſt pas néceſſaire que ces files de roulans marchent ſur une ligne comme ſi elle étoit tirée avec la regle, & le flottement ne fait rien ici.

Je ſuppoſe que quelques cavaliers oſaſſent pénétrer par quelque trouée, ils trouveront une autre ligne devant eux avec des pelotons de droite & de gauche qui les recevront.

Au reſte, la force de la groſſe cavalerie conſiſte dans le choc de ſes eſcadrons qui doivent être toujours très-fermes & très-ſerrés, & l'on ſait que lorſqu'ils ſont une fois rompus, cette force qui ſeule leur eſt propre eſt totalement perdue.

On m'objectera encore que l'artillerie ennemie briſera beaucoup de ces roulans ? Pas tant qu'on ſe l'imagine bien.

La méthode d'aujourd'hui eſt d'avoir une ou deux pieces de campagne de trois à quatre livres de bales aux ailes des bataillons ; quand on les tire de loin, on les charge quelquefois d'une bale de trois livres ; mais de mille coups que l'on tire dans l'éloignement, à peine y en a-t-il dix qui portent, ſur-tout lorſque l'on eſt en mouvement par le haut & bas. Les batteries d'un plus gros calibre qui doivent être par conſéquent ſtables, attendu qu'on ne peut trainer les pieces avec ſoi au moment de la charge, ne feront guere plus de mal, parce que leur point de vue ne peut ſe fixer long-tems.

Lorſque les deux armées s'approchent, il n'eſt plus queſtion de boulets, on tire à cartouches ; or les bales des cartouches ne peuvent briſer les roulans. Enfin on doit perdre des roulans ainſi que des ſoldats ; tel eſt le ſort du jeu.

Les hommes ne ſe fixeront jamais aux idées qui leur paroiſſent les plus raiſonnables; leur eſprit inquiet ne ſeroit pas même ſatisfait, s'ils trouvoient le ſecret de pouvoir ſe rendre invulnérables aux traits du fer & du plomb, ils prétendroient encore à l'immortalité !

Mais examinons les avantages que l'on pourroit ſe procurer en joignant les roulans avec les ſacs à terre.

SEPTIEME EXEMPLE.

L'ARMÉE N très-ſupérieure en nombre à celle M, marche à elle pour l'attaquer; le Général de l'armée N qui voudroit éviter un combat dans lequel la force du nombre pourroit faire pencher la victoire du côté de ſon ennemi, veut ſe couvrir avec de bonnes redoutes; ces ouvrages pour l'ordinaire demandent du tems & du travail; mais je ſuppoſe ici qu'il faille ſe mettre en état de défenſe en moins d'une demi-heure de tems, voyons ſi la choſe eſt poſſible. *PL. VIII.*

Je ſuppoſe donc qu'on veuille établir ſix redoutes qui contiendront ſix cens hommes chacune; on le conſtruira de ſoixante-douze pieds de face, de dix-huit d'épaiſſeur ſur neuf de hauteur, avec une double banquette. Il faudra pour chaque redoute vingt-quatre roulans de friſe qui formeront le quarré intérieur, qu'on entourera à dix à douze pieds de diſtance de vingt-deux à vingt-trois mille ſacs à terre poſés en quinconces.

Suivant l'expérience que j'ai faite, deux hommes peuvent remplir, entaſſer & lier quinze ſacs d'un pied cube en moins de quinze minutes, en grattant ſeulement de côté & d'autre la ſuperficie de la terre avec leur bayonnette; par conſéquent une brigade remplira facilement les ſacs néceſſaires à la conſtruction d'une

redoute, dans le même eſpace de tems, & il ne faudra pas plus de quinze autres minutes pour arranger les ſacs & élever les redoutes.

Si la néceſſité exigeoit que ces redoutes fuſſent élevées dans l'eſpace d'un quart d'heure, on pourroit le faire en augmentant à proportion le nombre des ouvriers, & on pourroit même leur donner encore plus d'épaiſſeur & de hauteur ſans employer beaucoup plus de tems. Si l'on veut y pratiquer des embraſures pour le canon, rien ne ſera plus facile avec trois pieces de bois en forme de chaſſis qui ſoutiendront les ſacs par deſſus de droite & de gauche.

On obſervera ſans doute, que ces ouvrages n'ont point de foſſés; mais que l'on faſſe attention que l'intervalle qui ſe trouve entre les roulans & l'intérieur du parapet tient lieu d'un excellent foſſé. Ceux que l'on fait ordinairement ſont très-inutiles & même très-nuiſibles à ces ſortes d'ouvrages, qu'on n'éleve ſur le front des armées, qu'afin de rompre l'ordonnance de l'ennemi au moment du combat: ces foſſés d'ailleurs ne ſont jamais aſſez conſidérables pour qu'on ne puiſſe auſſi-tôt les combler avec des claies, des faſcines, ou par les terres que le canon y fait ébouler du parapet: auſſi l'ennemi qui pour l'ordinaire s'y jette, y eſt-t-il à couvert comme il le ſeroit dans une tranchée, du feu de l'artillerie & de la mouſquetterie, non ſeulement des ouvrages, mais encore du front de l'armée & des brigades qui ſont détachées pour les ſoutenir.

Au reſte, ces ouvrages de campagne vaudront infiniment mieux que ceux que l'on éleve aujourd'hui & pour leſquels on emploie beaucoup de tems; leurs parapets de ſix à ſept pieds d'épaiſſeur ſur autant de hauteur, formés avec des terres nouvellement remuées, ſont d'une bien petite réſiſtance en comparaiſon de ceux qu'on conſtruiroit avec ces ſacs à terre. Les breches que le

le canon y fera, ſeront rebouchées dans l'inſtant avec d'autres ſacs; & ſi l'ennemi parvenoit enfin à y monter, il trouveroit encore une autre redoute hériſſée de pointes de fer, ſoutenue par le feu & par la bayonnette.

Obſervez qu'ici les roulans ſont à l'abri des boulets tirés par les batteries fixes: il eſt certain qu'il y en auroit quelques-uns de briſés s'ils demeuroient expoſés immobiles & à découvert; mais il n'en eſt pas ainſi quand on eſt en mouvement, les points de vue des batteries ſont dérangés en un clin d'œil; alors le hazard ſeul les dirige, & leur feu ceſſe bientôt dès qu'on marche à elles avec une intrépide rapidité.

HUITIEME EXEMPLE.

UNE armée veut paſſer une riviere & jette ſes ponts en conſéquence; mais lorſqu'elle commence à défiler, l'ennemi paroît tout à coup. Il eſt queſtion de ſe couvrir par un retranchement, ce qui demande ordinairement pluſieurs jours, pendant leſquels l'ennemi peut vous tomber ſur le corps: or avec des roulans friſés & des ſacs à terre, les premieres brigades qui auront paſſé éleveront ce retranchement en moins d'une heure. PL. IX.

De même une armée qui ſe retirera devant l'ennemi pourra conſtruire des têtes de ponts dans la minute; mais alors l'arriere-garde en ſe retirant, ſera obligée d'abandonner généreuſement les ſacs; ce qui ne ſera pas ainſi lorſqu'on lévera les camps, chaque ſoldat vuidera ſes ſacs & les emportera où il lui ſera ordonné.

NEUVIEME EXEMPLE.

PL. X. UN Général veut s'emparer d'un poſte avec diligence, ſoit d'un village, d'une gorge, d'un défilé ou d'un gué. Pour cet effet il y enverra des détachemens de dragons munis de roulans & de ſacs à terre, chaque roulant ſera tiré par un cheval, & par ce moyen ils ſeront tranſportés auſſi vîte que les eſcadrons. En arrivant ſur les lieux, les dragons ſe fortifieront & ſoutiendront leur poſte en cas d'attaque, juſqu'à l'arrivée des brigades d'infanterie qui ſeront déjà en marche pour aller les occuper.

Si ces ſacs ſont d'une toile bien ſerrée, on pourra s'en ſervir dans une multitude d'occaſions : par exemple, lorſqu'un corps ſera preſſé ou ſuivi de l'ennemi ; ils ſeront utiles pour combler les canaux & les petites rivieres dans des endroits propres à y jetter des ponts ; en poſant des planches ſur ces mêmes ſacs, on pourra y faire paſſer les troupes & les équipages : mais où l'on en retirera de grands avantages, c'eſt dans les ſieges, ainſi que j'en parlerai dans la ſuite.

J'entends déjà qu'on ſe récrie ſur la grande conſommation de ces ſacs. Je réponds que l'avantage que l'on en retirera ſera de plus de dix mille pour cent ; ils coûteront peu de choſe lorſqu'on voudra y faire attention. On pourroit même employer les ſoldats à la culture du chanvre dans des terreins qui reſtent incultes, & l'État y gagneroit à tous égards.

La prodigieuſe conſommation que l'on faiſoit autrefois des meches occaſionnoit beaucoup plus de dépenſe que ne feroient ces ſacs aujourd'hui.

Je ſuppoſe qu'il s'en détruiſe cent mille pendant une campagne (ce qui eſt aſſurément beaucoup) & que chacun ait coûté quinze

ſols, cela feroit ſoixante-quinze mille livres; quand même on doubleroit cette ſomme, on voit qu'elle ne ruineroit pas l'État. Les ouvrages que l'on fait ordinairement en campagne coûtent bien plus, & les avantages que l'on en retire ne ſont pas à comparer avec ceux que ces ſacs procureroient.

DIXIEME EXEMPLE.

JE répéterai ici avec plaiſir ce que dit le Chevalier Folard au ſujet des précautions que les Romains prenoient de ſe retrancher dans leurs camps; c'eſt un des points ſur leſquels ils ſont nos maîtres, & nous devrions les imiter.

Les Anciens, dit-il, étoient moins expoſés à être ſurpris dans leurs camps que ne le ſont les Modernes. En effet les premiers ſuivirent toujours conſtamment l'excellente maxime de s'y retrancher lors même qu'ils n'avoient rien à craindre de l'ennemi, euſſent-ils dû n'y reſter qu'une nuit. Nous ſuivons une autre méthode bien moins par raiſon que par coutume; car ce que nous faiſons pour nous garantir des inſultes de l'ennemi, eſt mille fois plus ruineux & plus fatigant à une armée que ſi nous imitions les Anciens.

Cette multitude de gardes de cavalerie & d'infanterie dont nous formons comme une chaîne au loin & ſur tout le front d'une armée; ces poſtes avancés, outre les partis qu'on envoie à la guerre pour ajoûter à ces précautions, ne nous ſervent dans le fond qu'à nous avertir quand l'ennemi n'eſt qu'à deux pas de nous. Lorſqu'on peut éluder les détachemens que l'on envoie aux nouvelles, le reſte ne ſert de rien pour retarder d'un moment le ſuccès de ſes entrepriſes. Ces grandes gardes qui ſe replient ſur l'armée, quand l'ennemi paroît tout à coup & dans

un moment où on le croit fort éloigné, portent bien plus l'épouvante & la confuſion qu'elles ne raſſurent. Une armée qui n'eſt point retranchée, qui ne ſe trouve pas préparée à une attaque & qui même ne la ſoupçonne pas, ſi l'ennemi ſurvient, n'a rien de plus que lui à l'égard du terrein, & l'ennemi a une infinité d'autres avantages. S'il eſt plus fort il nous déborde, s'il eſt réellement plus foible on ne l'imagine pas : eh! qu'eſt-ce que l'opinion ne fait pas à la guerre ?

Ces grandes gardes de cavalerie qu'on avance pendant le jour ſur le front d'une armée & qui ſe retirent la nuit aux petites gardes du camp, étoient inconnues aux Anciens dont la cavalerie étoit en petit nombre ; & quand ils en auroient eu autant que nous en avons, ils n'euſſent pas moins mépriſé ces ſortes de précautions inutiles.

On n'entreprend jamais ſur une armée en plein jour lorſqu'il s'agit d'une ſurpriſe, à moins qu'on n'ait affaire à un Général imbécille & ignorant ; on choiſit toujours la nuit. Ces grandes gardes ſont donc inutiles ſi elles ne ſervent que pour le jour.

Les Anciens ne ſe précautionnoient contre les ſurpriſes qu'en ſe retranchant, en envoyant à la guerre pour avoir des nouvelles ; la cavalerie en très-petit nombre battoit ſans ceſſe l'eſtrade. Trois cens chevaux partagés par petites troupes ne feront pas moins d'effet que cette chaîne de gardes qui occupe un dixieme de la cavalerie de l'armée, qui n'eſt pas moins fatiguée dans ſes gardes.

Une armée cloſe dans ſon camp a beaucoup moins de fatigue à eſſuyer ; à peine en faut-il un vingtieme pour les gardes, & l'on conſerve ſa cavalerie. Le Général fait ſes fourages ſans crainte ; s'il en a peu de ſon côté, l'ennemi en a beaucoup du ſien, l'un ira peu, & l'autre ſe verra obligé d'y courir ſans ceſſe.

Enfin j'apperçois un bien grand avantage dans les camps clos, en ce que la diſcipline, l'ame du militaire, ſe trouve bien mieux obſervée que dans des camps ouverts. Les ſoldats qui voudront ſortir de leur quartier ou du camp, ne pourront le faire ſans une permiſſion de leurs Chefs, qui ſera viſée par l'Officier de garde à la porte par laquelle ils voudront paſſer, ſoit en ſortant, ſoit en rentrant. Toutes les maraudes ceſſeront alors & les déſertions ſeront beaucoup moins fréquentes : car on doit bien obſerver que le nombre de toutes ces gardes avancées ne rentre jamais dans le camp en ſon entier.

Quelles commodités & quels avantages ne nous fourniroient pas ces roulans friſés & ces ſacs à terre pour retrancher les camps ! On pourroit camper par-tout, ſans être obligé de chercher pour appui des montagnes, des marais &c. On pourroit choiſir la figure que l'on voudroit donner au camp, ſoit en rond, en demi cercle, en front de bandiere devant ou derriere une riviere, ou enfin à cheval ſur un ruiſſeau. Si l'on eſt obligé de reſſerrer le camp, il ſera plus fort, parce qu'alors on pourra l'entourer de deux, trois, même quatre rangs de roulans, & élever des parapets de trente pieds d'épaiſſeur s'il étoit néceſſaire, en moins d'une heure de tems. *PL. XI.*

Je crois que ſi on réfléchit bien ſur tous ces avantages, on trouvera qu'ils ſont effectivement immenſes.

Je n'amuſerai point ici le Lecteur par un long préambule ſur la caſtramétation ; on a déjà tant écrit ſur cette matiere, qu'il ſeroit inutile de répéter ce qu'on en a dit. Il en eſt de cette partie de la guerre, comme de la plûpart des autres ; il eſt des principes & des regles pour les détails des campemens, mais il n'en eſt point pour la forme ni pour l'étendue ; c'eſt la ſituation du terrein qui en décide, & c'eſt la tête du Général qui dirige la poſition : ceux qui ſont chargés de ces détails en

ſont la diſtribution ſuivant l'idée du Chef, ou du moins c'eſt ainſi qu'elle devroit être faite.

Une choſe qui ſurprend, c'eſt que les Officiers Généraux ne campent point; ils logent toujours dans des Villages, quelquefois auſſi éloignés du camp que ſi la peſte y étoit : mais ce qu'il y a de pire ce ſont les gardes qu'il faut leur fournir & qui fatiguent extrêmement les ſoldats. Y a-t-il rien au monde de plus ridicule que cette maxime ? D'où provient-elle ? ſi ce n'eſt du luxe & de la quantité immenſe d'équipages auſſi inutiles que préjudiciables aux armées & à la fortune des familles,

DEUXIEME NOTE.

L'on ſera certainement obligé de faire une réforme aux équipages des Généraux, & à ceux des Officiers de l'État-Major, ainſi qu'à la ſomptuoſité de leur table.

Ces premiers & ſeconds grades militaires ont été ſi conſidérablement multipliés depuis quelque tems, que ſi cela continue on les avilira abſolument.

C'Est un fait certain, que plus les hommes ſeront accoutumés aux commodités & au bien-être de la vie, moins ils ſeront propres aux fatigues de la guerre. Auſſi l'on peut hardiment juger de la valeur intrinſeque d'une armée, par la quantité de ſes équipages.

Quelles immenſes files de chariots, de chevaux, de mulets les armées trainent avec elles aujourd'hui ? Quelle confuſion lorſqu'elles décampent ou qu'elles entrent en campagne ? Ce faſte ne nous rappelle-t-il pas celui des armées des Perſes, dont nous parle *Quinte-Curce* ? Il n'y manque que des litieres commodes pour porter les objets de la tendreſſe de nos Héros.

Un Officier riche veut avoir un équipage leſte & brillant pour entrer en campagne ; il lui faut une berline, un vis-à-vis, un carroſſe coupé, de beaux mulets richement caparaçonnés, une multitude de palefreniers & de laquais tous chamarrés.

Les coffres que portent ces mulets contiennent une ſuperbe vaiſſelle ; trois à quatre chariots couverts de tapis magnifiques ſuffiſent à peine pour trainer une riche garde-robe, les lits, les

fauteuils, les tables & une immenſe batterie de cuiſine; car on veut avoir à l'armée une table ſervie à trois ſervices avec autant de délicateſſe qu'à Paris.

D'autres Officiers peu riches n'en veulent pas pour cela moins briller. Ils commencent par engager leurs petits fonds à des Uſuriers, pour une ſomme d'argent à gros intérêts, & ils ſont enfin obligés de vendre ces fonds. Après s'être ainſi ruinés, & ſouvent encore leur famille, ils croient qu'il eſt de leur honneur de ſoutenir le même train; & pour fournir à la dépenſe, ils ont recours à d'honnêtes Marchands qu'ils ruineront à leur tour.

La fortune de ces Marchands, que dis-je? celle de leur famille dépend du ſort de ces fameux Guerriers; ils ne doivent pas craindre qu'un boulet leur emporte la tête, non leur riſque n'eſt pas de ce côté-là: ces Héros privés de leurs magnifiques équipages, qui deviendront la proie de l'ennemi, ne pourront ſupporter les incommodités de la campagne & ſeront bientôt réduits au tombeau.

Ce faſte des armées doit en partie ſon origine aux appointemens, que l'on appelle *de table*, accordés à un Officier Général, afin qu'il tienne un certain nombre de couverts pour les Officiers de l'État-Major & autres qui ont des affaires particulieres avec lui, leſquels ſont ſouvent obligés de venir de loin au quartier du Général pour lui faire quelque rapport, ou pour recevoir ſes ordres: cette inſtitution eſt une des plus juſtes & des plus excellentes; mais pourquoi les Généraux ont-ils admis à leur table de propos délibéré tous les Officiers ſubalternes de l'armée? J'en ai connu de tels, qui ont eu juſqu'à deux cens couverts. Quel ſpectacle de voir une multitude de jeunes Officiers guetter depuis le matin juſqu'à l'heure du dîner une place à table, s'emparer d'une chaiſe, ſauter ſur une aſſiette & la retourner comme on feroit à l'auberge?

Combien

Combien de fois de vieux Officiers en grade, mandés par ordre de leur Général pour affaire, ont-ils été obligés de s'en retourner chez eux, ou bien d'attendre à la porte juſqu'à ce que le Général ſoit ſorti de table pour recevoir ſes ordres, parce que toutes les places étoient priſes !

Mais ce qu'il y a d'irrégulier, c'eſt qu'à ces tables militaires on ne ſe contente pas de la quantité des mets, il faut encore qu'ils ſoient fins & délicats. Rien de plus commun dans les armées que ces propos : *Notre Général eſt un grand homme, on fait une excellente chere chez lui.* C'eſt ainſi que l'on apprécie ſouvent le mérite du Général. Si au contraire la table de ce Commandant eſt ſervie modérément, il eſt traité d'avare, inſulté de mille propos plaiſans & ſouvent attaqué ſur ſon mérite & ſes qualités perſonnelles.

O Guerriers ! eſt-ce donc ainſi que vous devez faire campagne ! Vos camps & vos quartiers n'offrent rien de viril ; on y jouit de toutes les délices de la vie, l'on n'y reſpire que la molleſſe, les jeux & les feſtins ; ils reſſemblent à ces aſſemblées que l'on faiſoit jadis dans l'Iſle de Cythere.

Le métier de la guerre eſt le meilleur de tous, pour ceux que la nature a doués d'un grand courage ; c'eſt l'école où la fortune a élevé les plus grands favoris ; mais pour entreprendre ce métier, il faut y être porté d'inclination, & ſe réſoudre à ſuivre les loix de la diſcipline militaire dans toute leur rigueur, ſupporter toutes les fatigues qui en réſultent, ou mourir.

Doit-on s'étonner du nombre d'Officiers déplacés dans l'état qu'ils ont embraſſé, les uns par néceſſité & contre leur inclination, les autres par la volonté de leurs parens, & la plupart par la mode, parce qu'il eſt du bel air de ſervir au moins quelque tems ?

Un jeune Officier autrefois obtenoit un brevet de Colonel ou de Lieutenant Colonel à la ſuite d'un Régiment, ſur la ſimple recommendation d'un Protecteur ou d'une Protectrice, ce qui a tellement multiplié ces deux grades, qu'on ne peut pour ainſi dire plus diſtinguer ceux qui en ſont revêtus par mérite ou par faveur.

Revenons à nos équipages, & voyons un peu s'il ne ſeroit pas poſſible d'en diminuer au moins les trois quarts.

Un Lieutenant-Général, par exemple, ou un Maréchal de camp, ne pourroit-il pas ſe contenter de quatre mulets ou chevaux de bât, l'un pour porter ſa tente avec ſon matelat; l'autre pour porter un habit ou deux de rechange avec deux douzaines de chemiſes, ſix nappes & quelques douzaines de ſerviettes; le troiſieme pour porter ſix plats de fer battu, ſix douzaines d'aſſiettes de même, des cuillers, des fourchettes, la marmite & la broche; le quatrieme pour porter ſes papiers, ſes cartes & quelques autres choſes néceſſaires? Quatre chevaux ne lui ſuffiroient-ils pas pour ſa monture, & trois pour celle de ſes palefreniers?

La table d'un Général ne devroit jamais être ſervie qu'en bouilli & en rôti, ſoit de bœuf, de veau ou de mouton; point de ragoûts ni de mets fins.

Chaque Colonel auroit trois chevaux de bât, avec les uſtenſiles comme il a été ſpécifié ci-devant; deux chevaux de ſelle, deux de palefreniers & un chariot pour la remonte de ſa compagnie, s'il en a une.

Un Lieutenant-Colonel à peu près de même. Un Capitaine auroit un cheval de ſelle, un de palefrenier avec le chariot de ſa compagnie. Sa garde-robe conſiſteroit en un habit de rechange, une douzaine de chemiſes, quelques ſerviettes, deux plats & douze aſſiettes de fer battu; une ſimple canoniere, point d'autre

lit que des peaux d'ours ou de quelqu'autre bête, fait en forme de ſac qu'on remplira de paille s'il y en a en arrivant au camp, une couverture ſeulement, point de draps.

Un cheval de bât ſuffiroit à deux Officiers ſubalternes, lequel porteroit une canonniere, qui ſerviroit auſſi pour deux, un ſac de peau ou de toile à paillaſſe, deux plats, ſix aſſiettes & une marmite, chacun une douzaine de chemiſes & un habit de rechange, voilà tout.

Un Officier ſubalterne devroit marcher à pied, à moins qu'il ne ſoit malade; alors on lui fourniroit un cheval d'ordonnance, ou il iroit dans les chariots d'hôpitaux.

On ne devroit jamais permettre que les Officiers qui ſont riches aient plus de privilege que les autres qui ſont maltraités de la fortune: la richeſſe ne fait pas une qualité à la guerre, elle corrompt ſouvent au contraire la diſcipline.

Je vois froncer le ſourcil à nombre de jeunes Officiers! Ils diſent qu'ils aimeroient mieux être Chartreux que de faire la guerre à ce prix: mais on pourroit leur répondre qu'ils ne ſont guere plus propres à obſerver les regles monaſtiques que les militaires.

TROISIEME NOTE.

On devroit avoir dans chaque garniſon une bibliotheque bien choiſie, à l'uſage des Militaires. On devroit même y établir des Écoles pour l'inſtruction des jeunes Officiers, leſquels croupiſſent dans l'ignorance & la pareſſe.

Quel fruit peut-on eſpérer de retirer dans les États, de ces ſommes immenſes qui ſont employées à élever dans les ſeules Capitales ces prodigieux bâtimens que l'on appelle Écoles Militaires? Celui d'avoir procuré quelques leçons à deux ou trois cens jeunes gens, qui ſortiront de ces Académies pour être placés dans des Régimens, à peu près auſſi enfans que lorſqu'ils y étoient entrés?

Là abandonnés à eux-mêmes, préciſément dans un âge où l'eſprit eſt le moins ſuſceptible de réflexions, ils oublieront bientôt les foibles connoiſſances qu'ils auront acquiſes. Cet eſprit de libertinage, qui pour l'ordinaire entraine les jeunes Officiers dans une débauche effrénée, corrompt en eux [illegible] ſentimens & toutes vertus, il bannit de leur cœur l'amour des ſciences & l'application au travail.

Nous oppoſons des digues à ces torrens impétueux, qui en ſe débordant ravagent les campagnes; mais qui pourroit entreprendre de mettre un frein à la diſſolution qui regne dans les corps? Les Colonels ou les Chefs n'examinent point le caractere d'un jeune homme; qu'il ſoit diſſipé, étourdi, ignorant, impie, joueur, débauché..... Pourvu qu'il monte la garde à ſon tour, & qu'il

faſſe ſon ſervice machinalement, qu'importe ? La plupart de ces Commandans ſont eux-mêmes tels, qu'en voyant les écarts de la jeuneſſe, ils ſe reſſouviennent encore des leurs avec plaiſir.

Avec les ſommes que l'on deſtine à ces Écoles, on pourroit en établir dans chaque ville où il y a ordinairement garniſon. La dépenſe ſeule occaſionnée par les bâtimens formeroit un capital dont le revenu ſeroit ſuffiſant pour y entretenir des Maîtres en tout genre, & qui ſuffiroient à l'inſtruction de plus de trois mille écoliers.

Mais ces établiſſemens deviendroient inutiles, ſi l'on ne chargeoit les Commandans des places, conjointement avec les Chefs des corps, de veiller à ce que les jeunes Officiers ſe rangeaſſent à leur devoir & aux regles qui leur ſeroient preſcrites ; nul d'entr'eux ne répugneroit ſans doute à rendre un ſervice auſſi eſſentiel à la Patrie, ou il ſeroit indigne du poſte qu'il occupe.

L'école de Mars des Anciens ne ſe bornoit pas aux ſeules Capitales, elle étoit dans toutes les Cités où les gens de guerre faiſoient leur réſidence. La jeuneſſe étoit trop précieuſe à l'État pour qu'on l'abandonnât ſitôt à elle-même.

La diſcipline de ces écoles étoit ſi ſévere, que la déſobéiſſance d'un éleve étoit punie ſans miſéricorde, même quelquefois de mort, parce que l'obéiſſance chez eux étoit la premiere vertu militaire.

Les leçons que l'on y pratiquoit formoient les jeunes gens à la fatigue & les accoutumoient de bonne heure aux dangers, aux peines, à ſupporter le froid, le chaud, la faim, la ſoif, & enfin toutes les incommodités de la vie auxquelles les Militaires ſont ſujets.

Celles que l'on donne aujourd'hui aux jeunes gens ſe réduiſent à quelques principes de mathématique, de deſſein, d'hiſtoire, de danſe, d'eſcrime, à faire faire la courbette de bonne grace

à un cheval, &c. Toutes ces choſes ſont belles, bonnes, & même néceſſaires; mais elles ne ſuffiſent pas, il faudroit encore y joindre des exercices violens, relatifs au métier de la guerre, comme de nager, de courir, de marcher, de porter des fardeaux, de coucher ſur la dure en plein air tout habillé, non pas une ſeule fois tous les douze à quinze jours comme ſi l'on montoit une garde, mais des quinze jours de ſuite & cela ſouvent répété, ſoit par la pluie, la neige, le froid, le chaud &c. Il eſt ridicule à des Militaires de ſe mettre entre deux draps & ſur des matelats en campagne, des peaux d'ours ou une paillaſſe devroient être leurs lits, & ils devroient s'y accoutumer en tems de paix.

L'oiſiveté qui regne dans les garniſons énerve entiérement le ſoldat: ce Payſan en quittant ſon village étoit fort & vigoureux, ſes bras nerveux étoient endurcis au travail; bientôt il ne peut plus manier que ſon fuſil; ſes mains devenues auſſi délicates que celles d'une jeune fille, ne peuvent plus tenir une pelle, une pioche; à peine réſiſtent-elles à la fatigue de couper quelques morceaux de bois pour faire bouillir la marmite!

Pourquoi donc ne pas occuper ces ſoldats au moins trois heures par jour, à des travaux variés? Ne pourroit-on pas même les employer aux travaux néceſſaires à l'État?

On diroit aujourd'hui, en voyant les troupes ſous les armes, que ce ſont autant de femmes qui font de leur toilette: toute l'application du ſoldat ſe réduit à faire attention que ſes guêtres ſoient bien blanches & bien tirées; que ſon bonnet à pain de ſucre ſoit poſé de bonne grace ſur ſa tête, & que cette tête ſoit bien blanche & bien poudrée.

On me dira que la propreté donne non ſeulement un beau coup d'œil, mais qu'elle eſt encore néceſſaire à la ſanté du ſoldat. Ne vous y trompez pas; c'eſt à une propreté mâle & bien entendue qu'il faut faire attention! Ce ſoldat ſi bien friſé & poudré à blanc,

eſt ſouvent chargé de craſſe, de vermine & de miſere, depuis la tête juſqu'aux pieds.

Lorſqu'on réfléchit que les Monarchies ne ſe ſoutiennent que par le droit du plus fort, on doit être ſurpris qu'on s'attache à de ſemblables puérilités, & qu'on abandonne les choſes les plus eſſentielles : Quoi ! l'eſprit du ſiecle influeroit-il donc juſques ſur les matieres d'État, comme ces modes que la frivolité fait adopter tous les jours pour la parure ! Ne s'apperçoit-on pas que plus les commodités de la vie ſe multiplient & plus le luxe s'étend, plus le vrai courage s'énerve & plus les vertus militaires s'évanouiſſent. (*c*)

Les Romains, ces Conquérans de l'Univers éprouverent cette révolution : elle devroit ſervir d'exemple à tous les peuples.

Que d'arts & de métiers ſuperflus parmi nous ! Ce payſan aiſé ne deſtine plus ſon fils à l'agriculture ; il veut en faire un Artiſan, un Prêtre, un Moine &c. de façon que plus de la moitié du monde devient à charge à l'autre.

Un Prince qui extirperoit la fainéantiſe de ces hommes innombrables du ſecond ordre, empêcheroit les progrès de ce mal, feroit régner l'abondance dans ſes États, & ne manqueroit pas

(*c*) Le luxe, dit-on, eſt néceſſaire dans les États Monarchiques, rélativement au commerce & à l'induſtrie de leurs habitans. Cela peut être vrai : mais le luxe immodéré entraine après ſoi la molleſſe, la fainéantiſe, & par conſéquent la pauvreté. De ces trois vices dérivent deux autres, qui ſont la ſtupidité & l'eſclavage. Les plus ſages loix ſomptuaires qui ſe ſont ſur le luxe immodéré, ne me paroiſſent que comme l'émétique qu'on donne à un malade qui eſt à l'extrémité ; il y a beaucoup de hazard à la réuſſite de ſa guériſon.

La modération en tout fait la baſe principale & la durée de tous les Gouvernemens ; les extrêmes ſont toujours nuiſibles. Toutes les choſes ont leur degré d'accroiſſement & leur période ; la chûte de celles qui s'élevent le plus ſubitement eſt plus rapide ; mais celles qui n'augmentent qu'avec un certain degré de lenteur, donnent le tems aux réflexions & par conſéquent celui de remédier aux abus.

de ſoldats diſpos & robuſtes. Le premier objet qui ſe préſente pour la compoſition des armées eſt l'eſpece des hommes.

On a une maxime aujourd'hui de choiſir ceux de haute taille ; elle ne peut abſolument ſe ſoutenir en tems de guerre, & l'on ſera toujours obligé d'en revenir à une moindre.

Nous liſons bien que les Anciens choiſiſſoient des hommes diſpos & robuſtes ; mais nous ne voyons pas qu'ils aient eu égard à la haute ſtructure.

Il eſt cependant néceſſaire de ſoutenir autant que faire ſe peut, une égalité de taille parmi les ſoldats, & il eſt impoſſible que des nains mêlés avec des géans puiſſent marcher enſemble avec célérité & faire des mouvemens égaux. Or l'eſpece des hommes d'une taille médiocre eſt la plus commune, & c'eſt à celle-là qu'on devroit s'arrêter.

Les anciennes Républiques, dit très-bien un Philoſophe moderne, avoient interdit à leurs ſoldats tous ces métiers tranquilles & ſédentaires, qui en aſſaiſſant & corrompant le corps, énervent ſitôt la vigueur de l'ame. De quel œil en effet penſe-t-on que puiſſent enviſager la faim, la ſoif, les fatigues, les dangers & la mort, des hommes que le moindre beſoin accable & que la moindre peine rebute ? Avec quel courage les ſoldats ſupporteront-ils des travaux exceſſifs, dont ils n'ont aucune habitude ? avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées, ſous des Officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval ?

On vante bien la bravoure de nos modernes Guerriers un jour de bataille ; mais on ne dit point comment ils ſupporteront l'excès du travail & la rigueur des ſaiſons. Aujourd'hui il ne faut qu'un peu de mauvais tems & la privation de quelques ſuperfluités, pour fondre & détruire en peu de jours les armées les plus nombreuſes.

QUATRIEME

QUATRIEME NOTE.

Les Allemands ſont flegmatiques, leurs ſoldats ſont fermes dans l'action & patients dans les fatigues; parce qu'ils ſont accoutumés à cette ſubordination ſévere & ſcrupuleuſe inconnue aux autres Nations: l'habitude fait une ſeconde nature chez les animaux.

Les François ſont vifs, leurs ſoldats ſont vaillans & impétueux; mais leur peu de ſubordination les rend ſi ſuperficiels, que ſans cette valeur qui leur eſt naturelle, ils réuſſiroient rarement dans leurs entrepriſes. Seroit-il donc impoſſible d'établir parmi eux une ſubordination qui leur fût propre & particuliere? Non ſans doute.

JE n'entreprendrai pas de donner une bien ample définition du caractere de ces deux Nations, cela demanderoit trop de tems. J'ai fréquenté preſque toutes celles qui habitent le monde connu, & j'ai trouvé dans les différens climats que j'ai parcouru, que tous les hommes diſpos & robuſtes étoient égaux dans leur valeur animale: mais le plus beau & le plus vigoureux cheval du monde ne rendra aucun ſervice, s'il n'a été bien dreſſé, & s'il n'eſt gouverné par un homme qui connoiſſe ſes qualités & ſes défauts.

La Nation avec laquelle j'ai le plus vécu eſt la Françoiſe: je ne parle point par prévention; je ſuis au-deſſus de tout préjugé,

quand je dis que les François poſſedent la véritable bravoure, & qu'ils ſeront toujours capables d'entreprendre & d'exécuter de grandes choſes, lorſqu'ils ſeront conduits par d'habiles Chefs.

Tous les beaux raiſonnemens que l'on a fait ſur leur caractere impatient & léger ne prouvent rien ; l'Auteur du Teſtament Politique attribué au Cardinal de Richelieu, me paroît outré à cet égard ; voici ce qu'il dit.

» Il n'y a pas de Nation ſi peu propre à la guerre que la Fran-
» çoiſe ; la légéreté & l'impatience qu'elle a dans les moindres
» travaux ſont deux principes qui ſe vérifient aſſez ſouvent.

» La patience dans les travaux & dans les peines ſont des
» qualités néceſſaires à la guerre. Si ces qualités accompagnoient
» la vaillance des François, l'Univers ne ſeroit pas aſſez grand
» pour borner leurs conquêtes : mais leur légéreté & leur pareſſe
» les rendent incapables de ſurmonter les obſtacles que les délais
» d'un ennemi ruſé oppoſent à leur ardeur.

» Les François ne ſont pas ſeulement légers, impatiens & peu
» accoutumés à la fatigue ; mais ils ne ſont jamais contents du
» tems préſent. Ils courent des cent lieues chercher une bataille
» & n'en voudroient pas attendre l'occaſion huit jours. L'ennemi
» les a fatigués avant même qu'on ait commencé à mettre la main
» à l'œuvre. Ils ne craignent pas le péril ; mais ils veulent s'y
» expoſer ſans aucune peine ; les moindres délais leur ſont inſup-
» portables, ils n'ont pas le flegme pour attendre un ſeul moment
» leur bonheur, & ils s'ennuient même dans la continuation de
» leurs proſpérités.

» Au commencement de leurs entrepriſes leur ardeur n'eſt
» point ordinaire ; en effet ils ſont plus qu'hommes en cet inſtant ;
» mais un peu de tems après ils ſe ralentiſſent, de ſorte qu'ils
» deviennent égaux à ceux qui n'ont qu'une vertu commune, & à
» la longue ils ſe dégoûtent & s'amoliſſent juſqu'à tel point qu'ils

» ſont moins qu'hommes. Il leur reſte bien toujours du cœur pour » ſe battre, pourvu que l'on veuille les mettre aux mains à l'heure » même ; mais il ne leur en demeure point pour attendre l'occa- » ſion. Ils ne ſavent ni tirer le fruit d'une victoire, ni réſiſter à » la fortune d'un ennemi victorieux. Ils s'aveuglent plus que tous » les autres dans leurs proſpérités, & cependant ils n'ont point » de cœur ni de jugement dans les adverſités & dans les travaux.

A entendre ce diſcours on diroit réellement que tous ces défauts qu'il dépeint ſont *innés* aux François, & qu'il ne ſera jamais poſſible d'établir aucune diſcipline dans les armées de cette Nation. L'Auteur qui a penſé ainſi s'eſt trompé & ne connoiſſoit guere ſes compatriotes ; il ne faut jamais confondre les défauts de l'éducation avec ceux qui ſont naturels, ils ſont d'un genre tout différent.

Si le ſoit-diſant Cardinal avoit pu réfléchir ſur les guerres où les François ſe ſont trouvés engagés depuis la fin du dernier ſiecle, que d'exemples de conſtance & de fermeté n'y auroit-il pas remarqué ? Quelle diſcipline de patience les armées Françoiſes n'ont-elles pas exercée ſous le grand *Turenne* ?

J'ai obſervé avec attention, que les ſoldats François que le Roi de Pruſſe avoit dans ſes gardes étoient les mieux diſciplinés & les plus exacts à leur devoir.

D'ailleurs l'impatience eſt ſi peu inhérente à l'eſprit des François, que nous voyons des exemples du contraire dans les ſieges les plus longs & les plus pénibles qu'ils ont entrepris & auxquels ils ont preſque toujours réuſſi.

Le François eſt vif & impétueux, ſans doute ; c'eſt là ſon caractere, & il me ſemble que c'eſt un des meilleurs qu'on puiſſe ſouhaiter à des Militaires.

L'éducation ou la diſcipline peut moriginer un eſprit vif & turbulent ; mais léducation ne donnera jamais de la vivacité à un eſprit lourd & peſant.

On eſt imbu d'une fauſſe maxime, qui eſt de croire que les François ne peuvent jouir d'une bonne ſanté en Allemagne : l'Allemagne, dit-on, eſt le tombeau des François, leurs armées y périſſent totalement. Cela eſt arrivé quelquefois, mais je ne crois pas que ce ſoit le climat qui y ait contribué : on doit plutôt attribuer cette cauſe au peu de ſoin que l'on a eu du ſoldat. J'ai vu quantité de François ſervir chez les Allemands, ſupporter les campagnes les plus rudes ſans maladies. J'ai vu auſſi quantité d'Allemands faire la guerre avec les François en Allemagne, mourir & être ſujets aux mêmes maladies dans leur Pays natal que ces étrangers même.

Les climats, dit-on, influent ſur les tempéramens des hommes, & de cette influence dérivent pluſieurs autres cauſes. Cette opinion doit tout au plus s'étendre ſur les climats lointains : ceux de l'Europe n'ont pas aſſez de différence entr'eux pour cauſer des effets ſi ſenſibles ; la force des hommes y eſt à peu près égale par-tout, il n'y a que les loix de l'éducation qui y ſont différentes.

L'on dit auſſi que les hommes ont moins de force & par conſéquent moins de cœur & de courage dans les climats chauds que dans les climats froids, & que le milieu ſe trouve dans les climats tempérés ; ceci mérite d'être examiné.

Il me ſemble que ces idées ſont très-ſuperficielles & qu'elles n'ont rien de fixe. Les Grecs, les Romains, les Eſpagnols & toutes les autres Nations ſituées au midi de l'Europe, ont fait voir jadis qu'ils ne manquoient ni de cœur ni de courage. Les Turcs & les Afriquains aujourd'hui en manquent-ils ?

Les Nations du Midi s'accoutument très-bien dans le Nord, & celles du Nord dans le Midi ; eh comment ne s'y accoutumeroient-elles pas, elles qui ont fait autrefois une navette perpétuelle d'un de ces climats à l'autre ?

J'ai remarqué dans les Iſles Caraïbes & dans le Golfe du Mexique où la chaleur eſt exceſſive, que la force des Européens, ſoit Allemands, ſoit François, Anglois ou Eſpagnols, y étoit égale. Les Négres d'Afrique qu'on y emploie à la culture du ſucre, y ſeroient même plus forts ſi ces malheureux étoient traités & nourris avec plus d'humanité.

J'ai encore obſervé dans l'Amérique ſeptentrionale, où le froid eſt exceſſif, que les eſclaves Négres qui y ſont bien nourris n'ont pas plus de force que s'ils étoient dans un pays chaud avec la même nourriture. C'eſt ce qui me fait croire que la force & le courage ſe trouvent en même valeur chez des peuples de différentes Nations qui ſe raſſemblent ſous un même climat; & qu'il n'y a que les vices, la corruption & le défaut des loix de l'éducation qui cauſent toutes ces différences.

Un Auteur célebre a dit qu'il falloit écorcher un Moſcowite pour lui donner du ſentiment. Cela peut être bon pour un Moſcowite qui vit en ſauvage dans un Pays déſert; mais je crois qu'un Ruſſe qui a de l'éducation & qui vit avec aiſance, ſeroit auſſi ſenſible (point d'honneur à part) aux coups de fouets qu'on lui donneroit à Pétersbourg, qu'un Italien le ſeroit à Rome, & que le climat de Moſcow n'auroit pas la vertu d'endurcir les feſſes d'un Italien au point de le rendre inſenſible à un pareil traitement.

Il me ſemble que cet Auteur s'eſt trompé en croyant que les climats froids rendent les hommes moins ſenſibles aux douleurs & aux peines que les climats chauds. J'ai vu de mes propres yeux, dans un pays bien chaud, puiſque c'étoit entre le Tropique & la Ligne, écorcher des Négres à coups de fouets, & ces Négres ne pouſſer aucun cri de douleur, effectivement ils en reſſentoient peu; donc les climats chauds auroient à cet égard les mêmes effets que les climats froids.

Je ſerois plutôt porté à croire que cette inſenſibilité provient de la maniere dure dont ces nations vivent, & non des climats; que plus la vie ſera efféminée chez des peuples, plus ils ſeront ſenſibles aux douleurs, aux peines, aux travaux, & ainſi du plus au moins.

Je crois bien que les climats influent ſur les productions variées de la terre; mais je crois qu'ils influent bien moins ſur les mœurs que la ſituation du terrein; je crois auſſi que la bonne ou mauvaiſe nourriture influe plus ſur les tempéramens que les climats.

Le habitans d'un pays fertile dont la terre ne demande que peu ou point de culture, ſont naturellement pareſſeux & ne reſpirent que la molleſſe.

Ceux d'un pays ſtérile & ingrat, mais dont la ſituation eſt avantageuſe au commerce, s'enrichiſſent, & des richeſſes dérivent le luxe & la molleſſe.

Ceux qui ſont dans des ſituations éloignées de tout commerce, ſont d'un tempérament ſtupide & féroce. Si la Savoie & la Suiſſe étoient environnées de déſerts, leurs habitans ſeroient tout auſſi barbares que ceux des pays les plus reculés du Nord. Le climat de la plûpart de ces deux contrées eſt auſſi rigoureux que celui de Moſcow: mais depuis que ces peuples ſe ſont communiqués aux autres Nations par leur petit commerce, ils deviennent de jour en jour plus ſenſibles, quoique leur climat ſoit toujours auſſi ſauvage & auſſi ſtérile qu'il étoit il y a trois mille ans.

Enfin un pays extrêmement fertile, qui eſt en même-tems dans une ſituation avantageuſe pour un grand commerce extérieur, ſera anéanti en peu de tems par la pareſſe & la molleſſe de ſes habitans, ſi de ſages loix n'en réprimentle luxe immodéré.

Heureux ſont les peuples dont le climat tempéré & la ſituation du terrein les invitent à un travail modéré & à un com-

merce raiſonnable ; ce bonheur ſe trouve dans une partie de l'Europe, mais il me ſemble qu'on ne le connoît pas.

Les loix de l'éducation ou de la diſcipline peuvent former les hommes tels qu'on veut les avoir : mais il faut que l'eſprit de ces loix ſoit relatif à l'honneur & aux uſages des Nations chez leſquelles on veut les établir. Or elles ont preſque toutes leurs uſages particuliers & leur façon de penſer différente, & il ſeroit abſurde de vouloir traiter un ſoldat François de la même maniere que les Calmoucks ſe traitent. C'eſt le point d'honneur qui doit préſider à leur diſcipline ; j'en parlerai ailleurs.

CINQUIEME NOTE.

L'ARTILLERIE de campagne ſeroit la principale force des armées aujourd'hui, ſi l'on y donnoit plus d'attention. Il faudroit que les ſoldats fuſſent bien exercés à la ſervir ſur le front des armées, ſoit en marchant à l'ennemi ou en ſe retirant devant lui. Les pieces devroient être trainées ſur des affûts légers par deux à trois hommes, & leur calibre ne pas excéder trois livres de bales; elles deviendroient trop difficiles à ſervir ſi elles étoient plus groſſes, à moins que ce ne fût pour des batteries fixes.

PRESQUE toutes les Nations ont aujourd'hui une ou deux pieces de canon de ce calibre par bataillon: les Pruſſiens les manœuvrent avec beaucoup de facilité & de viteſſe. Mais je ſuis ſurpris qu'on n'en augmente pas le nombre, même juſqu'à ſix par bataillon: la grande dépenſe que cela occaſionneroit en eſt peut-être la cauſe; mais pourquoi faire ces petites pieces en bronze? Ne ſeroient-elles pas tout auſſi bonnes ſi elles étoient d'un bon fer bien purifié? Ces pieces de campagne devroient être longues, elles auroient plus de portée que les courtes.

Les roulans friſés n'empêcheront point du tout de les manœuvrer & de les tirer ſur les flancs & ſur les derrieres en marchant. Dès l'inſtant que la piece eſt rechargée, les deux hommes qui dirigent le roulant qui ſe trouve vis-à-vis d'elle, le rangent de côté ou de tête en un clin d'œil, & le remettent auſſi vîte que le canon a fait feu.

SIXIEME

SIXIEME NOTE.

Ceux qui ſont chargés des départemens de la guerre, devroient toujours être des Militaires ſages & expérimentés, qui connoiſſent juſqu'aux moindres détails qui y ont rapport. Je ne conçois pas pourquoi on remet l'adminiſtration militaire entre les mains d'un Officier civil: j'aimerois tout autant que l'on fit un ignorant Pandoure Juge de Police ou premier Préſident au Parlement.

LES Républiques ſuivent cette maxime, parce que chez elles tous les États ſont confondus; chez quelques-unes l'État Civil eſt le principal, & le Militaire n'eſt qu'acceſſoire. Il n'en eſt pas de même dans les Monarchies, tous les ordres y ſont ſéparés; par conſéquent les Miniſtres qui ſont à la tête de chaque département devroient avoir des connoiſſances relatives aux emplois qu'ils exercent; ils ſont chacun commis à l'adminiſtration d'une branche du Gouvernement, pour faire exécuter les loix qui ſont confiées à leurs ſoins, & ſouvent pour en propoſer de nouvelles.

SEPTIEME NOTE.

LA plupart des Inſpecteurs des troupes ſont aujourd'hui leurs revues à peu près comme s'ils regardoient de leur fenêtre paſſer une proceſſion. Auſſi ne doit-on pas s'étonner ſi les abus ſe multiplient, puiſque ceux qui ſont chargés de les redreſſer, ne connoiſſent pas tous ces petits détails qui ſont du reſſort de leur miſſion. Hé! comment les connoîtroient-ils? Ces grands hommes n'ont jamais manié que de grandes affaires.

LORSQUE le tems des revues d'inſpection s'approche, les États-Majors des Régimens s'arrangent en conſéquence de cette grande cérémonie, & ne manquent jamais ſur-tout de mettre leurs troupes en galas. On commence par envoyer les galeux à l'hôpital & à faire ſigner des cartouches de congé à M^rs^. les Commandants des Places.

L'Inſpecteur arrive, on ſe met en parade, il fait faire quelques pirouettes à droite & à gauche, enſuite il ſe promene dans les rangs avec beaucoup de gravité. Il réforme un boſſu ou un nain qu'il a remarqué être très-mal-adroit & de fort mauvaiſe grace à cet important exercice; enfin on défile : un repas de corps eſt préparé, on s'en va dîner. Au deſſert le Major arrange le complet des compagnies avec M. le Secrétaire, qui eſt l'homme du monde le plus intelligent & le plus complaiſant. L'Officier chargé du détail, ne manque pas de l'en remercier très-gracieu-

ſement, & de lui témoigner ſa reconnoiſſance de toutes les peines qu'il s'eſt données !

Quelle fonction pour des Officiers revêtus des premiers grades militaires & qui ſont chargés de faire exécuter les ordres du Souverain dans tous leurs points & dans toute leur rigueur !

Les Inſpecteurs ont été créés pour tenir la main à ce que tous les corps faſſent les manœuvres & les exercices uniformément ſuivant l'ordonnance ; pour cela ils doivent être eux-mêmes très-inſtruits dans la Tactique.

On devroit même établir des Colonels Inſpecteurs, leſquels examineroient ſcrupuleuſement tous les trois mois la diſcipline des corps.

HUITIEME NOTE.

Les converſions & les déployemens ſont les deux manœuvres principales auxquelles on doit rompre & exercer les armées. On doit les regarder comme la baſe ſur laquelle roulent toutes les autres parties des grandes évolutions, qui n'ont de principes ni de regles que la ſeule volonté des Chefs qui les font agir.

C'eſt une miſere aujourd'hui, lorſqu'il eſt queſtion de faire déployer les colonnes en préſence de l'ennemi. Joint à ce que les armées ſont peu exercées à cette manœuvre, les ordres que donnent les Officiers Généraux ſont ſouvent ſi obſcurs, qu'il eſt impoſſible aux Officiers particuliers de les concevoir, & par conſéquent de pouvoir les faire exécuter aux ſoldats.

MOnſieur le Maréchal a déjà dit dans ſes Mémoires, que de la marche dépendoit la célérité des autres évolutions, & il ſuppoſe ici que chaque bataillon en particulier doit être exercé à la marche, à la converſion & au déployement.

Le déployement par compagnie d'un bataillon qui a cinquante toiſes de front, & celui d'une armée qui prend une lieue d'étendue, eſt le même tableau; avec cette différence que l'un eſt en petit & l'autre en grand.

Un Officier Major peut promener ſa vue ſur toute l'étendue d'un bataillon ; mais un Général qui eſt au centre de ſon armée ignore très-fort ce qui ſe paſſe de droite & de gauche.

De toutes les manœuvres que j'ai vu exécuter aux armées Pruſſiennes, aucune ne m'a paru plus belle que le déployement. Une armée de cinquante à ſoixante mille hommes marchant ſur trois à quatre colonnes, ſe mettoit en front de bandiere en cinq à ſix minutes. Il me ſembloit voir tirer un rideau.

Les ordres que donne le Roi à ce ſujet ſont clairs & précis ; les Généraux des diviſions ont chacun leur tâche marquée, & ils mettent tout leur ſoin à la bien exécuter.

Je vais tâcher de démontrer ici les méthodes de ſe déployer.

Les rapports journaliers qui ſe font au Général en chef, lui indiquent non ſeulement le total de ſon armée, mais encore celui de chaque corps en particulier. C'eſt en conſéquence qu'il ſe regle pour la hauteur des files, & pour l'étendue qu'il veut ou qu'il doit donner à ſon armée, eu égard à celle de ſon ennemi dont il doit ſavoir à peu près la poſition & la force.

Par exemple, l'armée A qui eſt en bataille eſt compoſée de vingt brigades d'infanterie & de ſoixante eſcadrons de cavalerie ; les brigades ſont compoſées chacune de quatre bataillons de ſix cens hommes, & chaque eſcadron de cent cinquante Maîtres, en tout quarante-huit mille hommes d'infanterie & neuf mille chevaux. *PL. XII.*

La premiere ligne contient huit brigades & vingt-quatre eſcadrons, chaque brigade occupe deux cens toiſes de front ſur quatre hommes de hauteur ſans intervalles entre les bataillons, qui ont par conſéquent chacun cinquante toiſes.

Chaque eſcadron a vingt-cinq toiſes de front ſur trois Maîtres de hauteur. Ainſi l'armée a deux mille cent toiſes d'étendue.

On ſe réglera pour les diſtances entre les bataillons ſuivant l'étendue qu'on voudra leur donner.

On ne ſe ſert jamais de la toiſe pour prendre ces ſortes de meſures, cela demanderoit trop de tems ; la meilleure maniere de meſurer eſt au pas de cheval. Chaque Officier de l'État-Major de l'armée ou chaque Aide de camp doit connoître le pas de ſon cheval & s'y régler ; il eſt ordinairement de trois pieds de Roi. Ainſi un bataillon aura cent pas de cheval de front lorſqu'il ſera de ſix cens hommes à quatre de hauteur.

Par exemple l'armée A veut marcher à l'ennemi B ; la néceſſité par rapport à la ſituation du terrein, demande que ce ſoit en quatre colonnes ; en conſéquence ces brigades ſe rompent pour ſe mettre en marche, ſoit par bataillon, par demi bataillon, par quart &c. ſuivant la largeur des chemins qu'elles ont à traverſer.

Les brigades 1 & 3 marcheront par la trouée de la droite le long de la riviere, les brigades 2 & 4 marcheront par la trouée de la gauche, les brigades 5 & 7 par la trouée du milieu à droite, & celles 6 & 8 par la trouée du milieu à gauche.

La cavalerie défilera par les deux trouées de droite & de gauche à la queue des colonnes d'infanterie.

Dès que l'ordre ſera donné de ſe mettre en marche, un bataillon de chaque brigade & un détachement de troupes légeres formeront l'avant-garde, laquelle en arrivant à la ſortie du bois ſe mettra en bataille juſqu'à l'arrivée des colonnes.

Quand les têtes des colonnes auront paſſé le bois, elles feront halte ; alors deux Officiers Majors de l'armée, ou Aides de camp, qui ſeront à chaque colonne, marcheront de droite & de gauche, & meſureront par les pas de leurs chevaux les diſtances qu'il y a entr'elles.

Si la colonne des brigades 5 & 7 eſt trop éloignée de celle 6 & 8, on les fera reſſerrer en marchant ſur un point de vue à droite ou à gauche.

Si la colonne 1 & 3 eſt trop écartée de celle 5 & 7, on la fera reſſerrer vers la gauche; ainſi du reſte.

En arrivant dans la plaine le Général fera arrêter, ſoit par un ſigne donné, ou en criant halte! Sa voix ſera répétée par les Officiers Majors & les Aides de camp qui ſeront de diſtance & à portée de s'entendre.

Quand le premier bataillon de chaque colonne fera halte, les ſept autres qui ſuivent ſe ſerreront à la pointe de l'épée.

Les bataillons des deux colonnes de la droite compoſées des brigades 1 & 3, 5 & 7, feront à gauche par file & marcheront avec célérité; à la réſerve du premier bataillon de chaque colonne qui ne bougera point.

Le troiſieme bataillon de la brigade 1, arrivant à la hauteur de la gauche du premier, fera à droite & marchera en front pour ſe mettre en même ligne que le premier.

Le quatrieme bataillon arrivant à la hauteur de la gauche du troiſieme, fera à droite & marchera en front pour ſe mettre en même ligne que le troiſieme & le premier.

Le ſecond bataillon arrivant à la hauteur de la gauche du quatrieme, fera à droite & marchera en front pour ſe mettre en même ligne que le quatrieme, le troiſieme & le premier.

Les douze autres bataillons des brigades 3, 5 & 7 continueront de même.

Les bataillons des deux colonnes de la gauche, compoſés des brigades 2 & 4, 6 & 8, auront fait à droite par file en même-tems que les autres à gauche; & elles auront marché de même, ſavoir, le troiſieme bataillon de la brigade 2, arrivant

à la hauteur de la droite du premier, aura fait à gauche & marché en front pour ſe mettre en même ligne; ainſi du reſte.

La cavalerie ſe formera en même-tems de droite & de gauche en doublant par le centre.

Cette maniere de déployer eſt bonne, lorſque l'on marche ſur ſix à ſept colonnes, & qu'il eſt néceſſaire de longer des ſituations de terrein, de droite & de gauche & pour la ſureté de ſes flancs.

Celle dont on a uſé juſqu'à préſent en faiſant éparpiller les bataillons par des converſions de droite & de gauche, eſt dangereuſe vis-à-vis l'ennemi & cauſe beaucoup de confuſion, ſur-tout ſi quelques troupes légeres viennent à pénétrer par les intervalles. Au lieu que par cette méthode, les bataillons en tirant des colonnes, ſe touchent les uns les autres & font front de tous côtés par leurs intervalles même.

Voici une même maniere; mais elle eſt plus prompte quand on marche ſur deux, trois ou quatre colonnes, parce que les bataillons ont moins de chemin à faire.

PL. XIII. Le Général ayant ordonné aux colonnes de s'arrêter, elles ſe briſent par le milieu pour ſe doubler; c'eſt-à-dire que les quatre derniers bataillons marcheront pour ſe joindre en mêmes lignes de droite ou de gauche aux quatre premiers. Lors donc que chaque colonne eſt formée à deux bataillons de front, elles ſe déployent de droite & de gauche, ſuivant la diſtance des intervalles que les Officiers Majors ou les Aides de camp auront pris.

NEUVIEME

NEUVIEME NOTE.

La plûpart des Officiers Généraux, aujourd'hui, ont une multitude d'Officiers particuliers à leur ſuite, qu'on appelle Aides de camp, leſquels par leur jeuneſſe & leur peu d'expérience ne peuvent ſouvent leur être d'un grand ſecours dans leurs travaux.

LES qualités d'un Aide de camp ſont infinies; elles doivent pour ainſi dire être auſſi étendues que celles d'un Général même.

Qui dit Aide de camp, ſuppoſe un Officier ſur la capacité duquel un Général peut compter & ſe repoſer d'une partie de ſes fonctions militaires, parce qu'il eſt impoſſible qu'il puiſſe vaquer à tout. C'eſt ſur ce pied qu'on regardoit autrefois un Aide de camp : auſſi ne choiſiſſoit-on pour cet emploi que des Officiers intelligens & expérimentés.

Aujourd'hui on doit regarder les Aides de camp ſur un pied tout différent ; ils ne ſont la plûpart que les Maîtres de cérémonies de M^rs^. les Officiers Généraux, leurs Ecuyers, leurs Intendans & leurs Secretaires.

Les Généraux qui ſont principalement employés dans les Provinces, ne manquent point de ces ſortes d'Aides de camp ; j'en ai moi-même fait l'expérience vis-à-vis d'un Général d'une grande réputation & d'un très-grand mérite ; il m'avoit fait quitter le Régiment que commandoit autrefois le Maréchal de Saxe, pour paſſer dans le ſien & être ſon Aide de camp. Dans le cabinet j'écrivois quelques lettres de complimens ſur la nouvelle année ; à quoi auroit-il pu m'employer alors ſinon à ces bagatelles ? J'étois

trop jeune & trop étourdi ; auſſi ſe brouilla-t-il avec moi en voulant mortifier ma petite vanité : il me trouva très-gauche pour les cérémonies, très-mal-adroit pour ſervir à table, & encore moins fait pour les complimens ; c'eſt ce qui fit que je quittai le ſervice de France pour paſſer à celui de Pruſſe.

Je ne puis mieux expliquer les qualités que doit avoir un Aide de camp, qu'en rapportant ce que dit à ce ſujet M. le Maréchal de Puyſégur.

Du tems de M. le Prince de Condé & de M. de Turenne, les emplois d'Aide de camp d'un Général n'étoient remplis que par des Officiers de caractere & capables de bien comprendre les ordres qu'on leur donnoit à porter. Ils étoient même pourvus par brevet du Roi.

La raiſon en eſt que dans les batailles, un moment peut changer la face des affaires ; en ſorte que l'ordre que le Général fait donner à un Officier inférieur d'agir de telle ou de telle maniere, peut avoir été donné à propos par rapport au moment où en eſt l'action ; mais avant que celui qui en eſt chargé ſoit arrivé & ait rendu l'ordre, les choſes peuvent avoir changé, & cet ordre par conſéquent peut ne plus convenir à leur état actuel. Il faut donc que celui qui eſt chargé de le porter ait compris l'eſprit dans lequel le Général l'entendoit, de maniere que s'il voit qu'il ne convienne plus, il ſe garde bien d'obliger l'Officier à qui il le porte de l'exécuter à la lettre, en le lui rendant d'une maniere ſi expreſſe & ſi poſitive, qu'il ne ſoit pas libre d'y rien changer.

Si dans le tems que les armées étoient petites, on a cru qu'il falloit des perſonnes entendues dans le métier pour remplir de pareilles fonctions, à plus forte raiſon devroient-ils être tels aujourd'hui que les armées ſont ſi nombreuſes, que l'œil n'en peut ſaiſir toute l'étendue quand elles ſont campées dans les plaines,

& encore bien moins quand elles ſont dans des terreins hauts & bas, remplis de haies, de bois & de foſſés. Dans leurs marches elles tiennent quatre à cinq lieues d'étendue, de ſorte que ceux qui ſont chargés de conduire les colonnes n'ont ſouvent d'autre connoiſſance du pays que celle qu'ils peuvent tirer du guide qu'on leur a donné. Souvent auſſi il n'y a dans l'armée que l'Officier chargé de la marche qui ait connoiſſance du pays, & même quelquefois ne l'a-t-il pas aſſez préciſément, pour ſavoir ſur le champ comment il faudroit raſſembler & poſter les troupes lorſqu'elles ſeroient attaquées par l'ennemi.

La premiere choſe à laquelle devroient s'occuper les Aides de camp en entrant en campagne, ſeroit de dreſſer des cartes itinéraires auſſi étendues qu'il leur ſeroit poſſible.

La meilleure maniere de dreſſer ces itinéraires eſt de ſe ſervir de cartes géographiques ordinaires, en numérotant chaque endroit & en rapportant les numéros ſur un livret, avec la déſignation de chaque village, riviere, ruiſſeau, montagne, monticule, rideaux, plaines, valons, gorges, bois, brouſſailles, ravins, marais &c.

Par exemple, le village de..... eſt à dix-neuf heures de marche du camp; il eſt ſitué dans une plaine unie, il contient deux cens vingt maiſons; il eſt entourré du côté du midi par des haies vives fort epaiſſes, & des autres côtés par des paliſſades & des murailles de jardins. Un ruiſſeau large de neuf à dix pieds coupe le village en deux parties égales. L'Egliſe eſt forte & bien bâtie, & le cimetiere entouré d'une bonne muraille, derriere laquelle pourroient ſe ranger trois bataillons à quatre hommes de hauteur.

Du village juſqu'au défilé N°. 1. il y a cinq heures de marche; il a une demi-lieue de large à l'entrée de ſa gorge, il y a environ huit heures de marche juſqu'à ſon débouché qui n'a que

cent toiſes de large. Les montagnes qui ſont de droite & de gauche ſont couvertes de bois de ſapin, elles peuvent avoir environ ſix cens pieds de perpendiculaire : on peut tourner celle de la droite par une petite gorge N°. 2 &c.

La riviere de..... eſt guéable aux endroits N°. 3 & 4; ſa largeur eſt d'environ ſoixante pieds, ſon courant n'eſt point rapide.

Le marais N°. 5 eſt très-profond, il a une demi-lieue d'étendue & eſt éloigné d'environ ſix cens pas de la riviere : à la droite de ce marais eſt le ravin N°. 6, qui eſt très-profond & dans lequel il y a de l'eau bourbeuſe qui provient des débordemens de la riviere. A la gauche N°. 7, eſt le hameau de.... il contient douze maiſons avec une grange très-ſpacieuſe bâtie de pierres de taille &c. &c.

Le Général ne verra-t-il pas par un pareil détail les précautions qu'il devra prendre dans ſa marche, & ne ſera-t-il pas aſſuré que l'armée ſera tès-bien poſtée (s'il craint l'ennemi) ayant la riviere à dos, le marais en front, le ravin à droite & le hameau à gauche ?

Les cartes géographiques ne ſervent que pour donner une idée générale des poſitions; mais les itinéraires donnent un détail poſitif de chaque ſituation, ce qui facilite beaucoup les vues d'un Général.

On me dira peut-être, que ceci eſt l'affaire des Maréchaux généraux des logis ? Oui ſans doute; mais ces M^rs^. peuvent-ils ſuffire à tout ? ils ſont eux-mêmes les premiers Aides de camp généraux, ſur leſquels le Général en chef ſe repoſe d'une partie de ſon travail.

DIXIEME NOTE.

Les récompenſes militaires devroient être bien entendues & diſpenſées à propos. Cet objet mériteroit une inſtitution ſolide & bien ménagée en faveur des ſoldats.

LES uns ont tout, les autres n'ont rien ; ce n'eſt pas le cheval qui travaille qui mange l'avoine. Ce proverbe eſt uſé mais il n'en eſt pas moins vrai.

Les vertus militaires ainſi que les autres, ne ſont plus qu'hypocriſies ; on ne diſtingue pas les vraies d'avec les fauſſes.

Il n'y a guere que ceux qui ſont riches, & qui par conſéquent ont du crédit, qui oſent aſpirer aux récompenſes.

Il y a de trois ſortes de récompenſes ; les unes ſont purement honoraires, les autres ſont honoraires & pécuniaires tout enſemble, & il y en a qui ſont ſeulement pécuniaires.

On remarquoit autrefois qu'un Officier qui n'avoit que la cape & l'épée, recevoit cet ordre reſpectable inſtitué pour les récompenſes dues aux vertus militaires, avec plus de plaiſir qu'une ſomme conſidérable qui lui auroit procuré une vie aiſée & commode : aujourd'hui les choſes ont changé, & ce qu'on appelle vulgairement mérite eſt devenu ſi commun qu'on n'y fait preſque plus d'attention.

On a inſtitué des récompenſes pour les Chefs des Militaires, cela eſt fort bien ; mais pourquoi les ſoldats en ſont-ils privés ? La gloire n'eſt-elle donc pas commune à chacun, eu égard à ſon propre mérite ?

Doit-on être ſurpris ſi aujourd'hui les ſoldats ont ſi peu d'attachement à leur devoir & d'affection pour leurs Chefs? Ils ſont pour ainſi dire mépriſés, avilis, le plus ſouvent mal vêtus & mal nourris? En un mot on les regarde comme une eſpece différente d'hommes faite exprès pour procurer la fortune à quelques-autres.

Le ſervice exige que l'on obſerve la diſcipline la plus ſévere & la ſubordination la plus exacte; mais auſſi l'Officier doit regarder le ſoldat comme ſon frere, ſon compagnon, & non comme un eſclave ſoumis à des volontés déraiſonnables.

Il y a quantité de ſoldats dont les vertus militaires mériteroient des couronnes; on n'y fait pas ſeulement attention, parce que leur éducation ne leur a pas donné cette politeſſe & cet air extérieur impoſant, qui font les vertus ſuperficielles de ce qu'on appelle gens du monde. On les laiſſe là, & ſi quelquefois il arrive que le mérite en éleve quelqu'un, on lui accorde d'un ton mépriſant le titre d'Officier de fortune, qui eſt cependant le plus glorieux pour un Militaire.

Je ne dis pas qu'il ne ſe ſoit rencontré des abus en élevant ainſi des ſoldats au grade d'Officier; mais il eſt ſi facile de remédier à ces abus, que je ne conçois pas pourquoi cela pourroit être un obſtacle. Si cet Officier change de conduite, & que ſa fortune lui ait tourné la tête au point de négliger ſes devoirs, il faut le punir & le renvoyer, mais au contraire s'il augmente en mérite, pourquoi ne pas l'avancer?

Il y a auſſi quantité de braves ſoldats qui n'ont d'autre vertu que celle de l'obéiſſance & d'un devoir irréprochable; il faudroit les récompenſer par une augmentation de ſolde & par une marque diſtinctive de l'eſtime que l'on a pour eux. Ces fameux Romains n'ont aſſervi tant de Nations, que par cette grande maxime du point d'honneur; les moindres de leurs ſoldats pouvoient aſpirer aux plus grandes récompenſes, ſoit du côté des honneurs,

ſoit du côté des richeſſes. J'appelle richeſſes pour un ſoldat, un bien-être ; car les grandes richeſſes ne ſont pas celles qui rendent l'eſprit content & ſatisfait ; un ſol de plus ne rendra guere un ſoldat plus heureux qu'il n'étoit ; mais une augmentation de dix à douze ſols de paye fixée à un certain nombre par chaque compagnie, pour ceux qui ſe diſtingueroient le plus par leur conduite ou par leur bravoure, feroit naître une grande émulation dans une troupe, parce que chaque ſoldat tâcheroit d'y aſpirer.

Les dépenſes néceſſaires n'épuiſent jamais la bourſe des Princes, il n'y a que celles qui ſont faites mal à propos & ſans diſcernement.

ONZIEME NOTE.

Le duel eſt une maladie épidémique, qui déſole la Nobleſſe & l'État Militaire ; l'on devroit abſolument chercher un remede à la guériſon de cette frénéſie.

SI je pouvois trouver ce remede, je me croirois le plus heureux de tous les hommes ; mais il me paroît auſſi difficile à découvrir que la pierre philoſophale.

Nous liſons bien que les anciens Barbares avoient des combats ſinguliers ; mais nous ne voyons pas que les duels aient été en uſage parmi la milice Grecque & Romaine. (*d*) Chez les Grecs & les Romains, les plus grands Héros, quand ils étoient offenſés en leur honneur, avoient recours aux loix : leur vie appartenoit à l'État, elle ne devoit jamais être prodiguée que pour ſa cauſe.

On obſerve que généralement les fanfarons & les bretailleurs de profeſſion ne ſont rien moins que braves à la guerre, vis-à-vis de l'ennemi. Ces ſortes de gens ſont donc préjudiciables à l'État par pluſieurs raiſons.

La peine capitale que l'on a établi au ſujet des duels n'y a apporté aucun remede ; on a trouvé un ſubterfuge par le mot de *rencontre* qui la rend inutile. Je n'ai jamais vu mener un Officier à la mort pour crime de duel, parce que le gibet a été très-

(*d*) Chez les Romains un Gladiateur étoit un homme vil, un eſclave malheureux, deſtiné le plus ſouvent à combattre ſur l'Arene pour expier ſes crimes.

mal

mal appliqué ici. Les Chefs des corps & les Commandans des Places donnent toujours le tems au criminel de ſe ſauver, lequel eſt enfin pendu par contumace : alors ſe vérifie l'opinion où l'on eſt, que c'eſt le crime qui fait la honte & non pas l'échaffaud, le duel n'étant regardé que comme un délit d'état & non comme un crime déshonorant.

Celui qui ayant été inſulté par un autre qu'il vient de tuer, ſeroit, dit-on, bien malheureux de perdre encore ſon honneur & ſes biens, après avoir déjà riſqué ſa vie pour ſe faire rendre raiſon ? Cette réflexion paroît aſſez raiſonnable ; mais elle eſt ſouvent très-mal interprétée, & l'on donne toujours tort à celui qui eſt mort.

Lorſqu'un Officier inſulté par un autre, n'en tire pas raiſon l'épée à la main, il eſt déshonoré. C'eſt cette injuſte & ridicule opinion qui cauſe tout le mal & occaſionne tous les duels, & à l'extirpation de laquelle on devroit travailler.

Un premier mouvement peut ſe pardonner lorſqu'il n'eſt pas pouſſé trop loin ; mais celui qui outrage juſqu'à l'excès, doit être abhorré de tout le genre humain. Quelle horrible opinion, que de croire qu'un homme inſulté eſt déshonoré lorſqu'il ne ſe lave pas dans ſon propre ſang ! Ces ſentimens qui répugnent au bon ſens n'ont pas même exiſté dans les tems les plus barbares, moins encore dans les ſiecles policés & féconds en grands hommes.

Mais, dira-t-on, lorſqu'on voudra ſe battre on ne prendra pas de témoins, & quand l'on voudra inſulter quelqu'un on le fera entre quatre yeux ; comment y remédier ? Il me ſemble qu'on pourroit abolir ce faux point d'honneur par un autre bien plus véritable, le voici.

Chaque Officier en recevant ſon brevet, eſt obligé de prêter ſerment de fidélité à ſon Prince & à ſa Patrie ; l'on devroit en

même-tems lui en faire prêter un ſur ſa parole d'honneur, en termes précis & énergiques, de ne jamais ſe battre en duel, & de ne mettre l'épée à la main que contre les ennemis de l'État. Cette parole d'honneur devroit ſe renouveller chaque fois qu'un Officier avanceroit en grade, & il ſe déshonoreroit s'il manquoit jamais à ſa parole ſous quelque prétexte que ce ſoit.

Je ne prétends pas pour cela qu'un Officier ſe tînt les bras croiſés lorſqu'il ſeroit attaqué par un aſſaſſin, alors il eſt naturel de ſe défendre; mais il n'aura rien à craindre de ce côté-là, de la part de ſes confreres, ils ſont tous liés par leur parole d'honneur, & ne peuvent par conſéquent tirer l'épée pour attaquer quelqu'un ſans ſe déshonorer; je regarde ici l'honneur pris dans un ſens rigide & ſcrupuleux, qui n'admet & ne permet aucun ſubterfuge.

Il pourroit arriver que quelqu'un ſans honneur fauſſât ſa parole (ce qui je crois, ſeroit aſſez rare parmi des Officiers); alors il ne ſeroit plus queſtion de duel, ce ſeroit un aſſaſſinat formé par un coquin.

Les Officiers léſés ſeront donc obligés d'avoir recours aux loix; les Commandans informés de leurs démêlés, les accommoderont, lorſqu'il ne s'agira que de quelques petites querelles, la plûpart ſans conſéquence, & pour leſquelles les jeunes gens mettent le plus ſouvent l'épée à la main: mais lorſqu'il ſera queſtion d'une inſulte grave, ſoit par parole ou par action, les Chefs des corps devront former un conſeil de guerre, faire le procès & condamner le coupable à être arquebuſé ſans miſéricorde.

Il eſt inutile de vouloir attacher de l'infamie à ces ſortes de punitions, & même il ſeroit impoſſible de pouvoir le faire dans l'idée qu'on a aujourd'hui des cas déshonorans; en ceci la réalité

ne ſouffre point de ſuppoſition. Toutes les loix que pourroit faire le plus puiſſant Prince de l'Univers, pour flétrir l'honneur d'un particulier, ne ſerviroient de rien, ſi le crime de ce particulier n'eſt infame en lui-même, ſuivant l'opinion vulgaire.

Au reſte, je crois qu'il n'y a qu'une bonne diſcipline qui puiſſe empêcher les duels parmi les ſoldats.

Je ſai que certains Sophiſtes diſent, que ceux qui condamnent les duels, ne font pas attention aux avantages conſidérables que la ſociété retire, de la mode qui les autoriſe. Si une fois cette mode ceſſoit (diſent-ils) il n'y auroit point de perſonne mal élevée qui ne pût ſe ſervir de quelque terme & de quelque expreſſion que ſon impoliteſſe pourroit lui ſuggérer; il ne ſeroit plus retenu par l'idée des gens tout prêts à lui rendre raiſon des mauvais propos qui pourroient lui échapper. Les converſations polies ſeront abſolument gâtées par les diſcours de gens ſi groſſiers.

» Il eſt vrai, dit l'Auteur de la fable des abeilles, que les » Grecs & les Romains, peuples diſtingués par leur valeur, » ignoroient entiérement l'art d'appeller en duel, pour tirer ven- » geance de quelque injure particuliere; ils ne ſe ſervoient de » ces combats que pour terminer quelque différent qui s'étoit » élevé entre deux nations. Auſſi eſt-il certain que les Rois & » les Princes dans *Homere*, ſe diſent des injures ſi groſſieres, » que nos crocheteurs & nos fiacres ne ſeroient pas capables de » les endurer.

Tous ces diſcours ſont pitoyables. Je demande ſi un brutal, un impoli, ſur-tout lorſqu'il eſt, comme l'on dit, une bonne épée, ou bien adroit à tirer un coup de piſtolet, ſera retenu par la crainte qu'il aura des perſonnes qu'il voudra inſulter, s'il ſent que ces mêmes perſonnes lui ſont inférieures en force, en adreſſe & peut-être en courage? Je ne le crois pas; ce brutal outragera impunément un homme doux & poli, & ſi celui-ci veut en tirer

raiſon, il faut que ce ſoit à coup ſûr aux dépens de ſa vie, s'il n'a ni la force ni l'adreſſe de ſon antagoniſte.

Ordinairement ces bretailleurs inſolens ne s'attaquent guere qu'à des gens foibles ou à de jeunes gens ſans adreſſe; on les voit toujours plus circonſpects vis-à-vis de ceux qui ne les craignent pas & qu'ils connoiſſent être leurs maîtres ou leurs égaux en fait d'eſcrime.

Les injures que ſe diſent les Princes Grecs dans les chanſons d'Homere, ne ſignifient rien; elles pourroient bien être de l'imagination du Poëte. La Grece étoit alors policée, ou elle ne l'étoit pas: dans le premier cas, il devoit y avoir des loix qui réprimaſſent l'inſolence & l'injure. Dans le ſecond, les Grecs étoient des barbares très-groſſiers, qui peut-être même faiſoient uſage des duels.

Quand on dit que les Grecs & les Romains ne pratiquoient pas les duels, on entend parler des tems que ces deux Nations, alors ſi fécondes en grands hommes, étoient au plus haut point de leur gloire & de leur puiſſance.

DOUZIEME NOTE.

Les Cérémonies religieuſes doivent s'obſerver axactement & avec reſpect dans les armées : les Officiers doivent y aſſiſter réguliérement avec les ſoldats. Cette regle eſt en uſage chez preſque toutes les Nations Allemandes, qui au reſte l'obſervent aſſez cavaliérement quant à ce qui regarde le ſpirituel : ce qu'ils appellent parade d'Egliſe, *eſt plutôt une eſpece de revue qu'une cérémonie religieuſe.*

PERSONNE n'ignore les uſages ſcrupuleux des Anciens à l'égard des cérémonies religieuſes & combien ils étoient perſuadés de la néceſſité de les obſerver.

Les ſentimens du cœur retiendront toujours un homme qui a reçu de l'éducation, & l'empêcheront de mal faire ; mais cet effet n'aura pas lieu vis-à-vis d'une populace ignorante & peu ſuſceptible de ce qu'on appelle point d'honneur.

Sans vouloir faire ici le bon Apôtre, je dirai ſeulement que la Religion eſt un frein qui peut détourner les ſoldats de leurs mauvais deſſeins, & les contenir dans la ſubordination. (*e*)

[*e*] Les peuples les plus ſuperſtitieux dans leur religion, ſont les plus obéiſſans aux ordres de leur Souverain, ou à ceux qui les font exécuter en ſon nom. Témoins les Ruſſes, les Turcs & les autres Aſiatiques ; ſi un jour ces peuples qu'il nous plaît d'appeller encore Barbares, ſont gouvernés & conduits par des hommes de tête, ils ſubjugueront tous les peuples que nous appellons aujourd'hui civiliſés.

Les Chefs ſont d'autant plus intéreſſés à leur en donner l'exemple, que leur propre ſureté en dépend pour ainſi dire.

Les préceptes de l'Evangile ſont en Europe les colonnes qui ſoutiennent l'édifice de la ſociété ; ſi on les renverſe, le bâtiment ſe détruira, ſon écroulement ne nous offrira que des ruines affreuſes & une déſolation univerſelle.

Les peuples n'ont déjà que trop ſecoué ce qu'on appelle préjugés ; l'indifférence qu'ils témoignent pour tous les principes qui aſſurent la tranquillité publique, augmente tous les jours à un tel point qu'elle dégénérera bientôt en mépris.

La conduite & l'exemple des Chefs leur en impoſent facilement ; des ſoldats ſous le commandement d'un Général d'une vertu médiocre, ne feront jamais de grandes proueſſes ; de même lorſqu'ils ſeront ſous la direction d'un Prêtre dont les mœurs & la morale ſont relâchées, ils auront peu de reſpect pour la Religion. (*f*)

Ne prendroit-on pas aujourd'hui la plupart des Aumôniers des Régimens, pour des Prêtres de Bacchus ? Heureux encore s'ils n'étoient qu'yvrognes & débauchés, mais le plus ſouvent ils ont encore de plus mauvaiſes qualités.

Eſprits forts ! réprimez vos propos impies & irreligieux ; ſachez qu'ils ſont dangereux au Gouvernement, que tout Citoyen eſt obligé de ſe conformer aux loix de l'État ſous leſquelles il vit, & que ces mêmes loix lui ordonnent d'adorer Dieu ſuivant la Religion qui eſt reçue, profeſſée ou tolérée.

Polybe nous a tracé quelques lignes au ſujet de la Religion, qui valent un volume entier, voici ce qu'il dit.

[*f*] On remarque que la plupart des peuples qui vivent ſous un Gouvernement Eccléſiaſtique, ſont ceux qui ont le moins de Religion & qui ſont le plus enclins aux révoltes & aux ſéditions.

» Ce qui a le plus contribué aux progrès de la République
» Romaine, c'eſt l'opinion que l'on y a des dieux ; & la ſuper-
» ſtition qui eſt blâmée chez les autres peuples, eſt à mon ſens
» tout ce qui la ſoutient ; elle s'eſt acquis une ſi grande autorité
» ſur les eſprits, & elle influe de telle ſorte dans les affaires tant
» particulieres que générales, que cela paſſe tout ce qu'on peut
» imaginer. Bien des gens en pourroient être ſurpris ; pour
» moi je ne doute pas que les premiers qui l'ont introduite,
» n'aient eu en vue la multitude ; car s'il étoit poſſible qu'un État
» ne fût compoſé que de gens ſages, peut-être que cette inſti-
» tution n'eût pas été néceſſaire ; mais comme le peuple n'a nulle
» conſiſtance, qu'il eſt plein de paſſions déréglées, qu'il s'em-
» porte ſans raiſon & juſqu'à la violence, il a fallu le retenir par
» des choſes qui n'ont qu'un bon principe. C'eſt donc avec raiſon
» que les Anciens ont répandu parmi le peuple qu'il y avoit des
» ſupplices à craindre dans les enfers, & l'on a grand tort dans
» notre ſiecle de rejetter ces ſentimens ; car ſans parler des au-
» tres ſuites de l'irreligion, chez les Grecs par exemple, confiez
» de l'argent à ceux qui manient les deniers publics, envain vous
» prenez dix cautions, autant de promeſſes & deux fois plus de
» témoins, vous ne pouvez les obliger à rendre votre dépôt.
» Au contraire les Romains n'ont beſoin que de la religion du
» ſerment, pour garder une inviolable fidélité.

TREIZIEME NOTE.

DEPUIS la fin du dernier ſiecle l'on entretient en Europe des armées ſi conſidérables en tems de paix, que cette maxime énerve & ruine entiérement les États. L'on pourroit inſtituer des corps de milices ſur un certain pied, qui ſeroient beaucoup moins diſpendieux, & rendroient un meilleur ſervice à l'État que la plupart des troupes modernes.

CET uſage où ſe ſont mis les Puiſſances de l'Europe, d'entretenir des armées ſi conſidérables en tems de paix, leur eſt très-préjudiciable & très-ruineux. J'en excepte celles qui ſont obligées de recruter dans les Pays étrangers, car c'eſt un mal néceſſaire pour elles; & ſi dans la paix elles diſſipent la plus grande partie de leurs tréſors à faire des levées, leurs armées en tems de guerre ſe diſſipent de même.

Mais pourquoi des Puiſſances dont les États ſont peuplés ont-elles adopté cette maxime? Pourquoi veulent-elles s'épuiſer en reſtant perpétuellement ainſi armées? autant vaudroit-il qu'elles fuſſent continuellement en guerre. Les Anciens n'ont jamais entretenu d'auſſi grandes armées en tems de guerre, que les Modernes en tems de paix.

Si quelqu'un dit que cela eſt néceſſaire, parce que quand on eſt obligé de faire la guerre, on a ſur pied des armées bien exercées & bien dreſſées, on lui dira qu'il ne raiſonne pas juſte.

Si quelqu'autre alléguoit que les Princes ſe ſont mis en tems de paix, ſur un auſſi grand pied de guerre, par rapport à leur propre

propre ſureté & pour la conſervation de leur autorité, on lui répondroit que cette maxime ſeroit fauſſe ; autant vaudroit-il qu'on diſe, que ces Princes ſont dans la néceſſité de ſe faire couper le cou pour ſe conſerver un bras.

J'ai dit dans mon commentaire ſur la premiere Note, que toutes les armées ſe trouvoient à peu près égales en ſcience au bout de trois à quatre campagnes, & qu'alors il n'y avoit plus que la tête & les reſſources des Généraux qui les font agir, qui décidaſſent de leur ſuccès à la guerre ; mais cependant ce ſeroit une choſe abſurde, de ne pas entretenir ſous une bonne diſcipline un corps d'armée en tems de paix. Malheur aux Gouvernemens qui négligeroient une branche auſſi eſſentielle ; ils pourroient s'en repentir un jour.

Mais il faut que la ſageſſe & la raiſon préſident toujours aux inſtitutions ; que le nombre des troupes réglées & entretenues ſoit proportionné à la grandeur & à la puiſſance de chaque État, ainſi qu'au nombre de ſes habitans. Entrons à cet égard dans quelques détails.

Suppoſons une Monarchie peuplée de dix-ſept à dix-huit millions d'ames, dont huit millions quatre cens mille hommes ou garçons ; qu'on en choiſiſſe la vingt-quatrieme partie, ce qui fait trois cens cinquante mille hommes : de ce nombre ne ſuffiroit-il pas d'en entretenir la ſeptieme partie ſur un bon pied de guerre, & de claſſer les trois cens mille autres ſur le pied de milice ?

Voyons comment on devroit procéder à la levée de ces milices.

Le Baillif, Chef ou Syndic de chaque Communauté aura une liſte exacte non ſeulement du nombre des habitans qui la compoſent, mais encore un état des familles dans lequel l'un & l'autre ſexe ſera ſpécifié, ainſi que l'âge des perſonnes &

leurs facultés; on y désignera les hommes non mariés & tous ceux qui sont les plus propres à porter les armes, & c'est de ce nombre qu'on tirera les miliciens par le sort.

Chaque département ou district aura un Inspecteur prépose sur ces milices; par exemple, si un district est composé de soixante Communautés, si chacune d'elles contient deux mille quatre cens hommes, si de ce nombre il y en a six cens de mariés, douze cens au-dessous de l'âge de dix-sept ans, & six cens en état de porter les armes; on fera tirer au sort dans ce dernier nombre cent hommes pour être classés dans la milice.

Il pourroit arriver quelquefois que le sort tombât sur cinq à six hommes d'une même ville, bourg, village ou hameau, & que ce nombre excédât la proportion de celui de leurs habitans; mais alors toutes les Communautés tireroient de nouveau, pour les excédens seulement, jusqu'à ce que la proportion fût rétablie.

Les Communautés au surplus répondront chacune du nombre de leurs miliciens dans un certain tems fixe. Je suppose que dans l'espace d'un an six à sept se soient mariés, ou qu'il en soit mort trois ou quatre dans une communauté; on les remplacera par un tirage proportionnel qui se fera à la convocation annuelle des Communautés. Voyons les moyens de les exercer.

En présupposant comme j'ai déjà dit, qu'il y ait cinquante mille hommes de troupes réglées & entretenues sur le pied de guerre dans les différentes garnisons, & que chaque Régiment ou corps soit de mille hommes, ils suffiront pour exercer les milices qui seront annexées à chacun.

Les milices de chaque district s'assembleront à ces *Chefs Régimens* tous les ans, pour faire les exercices pendant un mois seulement; non pas tous à la fois pendant le même mois, mais dans tous les mois de l'année les uns après les autres. Par exem-

ple, les milices du diſtrict de B. ſont au nombre de ſix mille, leſquelles on aura auſſi formées en corps de mille hommes chacun; le premier de ces corps s'aſſemblera & viendra joindre ſon Chef Régiment le premier de Mai, le ſecond corps le premier Juin, & ainſi des autres enſuite juſqu'au mois d'Octobre.

Dans chaque place où un Chef Régiment ſera en garniſon, il y aura des armes en même quantité que le nombre des milices qui devront s'y aſſembler, c'eſt-à-dire ſix mille, ſi le diſtrict eſt de ſix mille miliciens. Lorſque chaque corps aura fini ſon mois d'exercice, il dépoſera ſes armes à l'arcenal, & enſuite les miliciens retourneront chacun chez eux; il leur ſera fourni des vivres à proportion du tems qu'il leur faudra pour faire leur route. Venons à la maniere de les entretenir.

Les petits Bourgeois & les Payſans ont preſque tous chacun un habit de Dimanche; il faudroit ſtatuer que chaque milicien feroit faire ſon habit de la couleur uniforme à celle de ſon Chef Régiment; on pourroit diſtinguer chaque corps de milice par un chiffre ſur l'habit de chaque milicien.

S'il ſe rencontroit quelque payſan milicien qui n'eût abſolument pas le moyen de ſe procurer ce vêtement, le Chef de la Communauté y pourvoiroit aux frais du public. Cet objet de dépenſe ſeroit de ſi petite conſéquence, qu'il ne mérite pour ainſi dire pas la peine d'y faire attention; car ſi dans une Communauté où il y a ſix cens chefs de famille on rencontroit quatre à cinq pauvres miliciens, cela feroit la dépenſe de quatre habits, laquelle étant répartie ſur ces ſix cens familles feroit quatre à cinq ſols par chacune.

Lorſque les corps de milice s'aſſembleront à leurs Chefs Régimens, ils recevront la paye du Souverain pendant leur mois d'exercice ſeulement, & chaque milicien ſera traité & logé ainſi que les autres ſoldats.

Par cet arrangement il eſt viſible qu'un État qui contiendroit huit millions quatre cens mille hommes, pourroit en entretenir trois cens cinquante mille en tems de paix, en prenant ſeulement le vingt-quatrieme ; leſquels ne coûteroient pas plus que l'entretien de ſoixante-quinze mille ſoldats ſur le pied où ils ſont aujourd'hui. Par conſéquent, un État qui auroit deux millions cent mille hommes, en pourroit tenir ſur le pied de guerre quatre-vingt-ſept mille avec la paye de dix-huit mille ſeulement. Ainſi du reſte à proportion.

Mais on obſervera qu'il eſt abſolument indiſpenſable de toujours entrenir des Officiers ſur pied. Il faudroit que dans les Chefs Régimens il y en eût un nombre ſuffiſant attaché à chaque compagnie & qui ne quitteroit jamais la troupe : quand les corps de milice joindroient leurs Chefs Régimens, ces Officiers y ſeroient répartis pendant les tems d'exercice ; moyennant quoi lorſqu'on ſeroit dans le cas de faire la guerre, on trouveroit des Officiers capables de conduire ces trois cens mille hommes. Cela n'empêcheroit pas de former un autre nombre d'Officiers de milice qui s'en retourneroient chez eux après leurs mois d'exercice. Ceux-ci ſe formeroient inſenſiblement avec les autres ; mais il faudroit toujours choiſir les perſonnes les plus capables, d'une certaine condition, qui puſſent vivre honnêtement de leurs biens, & d'une conduite irréprochable.

Un ſoldat eſt bientôt dreſſé ; il n'en eſt pas de même d'un Officier, lequel doit être continuellement appliqué à ſon métier, puiſqu'il ne peut ſe former qu'à force d'étude, de travail & de pratique.

Les engagemens des ſoldats pour les Chefs Régimens ſe feront toujours comme à l'ordinaire, & on obſervera de ne jamais les recruter avec les miliciens.

Je crois qu'une Puiſſance qui mettroit ſes armées ſur un tel pied y gagneroit à tous égards ; ces milices vaudroient infiniment mieux que nos ſoldats modernes, parce que ces hommes ne croupiroient pas dans l'oiſiveté & ſeroient par conſéquent plus forts & plus robuſtes ; ils auroient toutes les qualités du ſoldat ſans en avoir les vices.

En tems de paix le Roi de Pruſſe donne tous les ans des congés de cinq à ſix mois à preſque la moitié de ſes armées pour aller travailler à la campagne.

Perſonne n'ignore que les milices de France ont rendu d'auſſi bons ſervices pendant la guerre de 1742, que les vieilles troupes. Jamais, je crois, il n'y a eu de ſoldats comparables à ceux qu'on avoit tirés de ces milices, pour en compoſer les corps que l'on appelloit Grenadiers royaux.

Enfin cette méthode d'entretenir les armées ne contribueroit pas peu à la population ; les travaux de la campagne en augmenteroient ; le Prince ne ſeroit pas obligé de tant charger ſes peuples, & il amaſſeroit des tréſors conſidérables qui le mettroient en état de faire la guerre lorſqu'il s'y trouveroit obligé. Il me ſemble que cet objet mériteroit une attention bien ſérieuſe. Je ſouhaite que ceux qui ſont plus éclairés que moi, daignent y travailler & entrer dans un plus grand détail.

Certains eſprits ſont perſuadés qu'il y a des États où il eſt abſolument néceſſaire d'entretenir des armées conſidérables, parce que les troupes font ſubſiſter quelques villes de garniſon ; mais s'ils y réfléchiſſoient un peu, ils trouveroient que pour faire le bien de quelques particuliers, on ne doit pas cauſer un mal général.

QUATORZIEME NOTE.

L'USAGE de ſuivre les rangs d'ancienneté parmi les Militaires, n'eſt praticable que juſqu'à un certain point. Les avancemens des Officiers particuliers peuvent bien ſe faire ainſi juſqu'à un certain grade; mais lorſqu'il eſt queſtion de paſſer au commandement d'un corps, & de là aux premiers grades, l'on ne doit avoir égard à l'ancienneté qu'autant qu'elle eſt accompagnée du mérite & de la capacité.

LE point le plus difficile eſt celui de rendre juſtice à qui il appartient; la vanité & l'intérêt guident tous les hommes, leur préſomption les rend inſenſés, & la raiſon n'eſt qu'un fantôme à leurs yeux.

De l'imperfection de leur être dérive la dépravation de leurs mœurs; la néceſſité les a forcés à ſe donner des Maîtres. A l'origine de ces inſtitutions les différentes ſociétés des hommes ont dû naturellement commencer par faire un choix des plus vertueux d'entr'eux pour préſider aux loix qu'ils s'etoient impoſé, & pour les guider par leur prudence & par leur courage contre les ennemis qui oſeroient entreprendre de les troubler. Juſqu'alors tout fut dicté par le bon ſens, & les Chefs de tous les corps ne durent leur élévation qu'à leur propre vertu; mais cette lueur de raiſon a diſparu, & les hommes aujourd'hui ne ſe gouvernent que par le caprice; leurs conſeils ſont les emblêmes de leur turpitude, la folie y préſide & y tient la place de la ſageſſe.

Si la nature avoit donné à tous les hommes le même eſprit, la même force & qu'ils euſſent été en un mot doués d'une vertu égale, le choix alors auroit été inutile ; ils n'auroient pas eu beſoin de Chefs, ils ſe ſeroient guidés eux-mêmes ; mais leurs qualités perſonnelles ſont toutes différentes. Quelques-uns ſont ſages, pluſieurs ſont fous ; d'autres ſont braves, & d'autres manquent de courage ; les uns ont de l'eſprit, les autres ſont ſtupides &c. Il eſt vrai que tous en général ont de l'amour pour le bien-être de la vie ; c'eſt ce qui les porte à tout entreprendre pour ſe le procurer, & c'eſt d'où proviennent toutes les querelles.

Si de deux peuples rivaux qui ſe font la guerre, l'un choiſiſſoit ſes Officiers ſuivant le mérite & la capacité d'un chacun ; il n'eſt pas douteux qu'il ne l'emportât ſur l'autre qui n'auroit pris les ſiens qu'au hazard & ſans diſcernement.

Lorſque dans un État on ne donnera les charges qu'au mérite, l'on peut être perſuadé d'une grande émulation ; au contraire lorſqu'elles ne ſe donneront que ſuivant le caprice, l'intérêt ou les hazards du rang d'ancienneté, on laiſſera agir la fortune, & l'on s'endormira ſur le duvet juſqu'à ce qu'il lui plaiſe de diſpenſer ſes faveurs.

Mais, dit-on, pour connoître le mérite, il faut en avoir beaucoup ſoi-même : cela eſt faux ; les hommes les moins éclairés connoiſſent toujours le vrai mérite, un inſtinct inconnu les porte à le bien diſcerner ; heureux ſi leur cœur étoit tout auſſi porté à lui rendre juſtice.

QUINZIEME NOTE.

Les loix de la diſcipline militaire doivent être adminiſtrées avec la plus grande majeſté ; il faut que les châtimens ſoient irrévocables. La ſévérite doit être compoſée en raiſon égale aux fautes ; il ne faut pas outrer les genres de ſupplices, ils révoltent la nature & ne corrigent jamais. Le point d'honneur eſt le mobile principal qui doit faire agir tous les guerriers ; mais il doit être pris dans un ſens ſi ſcrupuleux & ſi reſpectueux, que tous les hommes ſoient obligés à une eſtime réciproque.

Ceux qui font des loix ou des ordonnances doivent bien prendre garde de les rendre ſi claires & ſi préciſes, que jamais elles ne puiſſent être interprétées à contre-ſens ; ſans quoi on les tournera en dériſion & on en fera peu de cas : il faut qu'elles ſoient établies ſur la raiſon, ſinon elles deviendront ridicules par leur inſtabilité.

Toutes les paſſions doivent ſe taire lorſqu'il s'agit de rendre juſtice & de faire exécuter les points qui ont été établis par les loix. Il ne faut jamais abandonner les châtimens aux caprices des Officiers ; ils doivent être très-préciſément expliqués & limités par les différens articles de la loi, ſelon tous les cas divers ; & cette loi doit être ſuivie de façon qu'elle ne ſoit jamais outre-paſſée ni diminuée par qui que ce ſoit.

Il

Il n'y a de fautes que celles qui ſont commiſes par négligence, par méchanceté ou par mauvaiſe volonté; celles qui arrivent par accident ou par une vraie foibleſſe d'eſprit, doivent être comptées pour rien.

Pour contenir des troupes dans une ſévere diſcipline, il faut qu'elles ſoient bien entretenues, & que le ſoldat ne manque pas des choſes qui ſont abſolument néceſſaires à l'entretien de ſon individu. Des malheureux qui ſouffriront la faim & le froid, ſeront toujours revêches aux ordres de leurs Chefs; leur eſprit ne ſera occupé que des moyens de ſe procurer par les droits de la loi naturelle ce qui leur ſera refuſé par des regles qui auront été dictées par le ſordide intérêt.

Combien de réglemens de diſcipline militaire ont paru & diſparu depuis un demi-ſiecle ſeulement? Pour dire cinq à ſix mots on a formé des volumes entiers.

Beaucoup de choſes peuvent ſe rendre en peu de paroles; il n'en faut pas tant pour preſcrire les devoirs à quelques hommes, & pour leur infliger des peines lorſqu'ils s'en écartent; il me ſemble qu'on pourroit en donner un précis en peu de pages. Voyons premiérement les principaux points du ſervice en détail.

Chaque Militaire doit ſavoir marcher, faire les à droite & à gauche, le demi-tour à droite & le demi-tour à gauche; mettre en-joue, tirer, recharger le plus vîte qu'il ſoit poſſible, & préſenter la bayonnette le fuſil appuyé ſur la hanche droite pour charger l'ennemi. Tous ces mouvemens doivent être prompts, ſimples, en un & deux tems. Toutes ces contorſions & cette belle grace dont on eſt ſi ſcrupuleux aujourd'hui dans le maniement des armes, ne ſignifient rien; ils conviennent plutôt à des pantomimes qu'à des ſoldats.

Chaque cavalier doit en outre ſavoir manier ſon épée & ſon cheval; le faire agir au petit pas, au grand pas; au petit

trot, au grand trot; au petit galop, au grand galop; lui donner les aides, lui faire faire le caracol, le demi-caracol; l'accoutumer au feu & au cliquetis des armes.

Enſuite chaque corps de troupes doit être exercé à marcher enſemble avec célérité, d'un pas égal & ſans flottement, à faire les converſions, à ſe déployer, à ſe doubler & à ſe diviſer en autant de parties que les différens cas peuvent l'exiger. Venons aux autres devoirs perſonnels.

Dans une machine quelconque, chaque roue, chaque reſſort doit agir ſelon l'ordre donné à ſes différens mouvemens; ainſi dans chaque état, chacun eſt obligé de ſe conformer à ſes devoirs, ſans quoi point d'harmonie; le droit des gens, l'honneur, la vie ne ſeront plus que des chimeres, & les hommes vivront entr'eux comme des bêtes féroces.

Il étoit donc néceſſaire qu'ils établiſſent des diſtinctions parmi eux, & qu'ils obéiſſent à des Supérieurs; les peuples à leurs Magiſtrats, les ſoldats à leurs Officiers, ceux-ci à leurs Chefs, ces Chefs aux Princes, & les Princes aux loix qu'ils font eux-mêmes & dont nous dépendons tous en général.

L'obéiſſance aux ordres de ſes Supérieurs eſt le premier point ſur lequel roule tout ce qui eſt preſcrit aux Militaires. Les murmures & la déſobéiſſance doivent être punis ſans miſéricorde; c'eſt pourquoi j'ai déjà dit, que ceux qui font les loix doivent bien prendre garde qu'elles ſoient dictées par le bon ſens, ſans quoi les hommes les mépriſeront & répugneront toujours à obéir: les châtimens alors deviendront injuſtes & révolteront les eſprits.

Chaque Militaire doit avoir un ſoin infini de tenir ſes armes en état & bien propres; un cavalier doit en outre aimer ſon cheval.

La propreté du corps eſt une choſe très-eſſentielle à la ſanté; on doit tenir la main à ce que chaque ſoldat ſe peigne & ſe

décraſſe tous les jours, & qu'il ſe baigne dans la riviere au moins tous les quinze jours, depuis la tête juſqu'aux pieds. Les viſites de la ſanté doivent ſe faire par les Chirurgiens des Régimens tous les huit jours.

Il doit y avoir des châtimens de différens genres. Le ſupplice des traîtres à la Patrie eſt le ſeul qui ne doit pas être limité : ces monſtres cauſent ſouvent de ſi grands maux, que la nature doit être ſourde à la pitié envers eux.

Celui qui tue doit être puni de mort ; celui qui frappe, qui injurie & qui outrage doit mourir auſſi.

Je ne dois pas omettre ici le ſilence que tout Militaire doit obſerver lorſqu'il eſt ſous les armes en tems de guerre, ſur-tout au moment d'une action ; il faut caſſer la tête ſur le champ à celui qui murmure, ou qui tient des propos capables d'intimider la troupe ; comme de dire : *Nous ſommes coupés ! nous ſommes pris en flancs, l'ennemi vient par derriere* &c. Cela eſt d'une ſi grande conſéquence, que je n'ai pas beſoin d'en donner de plus ample explication.

Les autres punitions doivent être la chaîne & les travaux publics, ſoit pour un mois, deux mois, un an, deux ans, & plus ſuivant l'exigence du cas.

Le bâton & les verges employés aux châtimens militaires chez les Allemands, n'ont pas tout-à-fait ſi bien pris qu'il n'y ſoit reſté quelque choſe qui répugne à certains ſentimens d'honneur & d'amour propre que les hommes libres ont naturellement ; cela eſt ſi vrai, qu'ils ont été obligés de faire une différence, en frappant leurs bas Officiers avec le plat de l'épée.

Perſonne ne reçoit aucun châtiment de bon cœur ; mais je crois ſur-tout que celui du bâton ne conviendra jamais à la diſcipline des ſoldats François ; cette Nation regarde cet inſtrument de correction comme étant plus propre aux bêtes qu'aux

hommes, & ces ſortes de choſes doivent être conduites ſuivant les opinions, de façon qu'on pourroit s'en ſervir chez eux pour punir avec infamie.

Il faudroit, par exemple, que dans chaque corps ou bataillon il y eût des bas Officiers Porte-verge, qui ſeroit une eſpece d'épée non tranchante, mince & d'un acier bien liant, que l'on appelleroit *Verge royale* (*g*); les Officiers & bas Officiers en honoreroient eux-mêmes les épaules des ſoldats qui s'écarteroient de leurs devoirs; mais il faudroit bien prendre garde de ne jamais l'employer ſur ceux qui méritent des châtimens infamans.

Qu'eſt-ce que le point d'honneur? Eſt-ce de briller par une dépenſe magnifique, d'être ſur le qui vive de l'étiquette dans les moindres cérémonies, de s'offenſer & de ſe venger de quelques petites paroles, de regarder ſes inférieurs avec dédain? Non, le vrai point d'honneur conſiſte à rendre juſtice à qui il appartient, & à obéir aux ordres qui ſont preſcrits par les loix. Tous ceux qui y contreviennent manquent au véritable point d'honneur; auſſi les moindres des ſoldats qui ſont fidéles à leurs devoirs, doivent-ils être reſpectés & honorés.

Plus les hommes ſeront portés à s'eſtimer, & plus cette eſtime ſera épurée par les ſentimens de l'ame, moins on aura beſoin de châtimens; l'amour du devoir coulera de chez eux comme de ſource.

(*g*) Cet Ouvrage étoit ſous la preſſe, lorſque j'ai eu connoiſſance d'un livre qui a pour titre *Nouvelles conſtitutions militaires*, qui eſt une répétition des Mémoires de M. le Maréchal de Saxe; j'ai été fort ſurpris d'y rencontrer l'idée de cette verge de correction, d'autant plus que je ne l'ai puiſée nulle part & qu'elle m'eſt venue il y a près de quatre ans, à plus de trois mille lieues éloigné du Comte de Vair. Je ſuis d'autant plus flaté de m'être ainſi rencontré avec cet habile Militaire, que cela me fait eſpérer qu'on trouvera que la plupart de mes idées ne ſont pas chimériques.

SEIZIEME NOTE.

De toutes les Nations, la Françoiſe eſt celle qui ſeroit la plus ſuſceptible de ſubordination & de diſcipline militaire, ſi on ſavoit bien la prendre. L'éducation de ce peuple eſt telle, qu'aucun ne ſe pique plus que lui de ce qu'on appelle ſentimens d'honneur & de politeſſe.

L'amour propre & l'ambition perſonnelle, ſont les attributs inſéparables de ceux qui ont un grand cœur : l'opinion ou l'idée ſeule ſuffit pour les flatter & rendre leur eſprit ſatisfait. Tels furent chez les Grecs & les premiers Romains, ces Héros qui cultivoient leurs champs ; ils étoient grands & heureux dans leur médiocrité, parce qu'ils y jouiſſoient de tous les hommages & de tous les honneurs.

RIEN de plus véritable que ce que je viens de dire ci-devant, que le vrai point d'honneur conſiſte à obéir aux loix & à remplir ſes devoirs, puiſque c'eſt ſe déshonorer que d'y manquer ; mais ce point d'honneur doit encore être ſoutenu par cet amour de la gloire qui anime toutes les belles actions, dont la récompenſe eſt le reſpect & la conſidération que l'on a pour ceux qui les ont faites.

Si l'on ne rend pas hommage à la vertu & au mérite, les hommes ne ſe conduiront que par leur intérêt particulier & n'a-

giront qu'avec indifférence dans les choſes qui regardent l'amour du bien public. Le point d'honneur ne ſera plus qu'un vain nom dont on ſe décorera ſuivant le caprice, & une chimere pure, parce qu'on l'appliquera à des choſes mépriſables.

L'élévation du cœur eſt l'effet des ſentimens délicats; un eſclave n'en a point parce qu'il eſt nourri dans l'opprobre & dans le mépris; s'il s'en trouve quelques-uns qui en aient, ce n'eſt jamais que pour ſe venger dans le ſang de leurs Maîtres inhumains. Auſſi les hommes les plus eſclaves ſont ceux qui ont le moins de valeur & le plus de férocité. Ces hommes qui n'obéiſſent que par la crainte des châtimens outrés, doivent être enchaînés de peur qu'ils ne faſſent plus de mal que de ſervice.

Que l'on tire le payſan le plus groſſier de ſa chaumiere pour en faire un ſoldat; ſi on le traite avec politeſſe, il s'y formera inſenſiblement, ſon caractere deviendra doux, & ſon cœur réglera ſa conduite.

Auſſi les Officiers ne doivent jamais parler à leurs ſoldats en termes durs & mépriſans; au contraire, il faut leur marquer de la civilité & agir envers eux avec bonté lorſqu'ils le méritent; mais on doit auſſi les punir ſans miſéricorde lorſqu'ils ſont coupables.

Plus un homme ſera traité avec décence, plus il deviendra ſenſible à l'honneur, & plus il ſera porté à s'acquitter de ſon devoir. Cependant en tout ceci il faut prendre garde à une choſe, qui eſt que les Supérieurs ne doivent pouſſer la familiarité avec les inférieurs que juſqu'à un certain point; on doit ſe reſpecter ſoi-même, ſi l'on veut être reſpecté des autres.

Ceux qui ſont opulens & qui ont de ſomptueux équipages, ne doivent être honorés qu'autant qu'ils font un bon uſage de leur fortune, ſoit en dépenſant leur bien au ſervice de la Patrie, ſoit en ſoulageant la miſere publique; mais lorſque par un luxe

outré & mal entendu ils corrompent les mœurs & les vertus, ils ſont vraiement dignes de mépris.

On pourroit flatter l'amour propre de ceux qui ſont dans l'état militaire par un luxe contraire à celui des autres états, en introduiſant pour eux une façon particuliere de ſe mettre, en préférant une noble ſimplicité, en les diſtinguant par la conceſſion de certaines armes; mais pour y réuſſir il faudroit que les Princes & les autres grands Seigneurs qui ſont à leur tête en montraſſent l'exemple.

Les Militaires aujourd'hui bien loin d'enrichir le commerce par la dépenſe qu'ils font pour briller, ruinent au contraire quantité de familles après s'être déjà ruinés eux-mêmes.

Croit-on avoir éteint le luxe, lorſqu'on a ordonné il y a quelques années de ne porter que des habits uniformes? Quand même cette ordonnance ſeroit ſuivie plus exactement, on n'auroit remédié qu'à la vingtieme partie du mal.

Les armes ſont entre les mains des Militaires des inſtrumens meurtriers qui leur ſont confiés pour s'en ſervir contre les ennemis de l'État; elles ſont par conſéquent honorables; auſſi les Guerriers qui portent l'épée en ſeroient-ils honorés, ſi cette arme reſpectable n'étoit avilie par quantité de goujats & de bas valets qui s'en décorent; elle ne devroit abſolument être permiſe qu'aux gens de guerre & à la Nobleſſe, car je regarde un Gentilhomme comme un Militaire né. On pourroit diſtinguer les Officiers civils par d'autres marques qui auroient rapport aux emplois qu'ils exercent. A quoi ſert une épée à un Commis, à un Médecin, à un Conſeiller, à un Avocat &c. eſt-ce pour ſe battre? Ce n'eſt pas leur affaire: c'eſt donc par contenance & pour faire parade? J'aimerois en vérité tout autant que les Dames ſe ſerviſſent de ſabres en guiſe d'éventails.

Laiſſons donc le luxe & les dépenſes faſtueuſes à ceux qui ſont dans les États Civils & Eccléſiaſtiques ; que les Militaires ſoient les ſeuls exempts des cérémonies, des étiquettes & des modes ; qu'ils ſoient privilégiés dans leur ſimplicité, & que les ſentimens du cœur ſoient les ſeuls ornemens qui les diſtinguent. Qu'un Officier qui arrive dans une aſſemblée ſoit le maître de dire naturellement à une aimable Dame qui lui propoſe de faire ſa partie, qu'il ne peut jouer ſans s'incommoder : car je trouve un homme bien ſot, lorſque par une mauvaiſe honte il n'oſe refuſer un jeu, qui bien loin de le divertir, le ruine & ne lui cauſe d'ailleurs que de l'ennui.

Il faut amuſer les Dames, dit-on : oui cela eſt fort bien vis-à-vis de celles qui ont l'ame belle & par conſéquent déſintéreſſée ; mais vouloir ſe ruiner par complaiſance pour ces harpies poſſédées par l'avarice & l'avidité du gain, c'eſt ce que je ne puis concevoir.

J'entends dire que l'on eſt quelquefois obligé de jouer malgré ſoi, afin de ſe conſerver les bonnes graces d'un Protecteur ou d'une Protectrice, ou enfin par quelqu'autre raiſon d'intérêt ; mais il y a je crois peu de joueurs qui puiſſent ſe vanter d'avoir reçu de bons offices en reconnoiſſance de la perte qu'ils ont faite. Quelques exclamations de pitié ſur les mauvaiſes cartes qu'ils auront priſes forment toute la conſolation qu'ils doivent attendre dans leur malheureux ſort.

La vraie félicité ſe trouve dans la vie unie ; ſans être miſanthrope ni diſſipé, on peut ſe procurer des plaiſirs, qui plus ils ſeront ſimples plus ils ſeront délicieux. Tous ces bruyans tracas aſſourdiſſent à la fin. Tel nage dans le faſte au milieu des grandeurs, qui ſoupire après un moment de tranquillité. Les plaiſirs répétés trop ſouvent deviennent inſipides ; rien n'eſt plus contraire à la ſanté, à la force du corps & par conſéquent à un Militaire.

DIX-SEPTIEME

DIX-SEPTIEME NOTE.

TOUTES les principales opérations à la guerre doivent être bien conçues & bien combinées avant que de les mettre à exécution, ſans quoi on n'agira qu'à tâtons & avec crainte.

SI les préparatifs d'une campagne ſur terre demandent beaucoup de précaution, ceux qu'exige le ſervice de mer, quand on projette une expédition, en demandent bien davantage. Il ne s'agit pas ici de combats de mer, ils ne ſont pas de mon reſſort, ils ſont d'ailleurs ſi ſujets au hazard & aux caprices de la fortune, que ſouvent un ſouffle dérange la plus belle combinaiſon & les meilleures diſpoſitions d'une flotte; mais je veux parler des embarquemens, des deſcentes ou débarquemens des armées de terre. Ces ſortes d'opérations ſont bien difficiles; je me ſuis trouvé dans le cas de l'éprouver & de connoître combien il eſt néceſſaire de prendre toutes ſes meſures avant que de s'embarquer; car dès qu'une fois la machine eſt en train, il n'eſt plus tems de l'arrêter & de revenir s'il manque quelque choſe.

ON doit ſe régler pour ces ſortes d'expéditions ſuivant le but qu'on ſe propoſe, & eu égard au deſſein que l'on a formé; ſavoir, de maintenir la conquête que l'on projette, ou de faire quelques coups de main, afin de détruire les magaſins & les arſenaux de l'Ennemi.

Les Chefs qui les commandent doivent être bien informés de la plage & de la ſonde où doit ſe faire la deſcente ; ils doivent avoir des indices & connoître les meſures que l'Ennemi pourroit prendre pour s'oppoſer au débarquement ; ils doivent peſer les avantages & les déſavantages qui peuvent en réſulter ; ils doivent ſe régler ſur la force de leur flotte, ſur la quantité de vaiſſeaux de tranſport & de bateaux de débarquement, ſur celle des troupes ainſi que des munitions de bouche & de guerre. Toutes ces choſes ſont délicates & doivent être dirigées par des hommes de tête.

Lors donc que tout eſt arrangé, on met à la voile (quand le vent eſt bon) ; pluſieurs frégates, que je compare à des troupes légeres, battent l'eſtrade de tous côtés ; un nombre de vaiſſeaux forment l'avant & arriere-garde, & toute la flotte fait route & ſe regle ſur le vaiſſeau Amiral, qui marque ſa volonté par différens ſignaux convenus.

Suivant la grandeur d'une flotte on la diviſe en deux ou trois eſcadres ; les vaiſſeaux de guerre ſe rangent & forment des quarrés vuides, au milieu deſquels ſont placés les vaiſſeaux de tranſport. Si l'on rencontre l'ennemi, on tâche de le battre ; ſi l'on eſt battu, alors ſauve qui peut & l'expédition eſt finie ; mais ſi on fait bonne route, on arrive & on jette l'ancre. Voyons préſentement comment il faut mettre pied à terre : c'eſt de quoi il s'agit ici.

Les débarquemens doivent ſe faire autant qu'il eſt poſſible vers les terres baſſes ; il faut éviter les plages rangeuſes & celles qui ſont eſcarpées ; plus la rade ſera bonne, plus la deſcente ſera facile, parce que les vaiſſeaux de guerre pourront la protéger par le feu de leurs batteries ; mais ceci eſt aſſez rare, & l'on doit peu y compter. Ainſi je vais ſuppoſer une armée de vingt mille hommes faiſant une deſcente hors de la portée du canon de ſes vaiſſeaux de guerre, & que l'Ennemi ſoit ſur le rivage pour s'y oppoſer.

Sur chaque vaiſſeau de tranſport où le nombre de ſoldats ſera réparti à proportion de ſa grandeur, il y aura des bateaux de débarquement auſſi à proportion de la quantité des hommes. Par exemple, un vaiſſeau du port de trois cens tonneaux qui portera deux cens hommes, aura quatre bateaux qui s'emboîteront les uns dans les autres, afin qu'ils prennent moins de place. Chaque bateau ne devra contenir que douze à quinze hommes, & quatre cens ſuffiront pour le débarquement de vingt mille hommes; & comme il y a à chaque vaiſſeau de guerre un bateau qu'on appelle *grand bot*, on les emploiera en même tems.

Quand l'ordre ſera donné pour deſcendre, toutes les frégates & les chaloupes de guerre avanceront le plus près de la côte qu'il leur ſera poſſible, afin que par leur feu ils en écartent l'Ennemi. Si le fond ne leur permet pas d'avancer bien près, on prendra des bateaux qu'on aura déjà préparés pour être ajuſtés & joints enſemble avec des madriers qui formeront des plateaux, *PL. XIV.* ſur chacun deſquels on établira une piece de canon de gros calibre. On avancera ces plateaux, & on les affermira auſſi près de terre qu'il ſera poſſible; on y fera des épaulemens avec des ſacs à laine pour couvrir ceux qui les ſerviront. Enſuite tous les vaiſſeaux de tranſport avanceront, & après avoir jetté l'ancre ils mettront les bateaux à l'eau.

Cinquante de ces bateaux auront été fabriqués exprès pour porter chacun une piece de canon de trois à quatre livres de balle, montée ſur ſon train & ſervie par trois à quatre hommes. Ces bateaux avanceront en premiere ligne avec ceux qui porteront l'avant-garde, laquelle ſera d'environ ſix mille hommes. Les autres diviſions avanceront enſuite ſur les autres bateaux & grands bots.

Si l'avant-garde en mettant pied à terre trouve de la réſiſtance, elle ſe couvrira d'abord à la faveur du feu des batteries à plateaux, pendant que le reſte débarquera.

Il me paroît qu'ici les roulans friſés & les ſacs à terre ſeront d'un merveilleux uſage. Il faudroit donc qu'on mît un roulan ſur chaque bateau avec un nombre de ſacs, qui ſeroient bientôt remplis au bord de la mer ; mais ces roulans ſeront faits de façon qu'on puiſſe les démonter, afin de les mettre plus commodément ſur les vaiſſeaux, & qu'on puiſſe les remonter au moment que l'on voudra mettre pied à terre.

Quand même on feroit la deſcente ſans oppoſition de la part de l'Ennemi, on ne doit pas négliger d'élever des redoutes ou fortins, de les munir d'une bonne garde & d'une bonne artillerie, avant que de s'avancer dans le pays ; car il pourroit arriver que l'on ſeroit obligé de ſe rembarquer plus vîte qu'on ne voudroit : alors quelle confuſion & quelle déroute ce ſeroit, ſi l'on n'avoit pas pourvu à ſa retraite, & ſi les bateaux ne ſe trouvoient pas en ſureté & tout prêts à recevoir les troupes contraintes de ſe rembarquer ?

Si l'on veut ſe maintenir dans le pays, la premiere attention eſt de ſe rendre maître d'un bon port ; un Chef qui manqueroit à ces précautions, pécheroit eſſentiellement & ſe déshonoreroit enfin, s'il lui arrivoit quelqu'affaire honteuſe.

Je ſais que des Généraux anciens ont fait brûler leurs vaiſſeaux, afin d'ôter toute eſpérance de retraite à leurs troupes, & pour les mettre dans la néceſſité de vaincre ou de mourir. De pareilles reſſources ne ſont propres qu'à des Aventuriers qui riſquent le tout pour le tout.

La véritable valeur ne peut ſe rencontrer que chez des hommes libres, guidés par l'honneur. Des Soldats obligés de ſe battre par force deviennent hébétés par la crainte ou déſeſpérés ; ils ſont incapables d'aucune ſubordination lorſqu'ils ſe trouvent les plus forts, ils ſaiſiſſent la premiere occaſion de s'échaper, & l'on ne peut jamais compter ſur leur fidélité. Au reſte ce n'eſt point

ici l'endroit de diſcuter cette opinion ; d'ailleurs il y a des circonſtances & des cas ſi extraordinaires, qui ſeuls doivent décider de la conduite qu'un Général doit tenir, qu'il ſeroit abſurde de vouloir preſcrire des regles ſur des cauſes que les hazards produiſent ſouvent.

Ce chapitre me fournit l'occaſion de donner une petite hiſtoire de la fameuſe expédition qui fut projettée ſur Rochefort par les Anglois en 1757. Je peux en dire quelque choſe, puiſque pluſieurs Anglois ſont perſuadés que je ſuis une des principales cauſes du mauvais ſuccès de cette entrepriſe. Je vais commencer par une petite digreſſion qui m'intéreſſe particuliérement ; j'eſpere qu'on aura la bonté de me la pardonner.

Quand on eſt jeune on eſt ordinairement inconſtant & léger ; on fait des fautes dont on ſe repent quelquefois ; celle dont je me ſuis repenti le plus, eſt d'avoir quitté le ſervice de France pour paſſer à celui de Pruſſe, & de celui-ci chez les Anglois ; elle eſt la ſource de bien des déſagrémens que j'ai eſſuyé depuis. A préſent que j'ai atteint l'âge de trente-cinq ans, les réflexions ſe préſentent en foule à mon eſprit : je promene mes penſées ſur les quatre parties de l'Univers que j'ai parcourues, & je me dis à moi-même : de toutes les Nations que tu as fréquentées, tu n'en as point trouvé de plus ſauvage & de moins ſociable que l'Angloiſe. [*h*] Si tout le monde étoit auſſi perſuadé de cette vérité

[*h*] On peut dire encore aujourd'hui ce que l'on diſoit il y a deux mille ans, *Britannos hoſpitibus feros.* Cependant il n'y a point de regle générale ſans exceptions particulieres, & l'on ne peut nier qu'il ne ſe trouve en Angleterre des hommes très-eſtimables & très-reſpectables à tous égards ; mais auſſi on avouera qu'ils y ſont beaucoup plus rares qu'ailleurs.

Plutarque nous a laiſſé une deſcription des mœurs des Carthaginois & des Athéniens, qu'on pourroit bien comparer à celles des Anglois & des François, & cette comparaiſon eſt très-frapante ; la voici :

que je le ſuis, aucun intérêt ne ſeroit capable d'attirer un Etranger parmi les Anglois; car qu'eſt-ce que la vie ſans jouir des douceurs & des agrémens de la ſociété. Je n'entends pas par ces mots de douceur & d'agrément ces plaiſirs efféminés qui font toute l'occupation des petites ames; je veux dire la candeur, l'urbanité; en un mot cette douceur qui caractériſe ceux qui ont l'ame belle & compatiſſante.

J'étois à la Haye en 1756, dans le tems que les Anglois levoient un corps de quatre mille hommes, compoſé de Nationaux & d'Etrangers, qui fut nommé *Royal Américain*. Sur pluſieurs propoſitions qu'on me fit d'y entrer, je répondis que je n'en ferois rien, à moins qu'on ne m'accordât la majorité. Bref, ſur les grands avantages qu'on me fit entrevoir, & la perſpective d'un grand avancement dont on me flatta, je me rendis à Londres. J'y arrivai ſous une aſſez mauvaiſe conſtellation, c'étoit préciſément dans le tems que ce peuple pendoit & brûloit dans tous les quartiers de la ville l'effigie de l'infortuné Bing, & cette conſtellation influa un peu ſur ma tête, comme on le verra bientôt.

» Les Carthaginois ont un deſir exceſſif d'amaſſer; l'amour déſordonné du » gain eſt parmi eux une ſource d'injuſtices & de mauvais procédés . . . . » Ils ont dans l'humeur & dans le génie quelque choſe de ſauvage, un air » hautain & impérieux, une ſorte de férocité qui dans le premier feu de la » colere, n'écoutant ni raiſon ni remontrances, les porte brutalement aux » derniers excès & aux dernieres violences. Ils ſont timides & rempans dans » l'adverſité, orgueilleux, cruels & ſuperbes dans la proſpérité, puniſſant » leurs Généraux malheureux du dernier ſupplice; en un mot ils ſont toujours » prêts & ſe font même un plaiſir de répandre le ſang . . . Les Athéniens » ont un fond de bonté & d'humanité qui les rend compatiſſans aux malheurs » des autres, & les fait ſouffrir avec douceur & patience les fautes de leurs » Conducteurs . . . . . Leur affabilité & leur exceſſive généroſité s'étend » même juſques à leurs plus implacables ennemis; ils pardonnent même » juſqu'aux impertinences de ceux qui jouiſſent de leurs bienfaits. . . .

Je conſentis à paſſer en Amérique ſous la condition expreſſe que ſi je n'étois pas ſatisfait des promeſſes que l'on m'avoit faites, je n'accepterois rien, & que je ſerois libre de m'en revenir.

Je m'embarquai à Briſtol au mois d'Octobre pour me rendre en Irlande : on fait ordinairement ce trajet en deux à trois jours ; mais des vents contraires me balloterent le long des Côtes pendant ſix ſemaines, au bout deſquelles j'arrivai enfin à Corck, d'où nous mimes à la voile pour la nouvelle York vers la fin du mois de Novembre. Au bout de ſix à ſept jours de navigation, le vaiſſeau que je commandois fut ſéparé de la Flotte par une tempête des plus furieuſes, qui en moins d'un mois me fit faire plus de trois mille lieues de fauſſe route ; ce vaiſſeau qui étoit du port de quatre cens tonneaux, ſe fendit tout le long de la quille ; je le fis lier avec des cables, en les faiſant paſſer des ſabords au deſſous de la quille, enſuite je fis billonner & ſerrer ces cables à force de bras, ſans quoi il ſe ſeroit ſéparé en deux depuis la proue juſqu'à la pouppe. Je le fis décharger de toutes les choſes ſuperflues, & jetter à la mer juſqu'aux ancres ; il prenoit ſix pouces d'eau par minute ; deux cens Soldats que j'avois ſur mon bord furent obligés de pomper & de vuider l'eau ſans relâche pendant vingt-ſept jours & vingt-ſept nuits. Nous arrivames dans ce triſte équipage à l'Iſle d'Antigoa, l'une des Caraïbes, dans le courant du mois de Janvier 1757. Si nous euſſions tombé dans l'Iſle du Japon, je doute qu'on nous y eût reçu & traité avec plus d'inhumanité que ne fit le Bourg-Meſtre de l'Iſle d'Antigoa ; il s'appelloit *Son Excellence Mr. Thomas*, & prenoit la qualité de *Capitaine général & Gouverneur en Chef des Iſles Caraïbes.*

Je lui fis connoître le triſte état dans lequel étoit ma troupe, & je lui dis que j'eſpérois qu'il auroit la bonté de la faire rafraîchir & de la fournir, ſur le compte du Roi, des choſes néceſſaires à leur habillement, puiſqu'ils étoient tout nuds. Il répondit froi-

dement qu'il auroit ſoin de ceux qui étoient de ſa nation ; mais que pour moi, mes deux Officiers ſubalternes & autres qui étoient étrangers, il n'étoit pas obligé de nous connoître, qu'il n'avoit pas d'ordre du Secretaire d'Etat pour nous recevoir. Je hauſſai les épaules à la réponſe de cet homme inſenſé, qui penſoit que le Miniſtre auroit dû envoyer des ordres pour nous recevoir à trois mille lieues de notre deſtination, où les tempêtes nous avoient jettés.

Je m'adreſſai à Mr. Frankland, Chef d'une Eſcadre qui croiſoit dans ces parages : il me dit qu'il n'avoit rien à ordonner dans l'Iſle, que Mr. Thomas en étoit Commandant, qu'il me conſeilloit de parler un peu ferme à ce Marchand de ſucre, & qu'aſſurément la crainte lui feroit entendre raiſon. Je ſuivis ſon avis & je m'en trouvai bien. Mr. Thomas écrivit à Londres, ſe plaignit & me peignit comme un homme extrêmement dangereux à l'Etat, que j'étois d'intelligence avec les François, & qu'il en avoit de bons indices. Ce ſoupçon lui vint ſans doute de la compaſſion que je témoignois aux pauvres Priſonniers, & des ſecours que je leur procurois ſous main pour ſoulager leur miſere ; mais au reſte n'ayant rien à me reprocher, je mépriſai les diſcours inſenſés de Son Excellence Thomas.

La ſaiſon ne permettant pas de tenir la mer, je fus obligé de demeurer trois mois dans cette Iſle, au bout deſquels je me rembarquai ſur une frégate que Mr. Frankland détacha de ſon Eſcadre pour nous porter à la nouvelle York, où nous arrivames enfin dans le mois d'Avril. J'y trouvai le Régiment *Royal Américain* dans un grand déſordre ; ce corps reſſembloit plus à un ramas de Sauvages, qu'à des hommes nouvellement arrivés d'Europe ; les Officiers Anglois étoient continuellement en querelle & aux priſes avec les Etrangers ; l'Officier général qui commandoit, bien loin de remédier à ces déſordres, prenoit plaiſir à les fomenter,

fomenter, & cherchoit toutes les occaſions de mortifier ceux qui n'étoient pas de ſa nation.

Quelques jours après mon arrivée ce Lord prétendit être en droit de diſpoſer à ſon gré des rangs d'ancienneté, & malgré celui qui m'avoit été promis à Londres, il voulut faire paſſer avant moi deux à trois Officiers qu'il diſoit être d'anciens Lieutenans-Colonels au ſervice de l'Etat. Je lui fis dire qu'un pareil procédé ne m'accommodoit pas, & je lui renvoyai mon Brevet en lui ſignifiant que j'allois me rembarquer pour l'Europe, & c'eſt ce que je fis quelques jours après ſur un paquebot. J'y eus pour compagnon de voyage le Chevalier de la Freniere, Mouſquetaire. Il avoit été pris par un Armateur Anglois en revenant de la Nouvelle Orléans pour ſe rendre en France. Il étoit depuis pluſieurs mois à la nouvelle York dans un état miſérable & dans la derniere miſere; il fut même quatre jours ſans aucune nourriture au milieu d'une ville abondante & où régnoit la bonne chere. Dans le déſeſpoir de ne pouvoir trouver un morceau de pain, il avoit réſolu d'aſſaſſiner le Général inhumain à qui il s'étoit adreſſé vingt fois très-inutilement pour être ſecouru; heureuſement pour lui il fut détourné de ſon mauvais deſſein, & les ſecours que lui procurerent les Etrangers, l'empêcherent de périr. Il a été échangé depuis.

A mon arrivée à Londres je portai mes plaintes contre les deux Gouverneurs des deux Amériques; on me dit que je n'avois pas tort, & ma conduite ne fut pas déſapprouvée.

Ce fut dans ce même tems qu'étant queſtion d'une grande expédition ſecrette, on me propoſa d'y accompagner le Général Mordaunt qui devoit la commander, comme ſon Aide de camp volontaire. La curioſité de voir par moi-même à quoi aboutiroient de ſi grands préparatifs, m'y fit conſentir, & je m'imaginai qu'ils étoient deſtinés à reconquérir l'Iſle de Minorque.

Une Armée compoſée de dix-huit bataillons & de quelques troupes légeres, étoit campée dans l'Iſle de Wigt. Depuis trois à quatre mois elle ne ceſſoit de faire des vœux pour le ſuccès de cette expédition. Enfin nous mimes à la voile avec la plus belle Flotte qu'on puiſſe voir; elle étoit compoſée de vaiſſeaux des premier & ſecond rangs. Au bout de quelques jours de route on me communiqua ce dont il étoit queſtion; j'en fus d'abord étonné & j'augurai par les meſures qu'on avoit très-mal priſes, que l'affaire ne réuſſiroit pas.

On me demanda ſi je connoiſſois Rochefort, & s'il y avoit de l'eau dans les foſſés de cette Place. Je répondis que n'ayant fait que paſſer par cette ville, je ne la connoiſſois qu'imparfaitement, mais qu'il me ſembloit y avoir vu des foſſés remplis d'eau, que du moins s'il n'y en avoit pas, je croyois qu'il étoit très-poſſible d'y en mettre.

Quand même j'aurois connu plus particuliérement Rochefort, me convenoit-il d'en inſtruire les Anglois? J'étois volontaire, j'étois libre ſpectateur & je ne m'étois engagé en rien avec eux. Je n'aurois aſſurément pas manqué de payer de ma perſonne s'il avoit été queſtion d'en venir aux mains; mais de donner le local d'une Place qu'on a connu étant au ſervice du Souverain à qui elle appartient, M^rs^. les Anglois me permettront de leur dire que c'eſt manquer à la probité, à la fidélité & par conſéquent ſe déshonorer.

Cependant la Flotte guidée & abandonnée à la conduite d'un homme qui ſous prétexte de Religion ſe croyoit en droit de faire exterminer ſa patrie, arriva à la portée du canon du pertuis d'Antioche, un calme l'y retint pendant deux jours; après avoir bien lorgné on y entra en tremblant & on jetta l'ancre dans la rade des Baſques, dont on n'avoit aucune connoiſſance.

On commença par attaquer le Fort de l'Iſle d'Aix ; deux à trois cens hommes de Milice en défendoient les remparts, auxquels on travailloit alors, & qui n'étoient qu'à la moitié de leur élévation. Ce Fort fut emporté en deux minutes ; pluſieurs centaines de pieces de canon, comme on peut bien le penſer, en firent bientôt taire une douzaine qui étoient entiérement à découvert. L'*Ouſai*, Te Deum des Anglois, fut chanté par toute l'Armée avec alégreſſe, & après tant de travaux, de peines & de dangers on dîna & on ſe repoſa.

Le lendemain & trois jours de ſuite on tint un continuel Conſeil de guerre, afin de choiſir le meilleur moyen de débarquer. On s'informa de chaque payſan qu'on avoit fait priſonnier, de la ſituation actuelle de Rochefort. Deux d'entr'eux dirent qu'ils avoient travaillé à recreuſer les foſſés pour y faire entrer l'eau du côté de la porte de la Rochelle ; ces payſans furent menacés d'être pendus s'ils ne diſoient la vérité, & comme ils tinrent toujours ferme, on y ajouta foi ; c'eſt en partie ce qui empêcha la deſcente.

Deux ou trois jours après que la Flotte eut remis à la voile pour s'en retourner, j'eus connoiſſance que ces deux payſans n'avoient rien moins que dit la vérité. Le Piqueur qui avoit la conduite des Ouvriers, qui étoit priſonnier avec eux, m'aſſura qu'on n'avoit pas travaillé aux foſſés de Rochefort. Je reſpectai leur menſonge, & bien loin de le faire connoître, je les trouvai dignes d'eſtime de s'être ainſi expoſés pour le ſalut de la patrie : à quoi d'ailleurs leur châtiment auroit-il abouti ? Il n'étoit plus queſtion d'expédition, puiſque nous allions regagner nos Ports.

L'Amiral Knoles me pria de lui remettre par écrit tout ce que je penſois de cette belle expédition ; c'eſt ce que je fis en ces termes.

» Ce projet a été conçu par une tête ſans cervelle ; il eſt éton-
» nant que des gens ſenſés aient donné leur confiance à celui qui

» en eſt l'auteur. Examinons un peu l'objet qu'on s'étoit pro-
» poſé.

» Le Général Mordaunt a ordre d'eſcalader Rochefort, de
» brûler ſes magaſins, ſes arcenaux, & de détruire ſes chantiers;
» mais on n'a pas voulu lui donner un ordre poſitif de deſcendre
» à terre, & on l'a laiſſé maître d'en agir ſuivant ſa prudence
» & les connoiſſances qu'il acquerroit ſur les lieux.

» C'eſt une choſe ſurprenante, qu'on ait ainſi envoyé à l'aven-
» ture la plus belle Flotte & les plus belles troupes d'Angleterre
» avec la dépenſe d'un million ſterling, ſous l'eſpérance de brûler
» quelques morceaux de bois.

» On n'a aucun indice de la campagne qui environne Roche-
» fort, qui eſt toute marécageuſe; on ne ſait pas s'il y a des trou-
» pes pour s'oppoſer au débarquement; on n'a aucune connoiſ-
» ſance de l'état de la Place, & l'on n'a d'autre guide ſur cela
» qu'un vieux plan gravé qui a été déchiré d'un certain livre im-
» primé en 1694. La Flotte qui eſt actuellement dans la rade
» des Baſques, éloignée d'une lieue & demie de la côte, ne peut
» en approcher de plus près; il eſt impoſſible de pouvoir battre
» le fort de Fouras, parce qu'on ne peut auſſi en approcher,
» même avec une petite frégate. Il convient cependant de ſe
» rendre maître de ce Fort avant que de s'engager dans les terres.

» On n'a aucun bateau propre à deſcendre des troupes à terre,
» & quand même on raſſembleroit généralement tous les bots des
» vaiſſeaux, on ne pourroit débarquer que quatorze cens hommes
» à la fois, leſquels demeureroient expoſés le long d'une côte
» eſcarpée pendant ſix à ſept heures, qu'il faudroit à ces bateaux
» pour venir prendre autres quatorze cens hommes, & ainſi de
» ſuite, en ſorte que l'Ennemi pourroit les écraſer avec des pierres
» à meſure qu'ils y arriveroient.

» Je veux qu'on puiſſe débarquer ainſi petit à petit trois à quatre » mille hommes ; ſi le vent de terre vient à ſouffler, comme il a » fait variablement d'un jour à l'autre depuis que nous ſommes » ici, il ſera impoſſible de pouvoir continuer le débarquement, » & ces premieres troupes débarquées demeureront expoſées, » ſans qu'on puiſſe leur donner de ſecours.

» Enfin je veux ſuppoſer encore que tout débarquât tranquil- » lement, que fera-t-on ? Il faudra commencer par s'aſſurer d'une » retraite & s'emparer du Fort de Fouras, en l'attaquant du côté » de terre. De-là il faut marcher droit à Rochefort par le ſeul » chemin qui y conduit à travers un marais très-profond ; les » François n'ont qu'à couper ce chemin & y élever quelques re- » doutes, toute l'Armée Angloiſe ſera arrêtée ſur cul.

» Qu'on franchiſſe toutes ces difficultés & qu'on arrive à la » vue de la Place, de quel côté fera-t-on l'attaque ? Il ne s'agit » pas ici d'ouvrir la tranchée, mais d'une eſcalade, d'un coup » de main. Il faut donc y arriver en plein jour, à découvert ; » car d'aller expoſer la nuit une Armée dans des endroits que » l'on ne connoît pas, ce ſeroit être imprudent. On ne doit pas » s'imaginer que les François reſteront ſur leurs remparts les bras » croiſés ; j'ai trop bonne opinion d'eux pour cela ; & s'ils ſont » peu de monde, au moins ils n'en manqueront pas pour ſervir » l'artillerie, de laquelle je crois on auroit beaucoup à ſouffrir » juſqu'à ce qu'on fût arrivé au pied du glacis ainſi à découvert.

» S'il y a de l'eau dans les foſſés on ſera obligé d'y faire un » comblement, afin de pouvoir appliquer les échelles. Si on fait » l'eſcalade au-deſſous de la porte de la Rochelle, en ſera obligé » d'en faire une ſeconde, parce que les chantiers & les magaſins » ſont ſéparés de la ville par une autre muraille. Il conviendroit » donc de faire l'attaque du côté de la foſſe aux mâts ; mais on » ne peut y approcher avant que d'avoir déniché cinq à ſix fré-

» gates qui ſont en batterie dans la Charente ; choſe impoſſible, » puiſqu'aucun vaiſſeau Anglois ne peut avancer juſques-là.

» Pour faire un coup de main, pour eſcalader une Place il » faut la ſurprendre ; Rochefort ne peut plus être ſurpris, puiſque » depuis huit jours nous ſommes à la vue de ſes côtes, & qu'on » a eu le tems de s'y bien préparer.

» Outre ce que je viens de dire, il y a encore bien d'autres » meſures à prendre avant que de parvenir à l'exécution du » projet. Les chantiers de Rochefort ſont établis ſur un nombre » infini de pilotis enfoncés dans le marais ; il faudra donc creuſer » des mines dans l'eau pour en détruire les fondemens, ce qui » demandera pluſieurs jours. Les François qui ſans doute auront » raſſemblé une Armée pendant ce tems-là, tomberont ſur les » Anglois quand ils voudront ſe rembarquer, & il eſt impoſſible » que ce rembarquement puiſſe ſe faire ſans une grande confuſion » & ſans perdre beaucoup de monde, puiſqu'on manque de ba- » teaux ; & ſi encore le vent étoit contraire, que feroit-on ? «

Tous les raiſonnemens du monde ne peuvent être établis que ſur des conjectures, lorſqu'on n'a aucune certitude des choſes miſes en queſtion ; je ne ſavois ſi ceux que j'expoſois alors auroient rencontré juſte, ſi on eût tenté la deſcente ; mais il me ſemble que je raiſonnois ſuivant les principes dont un homme de guerre ne doit jamais s'écarter en pareilles circonſtances. Au reſte, qui que ce ſoit dans l'Armée n'en ſavoit là-deſſus plus que moi, & nous ignorions tous très-fort les forces & l'état de la Place. J'ai même connu depuis que les préparatifs de cette expédition avoient été faits avec tant d'ignorance, que les échelles qui étoient deſtinées pour l'eſcalade ſe ſeroient trouvées de ſix pieds trop courtes, ſi l'on s'étoit trouvé dans le cas d'en faire uſage, parce que celui qui les avoit fait faire, n'avoit pas eu égard au pied qu'il faut donner à une échelle en l'appliquant contre une mu-

raille ; on ne leur avoit donné que la hauteur perpendiculaire de la muraille.

Après bien des débats dans les différens Conſeils de guerre qui furent tenus, on décida qu'il falloit s'en retourner. M^rs. les Amiraux & tous les autres Officiers de Marine, leſquels ſont rarement de la même opinion que ceux de terre, ajouterent qu'il n'y avoit même point de tems à perdre pour partir, parce que ſi les vents d'équinoxe ſurprenoient une fois la Flotte dans la rade des Baſques qui eſt très-dangereuſe, elle ne pourroit en ſortir de deux à trois mois. On craignoit encore pour Portſmouth, puiſqu'il n'étoit reſté dans ce Port que deux petites frégates. Et ſi effectivement une Eſcadre Françoiſe d'une douzaine de vaiſſeaux ſeulement eût été en état de ſortir de Breſt, elle auroit joué un cruel tour aux Anglois, en détruiſant & brûlant leurs magaſins de Portſmouth, pendant qu'ils cherchoient à détruire ceux de Rochefort.

Nous ne fumes pas plutôt arrivés au Port, que les Généraux me chargerent de lettres pour M^r. Ligonier, Général en chef des Armées de la grande Bretagne: porteur d'une ſi bonne nouvelle, je lui contai l'hiſtoire de notre belle aventure le plus ſuccintement qu'il me fut poſſible ; mais il me prit pour un mauvais conteur ; & ſi j'euſſe même égalé Cicéron en éloquence, il m'eût été impoſſible de le perſuader, lui qui avoit été le promoteur de cette expédition conjointement avec M^r. Pitt. Ce Miniſtre ſit faire le procès au Général Mordaunt ; on ne parloit pas moins que de le charger d'une autre expédition pour l'autre monde, & certaines perſonnes me jugeoient très-digne de l'y accompagner encore ; mais ce Général fit voir qu'il avoit raiſon, & que ſes adverſaires n'en avoient jamais eu en cette occaſion.

Un peu avant de mettre à la voile pour nous en revenir en Angleterre, le Général Conway me dit que la principale cauſe qui

avoit empêché la deſcente, étoit la crainte de trouver de l'eau dans les foſſés de Rochefort. Je lui répondis que je m'étonnois qu'on ſe fût arrêté pour une pareille bagatelle, ſans faire attention à une infinité d'autres inconvéniens bien plus conſidérables; que quand même il y auroit dix pieds d'eau dans un foſſé, je me ferois fort d'y faire un comblement en moins d'une demi-heure dans les endroits où il ſeroit néceſſaire. Ce Général fut recherché ſur ce propos; on l'accuſa d'avoir pris à tâche d'empêcher l'exécution du projet, puiſqu'il avoit caché mon opinion ſur le comblement du foſſé; mais il ſe juſtifia en produiſant un billet, conçu en ces termes, qu'il me demanda. « Je ſouſſigné déclare que le » diſcours que nous tinmes le Général Conway & moi au ſujet » du comblement d'un foſſé, ne fut que lorſque nous étions prêts » à mettre à la voile pour nous en retourner. Fait à Londres le » 5 Décembre 1757. *De Bonneville.* »

Je fus honi alors pour n'avoir pas communiqué mon idée plutôt; je répondis que la penſée m'en étoit venue trop tard: mais je ſuppoſe qu'elle me fût venue aſſez à tems, étois-je donc obligé de la faire connoître? Non ſans doute; je ne tenois à rien, & je ne dépendois, comme je l'ai déjà dit, que de ma ſeule volonté.

Le Lord Holderneſſ, Secrétaire d'Etat, me taxa d'être un Emiſſaire de la France, & décida qu'il falloit s'aſſurer de moi. Je lui écrivis ſur le ton d'un homme qui craignoit ſi peu, qu'il fut obligé de ſe rétracter & de dire qu'il s'étoit trompé.

Je quittai l'Angleterre le 10 Janvier 1758 pour paſſer en Grece; je m'arrêtai à la Haye pendant quelques jours, où on m'avertit de ne pas ſortir de nuit ſi je voulois éviter quelque funeſte cataſtrophe; il ne me fut pas difficile de deviner d'où devoit venir le coup qui me menaçoit, je l'évitai.

Mais au bout de dix-huit mois je fus fort ſurpris d'apprendre que ma tête avoit été miſe au bout d'une pique à la Guadaloupe, qui

qui eſt une Iſle à l'une des extrémités de l'Océan, tandis que j'étois ſur la mer Adriatique ; les articles des 25 & 28 Mai 1759 de la gazette de Londres le marquent poſitivement. D'autres ont renchéri, en diſant qu'à la priſe de Guadaloupe on m'avoit trouvé parmi les François bleſſés, & qu'ayant été convaincu d'intelligence avec les François lors de l'expédition de Rochefort, on m'avoit fait mon procès.

Je crains le crime, mais je ne crains ni la mort ni les ſupplices; & je voudrois aujourd'hui au prix de ma tête m'être trouvé à la Guadaloupe lorſque les Anglois l'attaquerent; j'ai des raiſons très-fortes pour croire qu'ils ne l'auroient jamais priſe, & avec deux à trois cens hommes ſeulement, j'avois les moyens de détruire l'eſcadre Angloiſe & les magaſins qui ſont dans le port d'Antigoa.

Je demande à M^rs^. les Anglois, ſi après les avoir quitté, j'étois entré au ſervice de France, quel droit ils auroient eu de me faire mon procès s'ils m'euſſent fait priſonnier ? Je ſuis ſorti de chez eux ſans aucune condition, je ne m'en ſuis point échappé furtivement, puiſqu'avant de partir j'ai pris congé de la plupart des principaux Officiers Généraux ; mais on ne doit pas être ſurpris qu'un ſimple particulier comme moi ait été outragé par une Nation qui n'a même pas des égards pour les Souverains.

VIEILLES IDÉES, QUI POURRONT PEUT-ÊTRE EN FOURNIR DE NOUVELLES.

PROJETS pour une Puiſſance qui voudroit faire une deſcente en Angleterre. Moyens de trouver la ſomme néceſſaire à la dépenſe de deux cens vaiſſeaux de guerre propres à une telle expédition. Autres moyens pour en accélérer la conſtruction en douze à quinze mois de tems.

ON dit qu'avec de l'argent on trouve des hommes ; mais il me ſemble qu'on devroit bien plutôt dire, quand on a des hommes on trouve de l'argent.

Si lorſqu'on a beaucoup d'argent l'on trouve des hommes, ce ne peut être que là où il y a des hommes ; avec des monts d'or il eſt impoſſible d'en faire là où il n'y en a pas. C'eſt le cas où ſe trouveront dans la ſuite l'Angleterre & ſes Alliés, quand même ils conſerveroient leurs tréſors.

Si l'on a encore un peu de patience pour réſiſter à leur conſtante proſpérité, on la verra s'éclipſer, telle que la vapeur d'une lampe deſſéchée, qui après avoir pouſſé quelques lueurs vacillantes, meurt & s'anéantit.

La France forme un État dont la puiſſance n'eſt point empruntée, elle peut ſe ſuffire à elle-même ; ſon climat, ſa ſituation, ſes productions, le nombre & l'eſpece des hommes, tout nous

annonce que cette partie de l'Univers vaut infiniment mieux que toutes les autres.

Que l'on jette un coup d'œil ſur tous les événemens & toutes les guerres qui ſe ſont ſuccédées preſque ſans interruption depuis l'établiſſement de cette Monarchie, l'on verra qu'elle s'eſt preſque toujours ſoutenue par ſa valeur intrinſeque plutôt que par les principes de ſon Gouvernement. Ce Royaume, tel qu'un vaiſſeau, d'une conſtruction, d'une proportion & d'une force ſans égale, réſiſta aux fureurs des plus fortes tempêtes, lors même qu'il fut gouverné par des pilotes mal-habiles; mais à la fin des tems, les monumens les plus ſolides s'écroulent & tombent en ruine ſi on les abandonne & qu'on ne les entretienne pas.

C'eſt un axiome, que les fortunes des particuliers ne peuvent ſe ſoutenir qu'autant que l'État eſt ſoutenu, & que l'État ne peut ſe ſoutenir que par les fortunes des particuliers.

Les revenus d'un État & ſes dépenſes doivent être relatives aux circonſtances dans leſquelles il ſe trouve; les ſommes ſont appliquées à chaque objet différent, tant pour l'entretien des armées de terre & pour les fortifications, tant pour les penſions & dépenſes ſecrétes, tant pour l'entretien de la marine &c. Il ſera bien toujours poſſible de ſavoir à peu près les ſommes qui ſont néceſſaires aux dépenſes courantes; mais on ne pourra jamais fixer celles que demande l'entretien de la marine, ſurtout en tems de guerre, parce que cette partie eſt ſi caſuelle & ſujette à des accidens imprévus, que dans le cours d'une année il peut arriver qu'on faſſe une perte de trente à quarante millions, occaſionnée, ſoit par l'ennemi, par les élémens & par une infinité d'autres cauſes.

On admire tous les jours les Anciens dans bien des choſes inutiles, mais on laiſſe celles qui ſont utiles & qui pourroient

nous inſtruire ſi on vouloit y faire un peu plus d'attention.

Chez les Athéniens, un, deux, trois ou dix particuliers enſemble étoient chargés, chacun à proportion de ſes richeſſes, de fournir à l'entretien d'un vaiſſeau armé. Je ne ſai ſi ce que firent les Athéniens ſeroit faiſable aujourd'hui, j'en doute. Mais comment firent les Romains pour ſe relever des pertes immenſes qu'ils eſſuyerent dans leur marine, qui fut anéantie juſques à trois ou quatre fois? Il fallut ſans doute de grands efforts; auſſi en ſentoient-ils toute la néceſſité; & ils étoient perſuadés que tant qu'ils n'auroient pas de flottes pour tranſporter leurs armées en Afrique, ils n'avoient aucun ſuccès à eſpérer. Il s'agiſſoit de deux choſes, ou de détruire leurs ennemis ou d'être détruits par eux; & plutôt que de perdre le tout, ils aimerent mieux ſacrifier une partie. Que firent-ils? Une taxe inſenſible & proportionnelle (uniquement pour la marine) ſur toutes les têtes, ou pour mieux dire, les citoyens ſe taxerent eux-mêmes. Je crois qu'on pourroit faire la même choſe aujourd'hui, & je ne crois pas que les François aient moins d'amour pour leur patrie, ni moins d'intérêts de ruiner leurs modernes Carthaginois, que les Romains en eurent jadis.

Paris & Londres ſont en même rivalité qu'étoient Rome & Carthage; les circonſtances en ſont un peu différentes: Rome pour ſe tranquiliſer détruiſit Carthage. Paris doit viſer au même but. Les Romains n'euſſent jamais réuſſi ſans flottes, & jamais les François ne réuſſiront s'ils ne portent leur attention de ce côté-là. (*i*)

[*i*] Le célebre Auteur de l'Eſprit des Loix dit, qu'un État ſans crainte d'un ennemi puiſſant eſt tel qu'une eau tranquille qui ſe corrompt, & dont les vapeurs cauſent des maladies dangereuſes; M. de Monteſquiou a adopté cette idée de Caton Naſica qui, lorſqu'il fut queſtion d'opiner pour la ruine de Carthage, dit au Sénat Romain, que le peuple étant d'une inſolence qui lui faiſoit com-

Avant que de démontrer comment on pourroit conſtruire une flotte de deux cens vaiſſeaux propres à l'expédition ſuppoſée, voyons de quelle maniere on pourroit trouver la ſomme néceſſaire à cette dépenſe.

Je ſuppoſe qu'il y ait dix-huit millions d'ames en France, & que de ce nombre il y en ait huit millions hors d'état de pouvoir donner un ſol, ce qui n'eſt pas aſſurément, & que les dix autres millions de têtes payent chacune ſix livres l'une portant l'autre, mais taxées à proportion de leurs moyens. Par exemple, une famille qui ne jouiroit que de ſix cens livres par an, ſoit par ſon revenu, ſon travail, ſon commerce, ſes emplois, &c. lorſqu'elle ſeroit compoſée de quatre têtes ſoit enfans ou domeſtiques, donneroit deux ſols & demi par chacune.

mettre toutes ſortes d'excès, il falloit lui laiſſer la crainte de Carthage comme un frein pour modérer & réprimer ſon audace; on ne l'écouta pas, & on eut raiſon. Pluſieurs Hiſtoriens ont remarqué que depuis la deſtruction de Carthage, le changement de conduite & du gouvernement fut ſenſible à Rome; que ce ne fut plus timidement & comme à la dérobée que le vice s'y gliſſa; mais qu'il leva la tête & ſaiſit avec une rapidité étonnante tous les ordres de la République, & qu'on ſe livra ſans réſerve & ſans plus garder de meſures au luxe & aux délices qui ne manquerent pas, comme cela eſt inévitable, d'entraîner la ruine de l'État. Pour répondre à cette opinion, il faudroit un volume entier, & ce n'eſt pas le cas ici. Je dirai ſeulement en cinq à ſix lignes, que le genre humain ſeroit bien malheureux de ſe voir obligé de vivre dans une crainte perpétuelle, & de s'égorger tous les jours pour ſe maintenir en ſociété. Les Romains en détruiſant la puiſſance Carthaginoiſe, ſe procurerent la tranquillité qu'ils deſiroient; & il me paroît qu'il vaut mieux contenir les peuples, & mettre ordre à leurs diſſolutions par de ſages loix & par une exacte & ferme police, que par la crainte d'un ennemi puiſſant, toujours prêt à ſaiſir l'occaſion de les exterminer. Ce n'eſt pas la ruine de Carthage qui cauſa la décadence de Rome, c'eſt la décadence des loix. Au reſte, dans ces ſortes de comparaiſons on doit toujours faire une différence entre l'État Républicain & l'État Monarchique.

Une famille compoſée de deux perſonnes, qui jouiroit de ſix cens livres, donneroit quinze ſols par tête. Un homme ſeul qui jouiroit de ſix cens livres, donneroit trois livres; & un qui ne jouiroit que de trois cens livres donneroit trente ſols.

Ainſi une famille compoſée de quatre têtes qui jouiroit de douze cens livres de rente, donneroit trente ſols par chacune, & une famille compoſée de deux têtes qui jouiroit de la même ſomme, donneroit trois livres par chacune.

Une ſeule perſonne qui jouiroit de douze cens livres, donneroit douze livres. Une ſeule perſonne qui jouiroit de trois mille livres, donneroit quarante-huit livres.

Une Communauté de trente Religieux qui jouiroit de vingt mille livres de rente, donneroit la portion d'un, qui ſeroit ſix cens ſoixante-ſept livres, & ſi elle jouiſſoit de quarante mille livres de rente, elle donneroit la portion de deux qui ſeroit deux mille ſix cens ſoixante-huit livres.

Un Prélat qui jouiroit de quarante mille livres de rente, donneroit cinq mille livres, & chacun de ſes domeſtiques payeroit à proportion de ſes gages. Une perſonne qui jouiroit de douze mille livres de rente, donneroit ſix cens livres. Ainſi du reſte à proportion.

On voit par cette petite ébauche qu'on trouveroit bien au-delà de la ſomme de ſoixante millions.

Ceci eſt un don gratuit que je ſuppoſe fait à l'État; cette ſomme ſeroit abſolument employée à la conſtruction de la flotte dont il s'agit; alors je crois que tout le monde iroit de bonne foi & de bonne volonté, ſoit par amour pour la patrie ou par ſon propre intérêt: car moins une Nation fera d'efforts pour terminer la guerre, plus cette guerre durera, & par conſéquent plus il en coûtera aux particuliers. Je ſens bien que ce ſyſtême ne plaira pas à tout le monde & ſur-tout aux riches, qui ſe mettent

peu en peine des beſoins de l'État ; rarement ſont-ils d'un ſentiment avantageux pour le bien public, les miſeres d'autrui les touchent peu quand ils en ſont à couvert : ce ſont les paroles de M. le Maréchal de Vauban, dans ſon projet ſur une dixme royale, que je trouve très-bien appliquées ici.

Le luxe ſeul ſuffiroit à trouver cette ſomme, & ſi on vouloit un peu y faire réflexion, on trouveroit qu'il en réſulteroit un double bien pour la ſociété. La quantité immenſe de vaiſſelle d'or & d'argent ſont autant de millions enterrés (*l*). Si les particuliers, au lieu de donner des eſpeces monnoyées, vouloient donner, les uns une aſſiette ou deux d'argent, des plats &c. ſuivant leur faculté, quels maux en reſſentiroient-ils? On me dira que cela ſeroit tout au plus bon dans la derniere extrémité ; je ſuis bien loin de croire qu'on ſoit dans ce cas ; mais quand il eſt queſtion de prévenir le mal, on doit toujours le faire en y employant le meilleur remede ; ces meubles ſuperflus & pour ainſi dire inutiles, procureront une augmentation de richeſſes réelle à l'État, & ne diminueront rien du néceſſaire des particuliers. Si dans des tems heureux il peut être permis de donner au luxe, quand on ſe trouve plongé dans des calamités l'on doit commencer par le ſacrifier avant que de toucher à l'utile & au néceſſaire.

Veniſe, cette ſage République, regarde toute l'argenterie des Egliſes & des Confrairies, comme des tréſors appartenans à l'État, deſquels il ne manqueroit de ſe ſervir en cas de beſoin. Eſt-ce que deux ou quatre chandeliers d'argent de moins ſur un Autel, empêcheroient d'adorer Dieu ? Les tréſors du cœur lui ſont bien plus agréables que ceux du Pérou.

[*l*] Depuis que ceci a été écrit, beaucoup de particuliers ont porté leur vaiſſelle à la Monnoie, ſur un projet formé par un tout autre eſprit que celui-ci.

Suppoſons enfin qu'on ait procuré cette ſomme à l'État, voyons de quelle maniere on devroit l'employer. J'ai aſſez de hardieſſe & de connoiſſance pour dire qu'elle ſuffiroit à la deſtruction de Londres (pourvu qu'on veuille y aller de bon jeu) il s'agit de le démontrer.

Lorſque les François ſont en guerre avec les Anglois, ils ne devroient jamais avoir d'autre objet que ſur l'Angleterre même; ils devroient laiſſer courir les mers aux Anglois & même leur abandonner tout le nouveau Monde, ſans ſe ruiner par des dépenſes exorbitantes à pourvoir les Colonies & les forts, & à y envoyer des flottes & des armées. Si on examinoit les dépenſes prodigieuſes qui ont été faites à ce ſujet depuis le commencement de cette guerre ſeulement, on verroit que le ſucre qu'on en a retiré revient au moins à un louis d'or la livre, & qu'il n'y a pas un miſérable renard dans le Canada dont la peau n'ait été payée cent louis. N'auroit-on pas mieux fait de laiſſer là toutes les Colonies, de tirer le ſucre de l'étranger & de réunir toutes ſes forces contre l'Iſle de la Grande-Bretagne? Si l'on eût pris ce parti, il eſt vraiſemblable que Londres eût dédommagé Paris au centuple des pertes qu'il auroit pu faire.

Je vais dire une choſe qui paroîtra peut-être ridicule: la France ne devroit avoir aucun vaiſſeau de ligne, pas même de frégates au-deſſus de trente pieces de canon; ſes flottes ne devroient être compoſées que de vaiſſeaux à peu près de la conſtruction que je vais donner ici. Il ne s'agit pas d'aller courir les mers; il faut, dis-je, s'en tenir à un but, qui eſt Londres, & tout ſera bientôt fini.

On ne doit pas non plus s'amuſer à faire un embarquement ſuivant la méthode ordinaire; il ne faut point de vaiſſeaux de tranſports, point de grands bateaux plats ni par conſéquent de vaiſſeaux de ligne pour eſcorter tout cet équipage.

Il

Il faudroit donc, avec la ſomme que j'ai ſuppoſé ci-deſſus, conſtruire deux cens vaiſſeaux bons & forts d'un peu plus de cent pieds de quille, ſur quarante de large à ſon ventre, chacun monté de vingt pieces de canons de vingt-quatre livres de boulet; un pareil vaiſſeau portera trois à quatre cens ſoldats, & trente matelots ſuffiront pour le manœuvrer. Il ne prendra tout au plus que douze pieds d'eau; le pont de la calle ſera à dix pieds de la quille, & celui du tillac à ſix pieds au-deſſus. On pratiquera dix trous ronds à chaque flanc du vaiſſeau, propres à y manœuvrer des rames de trois à quatre pouces de groſſeur: ces trous à rames ſeront à la hauteur de quatre pieds du pont de calle & à deux de celui du tillac; de ſorte que les ſoldats pourront ramer à leur aiſe étant debout, quand il en ſera queſtion, ſoit dans les calmes, quand le vaiſſeau ſera démâté ou enfin en approchant des côtes; les trous à rames ſerviront en même-tems de ſabord pour des fauconneaux du calibre d'une livre de plomb; on rangera ces fauconneaux de côté quand on voudra ramer, les groſſes batteries ſeront ſur le pont du tillac. *Pl. XV.*

Le rebord du vaiſſeau aura ſix pieds de haut, il y régnera tout autour une gallerie de même hauteur, ſur dix pieds de large par le bas & cinq par le haut; le derriere de cette gallerie ſera couvert par des matelats de bourre de vache qui ſeront ſuſpendus & dont le mouvement obéira au recul du canon quand on le manœuvrera; on pratiquera à quatre pieds de hauteur entre les ſabords des creneaux propres à y paſſer des mouſquets; de ſorte que les ſoldats ſeront à couvert & ne pourront être plongés par la mouſqueterie des vaiſſeaux ennemis, qui ſeront le double plus hauts que celui-ci qui n'aura que douze pieds au-deſſus de l'eau & autant au-deſſous. Je voudrois encore que tout l'extérieur du vaiſſeau qui eſt au-deſſus de l'eau fût couvert de minces matelats, c'eſt-à-dire d'un demi-pied d'épaiſſeur, de

bourre de vache ; on les ſuſpendroit par de petits crochets plantés à cet effet ſur le rebord, cela amortiroit le boulet & l'empêcheroit même de percer. Un pareil vaiſſeau ne coûtera pas plus de cent mille écus, & par conſéquent avec une ſomme de ſoixante millions on pourra conſtruire deux cens requins.

Suppoſons qu'on ait une flotte de deux cens vaiſſeaux tels que celui-ci, & qu'on mît ſur chacun quatre cens ſoldats & trente matelots (ces ſoldats ſeront un peu gênés ; mais comme le trajet des côtes de France à celles d'Angleterre n'eſt pas bien long, on pourra bien ſe gêner pendant quelques heures ;) cela fera quatre-vingt mille ſoldats & ſix mille matelots.

On pourra ſaiſir un vent favorable ; il en eſt qui ſont bons pour aller de France en Angleterre, tandis que les vaiſſeaux anglois ne peuvent ſortir de leurs ports ; on pourra auſſi profiter d'un calme pour paſſer la Manche à rames.

J'appellerai ces vaiſſeaux *Requins*, on pourra les numéroter & dire *le requin* 1, *le requin* 2, 3, 199 &c.

Je veux ſuppoſer que cette flotte en rencontrât une de l'ennemi, qui fût de quarante à cinquante vaiſſeaux de ligne ; chaque requin s'attachera à ſon vaiſſeau pendant que le reſte de la flotte gagnera les côtes ; ces requins ne feront que ſe battre en fuite quand ils auront affaire à des vaiſſeaux du premier ou ſecond rang, ils ſe feront même échouer ſur la côte d'Angleterre s'il le faut ; les gros vaiſſeaux ne pourront pas les ſuivre de bien près, à moins de vouloir périr. D'ailleurs l'équipage d'un requin tel que je le ſuppoſe ſera auſſi fort que celui d'un gros vaiſſeau anglois, j'en ai vu de 90 pieces de canon qui n'avoient pas plus de trois cens hommes.

Suppoſons enfin (car tout ceci n'eſt que ſuppoſitions) que vingt à trente requins ſoient pris, aſſurément cela n'aura pu ſe faire ſans avoir arrêté & amuſé la flotte ennemie, & pen-

dant ce tems les autres requins auront gagné le long des côtes dans des endroits où les gros vaiſſeaux ne pourront pas approcher ; enſuite on débarquera ſans rien craindre. Je donnerai dans la Note ſuivante un moyen pour mettre les requins à l'abri de toute inſulte. Il y aura ſur chaque requin trois bateaux de débarquement qui s'emboîteront les uns dans les autres, ainſi que je l'ai expliqué au commencement de cette Note.

Le débarquement ſe fera ſans confuſion, chaque requin aura la quantité de munitions néceſſaire au nombre des ſoldats qu'il portera. La priſe d'une partie ne pourra nuire à la totalité ; les chevaux de la cavalerie ſeront répartis à tant par requin, où il y aura un endroit pour les tenir commodément ; il n'en eſt pas de même ſuivant la méthode ordinaire, car lorſqu'une partie des vaiſſeaux de tranſport qui portent les munitions, les chevaux, l'artillerie &c. ſont pris ou diſperſés, l'expédition eſt finie.

Si on me demande où cette flotte ira débarquer, je répondrai qu'elle pourra le faire en bien des endroits le long des côtes : un requin, comme j'ai dit, ne prendra que douze pieds d'eau, il peut approcher aſſez près de terre, ce que ne pourront faire les vaiſſeaux anglois, à moins que ce ne ſoit de petites frégates, leſquelles ſeront peu à craindre pour les requins. On pourra prendre la hauteur de Douvres, celle de la Tamiſe, celle de Harwich. L'unique objet eſt de marcher droit à Londres ; on peut en choiſir le chemin, il n'y a aucune fortereſſe d'importance qui puiſſe arrêter. On pourra encore ſi l'on veut tourner & débarquer dans le canal de Briſtol, de là à Londres ; le chemin y eſt beau, on n'y rencontre aucune fortereſſe, & quand même il y en auroit on pourroit la tourner.

De l'embouchure de la Tamiſe juſqu'à Londres, c'eſt l'affaire de deux à trois jours de marche pour une armée ; quand on ſe ſera emparé de ſes bords on pourra faire remonter les requins

juſques à Graveſand, & de là à Londres il n'y a que quatre à cinq lieues.

Les requins ſeront leſtés avec cent mille pots à feu & bombes, & une bonne quantité de mortiers pour les jetter. La premiere attention après avoir débarqué, ſera de ramaſſer autant d'hommes & de chevaux qu'il ſera poſſible, pour leur faire traîner les mortiers & porter les bombes, deux hommes avec un bâton en travers, en porteront facilement une ſur leurs épaules. Quand donc toutes ces bombes auront été employées, on pourra au retour de l'expédition leſter les requins avec des livres ſterling.

Londres eſt une ville immenſe, ouverte de tous côtés; elle contient environ huit cens mille habitans, les deux tiers ſont des femmes & des enfans, une moitié de l'autre tiers ſont des étrangers, & dans l'autre demi-tiers il y a peu de gens propres pour la guerre. Suivant le dernier dénombrement, l'Angleterre proprement dite, l'Ecoſſe & l'Irlande contiennent ſix millons ſept cens mille habitans dont les deux tiers ſont femmes.

Voyons préſentement comment on conſtruira ces requins.

Je crois qu'on pourroit facilement lancer à l'eau quatre requins par ſemaine, c'eſt-à-dire un par chantier; cela n'eſt pas un ſortilege, quand les ouvriers & ceux qui ont l'inſpection ſur l'ouvrage veulent agir avec toute la diligence poſſible. La difficulté de trouver du bois n'eſt pas ſi grande qu'on ſe l'imagine bien; le chêne n'eſt pas rare en France, & c'eſt le meilleur qu'on puiſſe employer.

Soit qu'on coupe aujourd'hui vingt mille pieds d'arbres, il s'agit de les ſécher au point de pouvoir les mettre en œuvre au bout de ſix ſemaines; pour cela faire, on creuſera de grandes foſſes ſur chaque terrein où ſe fera la coupe, on remplira ces foſſes de branchages, de copeaux & de petit bois auxquels on

mettra le feu, & quand le tout ſera réduit en braſier, on arrangera les pieces de bois ſur ces foſſes. On obſervera de couvrir ce braſier avec de la terre ou du ſable clair ſemé, afin que la chaleur ne ſoit pas trop forte au commencement, ce qui feroit jetter & éclater le bois; il faut échauffer la piece degré par degré, en la retournant de tems en tems, juſqu'à ce qu'elle ſoit bien purgée & que l'eau ou la ſeve en ſoit ſortie. L'expérience m'a prouvé que ce bois vaut infiniment mieux, & qu'il eſt plus ſain que celui qui a été coupé & conſervé pendant trois à quatre ans dans les magaſins; il coûtera peu d'en faire l'épreuve. Pour ce qui eſt des mâts, on ſait que les compoſés valent mieux que ceux qui ſont tout d'une piece; d'ailleurs il ne faudroit pas de grands & de gros mâts pour ces requins; ce qui me paroîtroit le plus difficile, ce ſeroit de les tranſporter aſſez vîte juſqu'aux chantiers; mais quand une choſe eſt indiſpenſable, aucune conſidération ne doit y mettre obſtacle. Je vais finir ce chapitre par une petite réflexion.

De tous les Arts que les hommes embraſſent, il n'y en a point qui devroit être plus encouragé que celui de la marine. Les peines, les travaux & les dangers infinis où ſe trouvent continuellement les Officiers & les matelots, demandent un bien-être & une récompenſe proportionnée.

Sans l'établiſſement de l'Hôpital de *Grennwich*, les Anglois auroient beaucoup plus de peine qu'ils n'en ont pour trouver des matelots. L'homme craint bien moins la mort, que d'être eſtropié ou abandonné dans ſa caducité; cette réflexion le rend ſouvent lâche, ou peu affectionné à ſon devoir: mais quand un matelot aura la perſpective d'être bien récompenſé s'il le mérite; quand, dis-je, ce matelot verra que ſa femme & ſes enfans ſeront à l'abri de l'indigence s'il vient à perdre la vie au ſervice de l'État, on trouvera des matelots tant qu'on voudra. Seroit-il

donc ſi difficile de trouver en France des fonds ſuffiſans pour faire un établiſſement tel que celui des Anglois? Je ne le crois pas; je vais hazarder une idée à ce ſujet.

Si l'on demande pourquoi les Chapitres & les Communautés Religieuſes ont été fondés, l'on répondra que c'eſt pour prier Dieu.

Si l'on demande encore pourquoi ces Communautés ont été rentées, l'on répondra auſſi que c'eſt pour fournir à leur ſubſiſtance & à l'entretien de leur individu; cela eſt très-juſte.

Je ne prétends pas ici déclamer contre leur luxe ni contre leur ſuperflu, ces ſortes de diſcours ſont aſſez rebatus, & ce n'eſt pas mon objet; le voici en peu de mots.

Un Chapitre de vingt Chanoines, ou une Communauté de vingt Moines, qui ſeroit réduite à dix-huit ne ſuffiroit-elle pas également pour prier Dieu? Sans doute : il faudroit donc, lorſqu'un ou deux Religieux viendroient à mourir, ne pas les remplacer & laiſſer la Communauté au nombre de dix-huit. Si elle a vingt mille livres de rente, il reſtera deux mille livres par la mort de ces Peres, qui ſeront employées à l'entretien des matelots invalides. Cela n'ôtera rien de la portion de ceux qui reſtent.

En prenant ~~ainſi, une, deux, trois ou quatre~~ parts, à proportion du nombre ſur chaque Chapitre & Communauté Religieuſe rentée, on pourroit, ce me ſemble, faire un fonds conſidérable dont le revenu ſerviroit à payer les penſions des veuves & des orphelins, & à entretenir un nombre conſidérable d'invalides (*m*).

(*m*) Avec les ſommes qu'on a dépenſées pour bâtir le ſuperbe Hôpital de Greenwich, & celles qu'on dépenſe tous les jours pour l'entretien de ce

Je ne crois pas qu'un tel ſyſtême puiſſe porter préjudice à qui que ce ſoit, ſi on l'exécutoit; l'État y trouveroit des avantages infinis, & les Communautés Religieuſes n'y perdroient rien. Les dévots le condamneront ſans doute; mais je crois que tout bon Chrétien & bon Citoyen l'approuvera, & un établiſſement tel que celui-ci feroit que l'on trouveroit des hommes pour le ſervice de mer tant que l'on en voudroit.

bâtiment, & pour payer le nombre infini d'Officiers & de domeſtiques qui ſont employés au ſervice des invalides, on auroit pu former un capital dont le revenu pourroit ſervir à l'entretien de quatre fois plus de monde. Ne vaudroit-il donc pas mieux envoyer chaque invalide vivre dans le ſein de ſa famille avec une penſion ſuffiſante à ſon entretien? Ils y gagneroient tous & l'État auſſi.

DIX-HUITIEME NOTE.

On ſe contente de défendre les entrées des Ports avec quelques fortins, redoutes, batteries, ou chaînes tendues; toutes ces choſes ſont inutiles, & n'empéchent pas les vaiſſeaux ennemis d'en approcher. Dans les extrémités, on coule à fond ſes propres vaiſſeaux; mais cette reſſource ne ſert encore de rien. Il ſeroit facile, ce me ſemble, d'avoir des machines toujours prêtes avec leſquelles on pourroit dans la minute former des retranchemens ſous l'eau à l'entrée des Ports, afin d'empêcher qu'aucuns vaiſſeaux ni brûlots ne puſſent en approcher ni y pénétrer.

Comme M. le Maréchal n'a laiſſé aucun devis pour la conſtruction de ces ſortes de machines, j'avois renoncé à cette idée, la croyant d'une trop grande difficulté & d'une dépenſe exceſſive; mais après y avoir bien réfléchi, j'ai apperçu tout le contraire, & je me ſuis déterminé à la traiter ſuivant que je l'ai conçue. Si mon imagination n'a pas tout-à-fait rencontré juſte, l'idée que j'en vais donner engagera peut-être de plus habiles que moi à y travailler avec plus de ſuccès.

Il n'y a que les entrées des Ports étroits, quand elles ne ſont ni trop ni trop peu profondes, qui ſoient ſuſceptibles d'être défendues avec des eſtacades.

En

En 1711, M. du Guai-Trouin détruiſit *Rio-Janeiro*. Sa baye fermée par un grand goulet fort étroit, étoit défendue du côté de ſtribord par le Fort Sainte Croix, qui étoit garni de quarante-quatre pieces de canon de tout calibre, & d'une autre batterie de ſix pieces qui étoit en dehors de ce Fort; & du côté de bas-bord par le Fort Saint Jean, & par deux autres batteries où il y avoit quarante-huit pieces de gros canon qui croiſoient l'entrée : malgré tout cela, la flotte Françoiſe força l'entrée du Port, qui en outre étoit encore défendue par quatre gros vaiſſeaux de guerre & trois frégates. Ne diroit-on pas qu'une pareille entrée devroit être impénétrable? Point du tout, & l'on doit être perſuadé que quand de gros vaiſſeaux peuvent approcher des Forts & des murailles pour les battre, tout doit leur céder. *PL. XVI. Fig. 2.*

Le ſeul remede eſt donc d'en empêcher l'approche. La méthode dont on s'eſt ſervi pluſieurs fois en faiſant couler des vaiſſeaux à fond, n'a preſque jamais réuſſi, parce que ces vaiſſeaux ſe renverſent ſur le côté & ſe briſent, ſoit par leur propre poids ou par l'impétuoſité des flots; de ſorte qu'outre que cet expédient eſt d'une dépenſe exorbitante, il ne ſert encore de rien.

Il faudroit donc qu'il y eût en tems de guerre des eſtacades, qui ſeroient conſtruites à proportion de la profondeur de l'eau à l'entrée des Ports; par exemple, l'entrée du goulet de *Rio-Janeiro* a trente-cinq pieds de fond, ainſi les eſtacades ſeront de la même hauteur. Venons à leur conſtruction.

J'établis premiérement une barque plate, longue de quatre-vingt pieds ſur quarante-cinq de large, & dont les bords ſont relevés de cinq à ſix pieds. Il n'eſt pas néceſſaire que cette barque ſoit fabriquée avec beaucoup de ſoin; la façon doit en être groſſiere, & elle ne coûtera par conſéquent pas beaucoup. Il ſuffit *PL. XVII.*

auſſi d'y employer des bois & des madriers de rebut ; quand ils ſeront bien ſpalmés & graiſſés, ils ſe conſerveront un ſiecle.

J'éleve enſuite ſur cette barque une charpente de ſoixante-dix pieds de longueur, ſa forme eſt triangulaire, chaque face a quarante pieds & ſa hauteur trente-cinq ; cette charpente eſt diviſée en ſept caſes, c'eſt-à-dire qu'elle a huit rayons triangulaires placés à dix pieds de diſtance l'un de l'autre, ſur leſquels poſent des poutres en travers à cinq pieds d'intervalles. Les boulons de fer qui attachent ces poutres de traverſes ſur les triangles, ont une groſſe & longue tête pointue : les poutres ont huit à dix pouces d'épaiſſeur, toutes bien jointes & liées enſemble. Il n'eſt pas non plus néceſſaire d'employer de bon bois à cet ouvrage, qu'il ſoit tortu ou galeux cela n'y fait rien ; on peut ſe diſpenſer auſſi de l'équarrir ; car il importe peu que les poutres ſoient rondes ou quarrées, de ſorte que la conſtruction n'entraîne aucune dépenſe conſidérable.

S'agira-t-il par exemple de défendre l'entrée de Rio-Janeiro, ſept eſtacades ſuffiront au de-là : voyons de quelle maniere.

En tems de guerre l'on tiendra ces machines toujours prêtes dans le Port, avec un bon nombre de paniers fabriqués de la même maniere dont on fait les gabions & les clayes. On attachera ces paniers avec des cordes dans les caſes de l'eſtacade ; on les remplira de cailloux ou de pierrailles de différentes groſſeurs, & on les fermera afin que ces pierres ne puiſſent en ſortir.

Il y aura à chaque eſtacade une garde perpétuelle de ſix à ſept hommes, pour la conduire où il leur ſera indiqué quand on voudra en faire uſage. Par exemple, lorſqu'on appercevra une flotte à la hauteur du Port, on amenera les ſept eſtacades à l'endroit A. B. où on les mettra à l'ancre ; ſi c'eſt une flotte

PL. XVI. Fig. 1.

ennemie & qu'elle vienne vers le Port, quand les premiers vaiſſeaux ſeront à la demi-portée du canon, on fera de grandes ouvertures aux barques ſur leſquelles ſont les eſtacades, pour les couler à fond, ce qui ſera l'affaire d'une minute; alors il ſera impoſſible à aucun vaiſſeau d'en approcher ſans heurter contre. Un vaiſſeau du premier rang heurtera à peu près au centre de l'eſtacade, & ainſi des autres à proportion; il n'y aura que les hautes marées qui feront quelques pieds de différence; quelque effort que faſſe un vaiſſeau, il eſt impoſſible qu'il renverſe l'eſtacade, ce vaiſſeau ſe briſeroit plutôt en mille pieces; les batteries joueront en toute ſureté contre ceux qui voudroient entreprendre d'en approcher pour les lever, ce qui d'ailleurs eſt abſolument impoſſible, à moins qu'on ne laiſſe tranquillement travailler l'ennemi pendant long-tems.

Lors donc que la flotte ennemie voyant l'impoſſibilité de pouvoir pénétrer dans le Port ſe ſera retirée, il s'agira de lever ce retranchement. On commencera par couper les cordes qui attachent les paniers, avec un grand couteau recourbé placé au bout d'une longue perche; enſuite on tirera ces paniers avec des crochets par les ouvertures de l'eſtacade, & ces petits cailloux venant à s'éparpiller, tomberont dans la mer.

Quand la machine ſera déchargée, on fera avancer des radeaux & quelques vaiſſeaux pour l'élever avec des cabeſtans & des moufles juſqu'à fleur d'eau, après quoi on fera paſſer un radeau par-deſſous, ſur lequel on la poſera pour la reconduire dans le Port. Il ſeroit inutile de donner ici de plus ample explication ſur les moyens de relever ces machines, la Méchanique nous en offre cent différens; ce ſera à ceux qui ſeront dans le cas de s'en ſervir, de choiſir les meilleurs. Il ne faut pas non plus que ces eſtacades ſoient conſtruites de maniere qu'on puiſſe

les relever ſi facilement, elles doivent avoir un certain poids qui les retienne un peu ſous l'eau lors même que les pierres en auront été ôtées, parce que l'ennemi pourroit profiter de cette facilité pour s'en débarraſſer ; il faut donc que l'on ſoit obligé d'y travailler pluſieurs jours.

Il s'agit préſentement de fermer une rade ouverte, dans laquelle les vaiſſeaux ſont tout à découvert & par conſéquent expoſés aux inſultes des ennemis.

On doit premiérement connoître la ſonde des endroits où l'on doit jetter les eſtacades, afin que chacune ſoit proportionnée à la profondeur de l'eau où elle doit être jettée ; enſuite on doit régler l'eſpace que l'on veut embraſſer par la quantité d'eſtacades que l'on veut y employer.

Je ſuppoſe que l'on veuille conſtruire un retranchement dans une rade, capable d'y mettre commodément à couvert de toute inſulte une flotte de quarante à cinquante gros vaiſſeaux & autant de petits : dix-huit à vingt eſtacades jettées aux endroits
Pl. XVIII. marqués A & B ſuffiront.

On laiſſera une entrée au centre marqué C. aſſez ſpacieuſe, pour qu'un vaiſſeau puiſſe y paſſer & manœuvrer avec facilité ; on ancrera auprès de cette entrée deux à trois eſtacades toujours prêtes à couler à fond quand il ſera néceſſaire ; les petits vaiſſeaux entreront par les endroits marqués D. & E. on mettra un pavillon ſur chaque eſtacade enfoncée pour que les vaiſſeaux amis connoiſſent les endroits où ils ne doivent pas approcher ; on les ôtera quand on voudra.

Derriere ce retranchement il y aura cent pieces de canon poſées chacune ſur un radeau, leſquelles tireront à fleur d'eau contre les vaiſſeaux ennemis qui voudront en approcher.

Bien des gens à qui toutes choſes paroiſſent impoſſibles, traiteront ſans doute ce que je propoſe de chimere, & s'imagineront

que la dépenſe en ſeroit immenſe : mais ceux qui voudront y réfléchir, trouveront que l'exécution en ſeroit infaillible, & que les frais de vingt eſtacades n'iroient pas au delà de trois cens mille livres tournois, parce qu'on n'y employeroit que de mauvais bois propre à brûler, & que la main d'œuvre en ſeroit facile. Je veux même ſuppoſer que la dépenſe fût du double ; peut-on conſtruire & défendre des Ports à meilleur marché ? Il y en a tels dont les ouvrages qui les défendent ont coûté des millions & qui n'en ſont pas meilleurs pour cela.

Or ſuivant le projet dont j'ai parlé d'une deſcente en Angleterre, trente à quarante de ces eſtacades de quinze à vingt pieds de face ſeulement qu'on ameneroit avec la flotte, ſuffiroient à former une enceinte pour mettre tous les requins en ſureté, quand les troupes auroient débarqué ; de façon qu'aucun brûlot ni frégate ennemis ne pourroient en approcher ; mais auſſi tôt après le débarquement, la premiere attention doit être de s'emparer d'un Port ou d'une bonne rade pour les y faire entrer.

DIX-NEUVIEME NOTE.

QUELS embarras lorſqu'il eſt queſtion de faire paſſer une riviere à la hâte, non ſeulement à toute une armée, mais encore à un moindre corps de troupes?

Ces ſortes d'opérations qui devroient s'exécuter dans la minute, prennent ordinairement pluſieurs journées entieres. L'attirail de nos pontons de cuivre ne peut ſuivre par-tout, ils ne ſont bons que pour établir un pont ſtable quand on veut ſe fixer dans un poſte pour quelque tems. Ne pourroit-on pas imaginer un autre attirail, fait de façon qu'on puiſſe le tranſporter ſur des mulets ou des chevaux de bâts? Il me ſemble auſſi qu'il ne ſeroit pas difficile de trouver le moyen de faire paſſer les plus larges fleuves à une armée de cent mille hommes en ſix à ſept heures de tems, en ſe ſervant de bateaux qu'on puiſſe tranſporter facilement par-tout, ſans être obligé de ſe ſervir de chariots.

CETTE Note me paroît une des plus eſſentielles; elle a été long-tems une énigme pour moi; je vais cependant tâcher de la développer comme les autres.

L'intention de M. le Maréchal eſt d'accélérer autant qu'il eſt poſſible la marche des armées par toute ſorte de pays

montagneux, coupés de rivieres ou canaux, afin qu'elles puiſſent paſſer les fleuves avec la plus grande célérité; efforçons-nous de ſaiſir ſon idée.

Je n'imiterai aſſurément pas le Chevalier de Folard dans ſes paſſages de rivieres, & je ne conſeillerai à perſonne de ſuivre la méthode qu'il nous à donné pour paſſer ſept mille cinq cens hommes à-la-fois ſur ſix radeaux: rien de ſi dangereux; j'en ai vu deux exemples qui n'ont pas réuſſi; l'un en Amérique, & l'autre en Europe; je me contenterai de rapporter ce dernier.

En 1753, au camp de Spandow, le Roi de Pruſſe fit jetter un pont ſur la Sprée, & fit faire une manœuvre à ſon armée en feignant une retraite devant l'ennemi. La colonne ayant paſſé la riviere, on rompit le pont, & l'arriere-garde qui étoit reſtée dans un ouvrage qu'on avoit élevé pour couvrir le pont, après avoir mis le feu aux fougaſſes dont cet ouvrage étoit environné, ſe jetta ſur un radeau qui l'attendoit au bord de la riviere; par bonheur qu'elle n'étoit pas large dans cet endroit; car le radeau s'enfonça, de ſorte que les ſoldats eurent de l'eau juſqu'à mi-jambe avant d'être de l'autre côté. La cauſe de cet événement n'eſt pas provenue du fardeau des hommes; car on auroit pu charger bien davantage le radeau, mais de l'inégalité de ſa charge; le poids étant en effet plus grand à une extrémité qu'à l'autre, l'équilibre eſt bientôt perdu. Les ſoldats ſont obligés de reſter immobiles, & pour peu qu'ils remuent, le radeau vacille, & ils ne peuvent demeurer ſur leurs pieds; de là on peut juger de ce qui arriveroit, ſi l'on y étoit reçu ou reconduit par l'ennemi à bons coups de canon & de fuſil. Il me ſemble par conſéquent que ce ſeroit haſarder beaucoup que de s'en ſervir, à moins que ce ne fût pour paſſer des équipages, encore faudroit-il qu'ils fuſſent ſoutenus & guidés par des cables, ainſi que je le dirai dans la ſuite. Il n'eſt pas douteux que l'on pourroit conſtruire des

radeaux qui ſeroient auſſi fermes ſur l'eau que des vaiſſeaux ; mais cela demanderoit beaucoup d'ouvrage & beaucoup de tems ; d'ailleurs on ne trouve pas toujours des bois propres à cette conſtruction ; ſouvent les momens ſont précieux, & l'on n'en a point à perdre.

Les oûtres de peaux de bouc du Chevalier de Folard ne ſignifient rien : la ſcience de la guerre n'eſt pas un jeu d'enfant ; on ne doit jamais y propoſer que des maximes ſolides, & dont l'exécution ne ſouffre aucune difficulté. Toute idée ſuperficielle qui choque le bon ſens, doit être abſolument rejettée.

Je crois que ce que je vais propoſer ſera meilleur, & qu'il en réſultera des avantages infinis ; l'exécution m'en paroît infaillible.

Qu'on établiſſe en tems de guerre un bataillon de ſix cens hommes, avec ſix cens mulets ou chevaux de bât, auquel on donnera le nom de *Bateliers & Pontoniers.*

Trois cens cinquante mulets ou chevaux de bât porteront chacun un bateau, ſuivant le devis que je joins ici.

PL. XIX. Fig. 1. Douze liteaux de bon bois bien léger, chacun de trois pieds de long, ſur deux pouces d'épaiſſeur, formeront le chaſſis A. Les extrémités de ces bois ſeront ferrées & ajuſtées de façon qu'elles puiſſent ſe joindre & s'arrêter enſemble.

Cinq courbes B. de deux pouces d'épaiſſeur, de quatre pieds & demi ~~à leur corde & de deux pieds & demi de rayon~~, s'emboîteront & s'arrêteront aux liteaux du chaſſis avec des chevilles de fer. On appliquera ſur cette carcaſſe un ſurtout de cuir bien fort & bien épais, mais ſouple & bien graiſſé, qui aura été coupé & ajuſté exprès avec de bonnes coutures redoublées. Ce cuir ou ſurtout s'attachera extérieurement aux courbes & au chaſſis, avec une quantité ſuffiſante de courroies qui ſeront couſues après.

Quatre pieces de bois de deux pouces d'épaiſſeur, ſur trois pouces de largeur, qui ſe joindront l'une à l'autre, formeront

la

la quille C. laquelle s'appliquera ſur le cuir & s'attachera aux cinq courbes avec des vis de fer. Le cuir ſera percé en conſéquence, & chaque trou ſera garni d'une petite plaque de fer.

Deux autres barres D. de deux pouces d'épaiſſeur, auſſi diviſées chacune en quatre parties, s'ajuſteront enſemble & ſe joindront aux courbes avec des vis à un pied de diſtance de la quille; ce qui empêchera ce même cuir de frotter contre terre ou contre quelqu'autre choſe. Cinq barres de traverſe E. auſſi ſur deux pouces d'épaiſſeur à trois pouces de largeur, & de quatre pieds & demi de longueur, s'appliqueront & s'emboîteront avec les courbes ſur les chaſſis; ces barres ſerviront en même tems de bancs pour s'aſſeoir. Quatre à cinq bouts de planches de ſapin de quatre à cinq lignes d'épaiſſeur ſe jetteront ſur les courbes, & ſerviront de plancher pour poſer les pieds.

Le bateau ainſi monté aura ſeize pieds de longueur, quatre pieds & demi de largeur, & deux & demi de profondeur. Il pourra contenir douze ſoldats à l'aiſe, outre le Batelier.

Sa conſtruction eſt telle qu'il ne pourra faire calotte que difficilement, même dans les plus grands courans. Il faut que le Batelier ſoit dreſſé & exercé à le démonter & à le remonter en moins d'un quart d'heure de tems.

Lorſqu'il ſera démonté, il mettra toutes les pieces de bois bien liées en deux paquets dans deux ſacs, & le ſurtout dans un troiſieme. Ces trois paquets ne peſeront pas tout-à-fait deux cens cinquante livres, y compris un petit grapin ou ancre, avec deux rames de ſix pieds, briſées par le milieu.

Il ſeroit inutile que je donnaſſe de plus ample explication ſur toutes ces choſes; on comprendra aſſez ce que je veux dire; il ſuffit qu'on ſaiſiſſe mon idée & qu'on ſache en tirer avantage.

On voit déja du premier coup d'œil, qu'avec ces trois cens cinquante bateaux, on pourra faire paſſer un fleuve, tel que le

Danube, le Rhin, &c. à ſept bataillons de ſix cens hommes chacun en moins d'une demi-heure ; mais il n'eſt pas encore tems d'en parler, venons à autres choſes.

Vingt-cinq mulets ou chevaux de bât porteront cinq cens toiſes de cables bien graiſſés & bien goudronnés ; chaque cable ſera
Pl. XIX. Fig. 3. de dix-huit pieds de long & de deux pouces de groſſeur ; ils ſeront fabriqués de maniere qu'ils pourront s'enchaîner les uns les autres avec des écheveaux de corde de moyenne groſſeur, ſuivant la figure.

Vingt-cinq mulets ou chevaux de bât porteront chacun deux ancres & dix toiſes de cordes de ſept à huit lignes de groſſeur.

Vingt chevaux ſeront chargés chacun de deux cabeſtans qui ſe démonteront, d'une ſcie, d'une hache, de deux pelles & d'une pioche.

Quatre-vingt chevaux ou mulets porteront ſeize plates-formes de bon bois bien léger, chacune de trente-deux pieds en quarré. Chaque plate-forme ſera la charge de cinq chevaux (*n*) ; elle ſera compoſée de quatre-vingt-huit poutrelles, de quatre
Pl. XIX. Fig. 2. pieds chacune, ſur trois pouces d'épaiſſeur, leſquelles s'emboîteront & s'arrêteront toutes les unes avec les autres, avec des tenons ou liens de fer attachés aux extrémités, ſuivant la figure ; & de deux cens cinquante-ſix planches de la largeur d'un pied & de la longueur de quatre, ſur un pouce d'épaiſſeur.

Toute cette charpente ſera ajuſtée pour ſervir de plancher aux ponts.

Quatre-vingt autres chevaux ou mulets porteront huit radeaux, leſquels ſeront conſtruits de la même maniere que les plates-formes ci-deſſus, ils auront auſſi trente-deux pieds en quarré ; mais les poutrelles ſeront de ſix pouces d'équarriſſage, & les planches de deux pouces d'épaiſſeur.

(*n*) Si cinq chevaux ne ſuffiſent pas, on pourra en employer davantage.

Les vingt chevaux qui reſteront, porteront quelques madriers & poutrelles de réſerve, des bouts de cordes, des chevilles de fer, avec des outils de charpente.

Examinons à préſent les ſervices que l'on retireroit d'un corps & d'un attirail ainſi compoſés.

Lorſque le Général voudra paſſer une riviere, il ordonnera à ce bataillon de bateliers & pontoniers de ſe joindre à l'avant-garde. Je ſuppoſe que l'armée ſoit de ſoixante mille hommes, & que l'avant-garde ſoit de vingt bataillons d'infanterie & de quatre à cinq eſcadrons de dragons, le tout faiſant à peu près treize mille hommes.

Quand l'avant-garde ſera arrivée aux endroits A, on ajuſtera tous les bateaux, dans chacun deſquels entreront douze hommes, qui aborderont aux endroits B, & ſe retrancheront avec des ſacs *Pl. XX.* à terre & des roulans friſés; précaution qu'on devra toujours prendre, quand même on n'auroit rien à craindre de l'ennemi, d'autant plus que ce n'eſt que l'affaire de quelques minutes.

On poſera le roulant ſur une claie ou ſur deux à trois morceaux de bois, & on le tirera avec une corde à la queue du bateau.

Quand les bateliers auront mis leur premiere charge à l'autre bord, ils retourneront en prendre une ſeconde, & après celle-ci une troiſieme; de ſorte qu'en trois voyages qu'ils auront fait en moins d'une demi-heure, ſur une riviere que je ſuppoſe de cent trente pieds de large, les treize mille hommes de l'avant-garde ſeront de l'autre côté.

Mais les chevaux ne pourront pas entrer dans les bateaux; comment s'y prendra-t-on pour les faire paſſer?

Deux cavaliers ou dragons ſeront placés ſur l'arriere du bateau, ils ſoutiendront chacun leur cheval par la bride, & ce

cheval ſuivra à la nage. C'eſt ainſi qu'Alexandre fit paſſer le Granique à ſa cavalerie.

Auſſi-tôt que l'avant-garde aura paſſé la riviere, les bateliers & pontoniers jetteront les deux ponts C & les quatre radeaux D. Cette beſogne paroîtra d'abord un peu compoſée, mais rien n'eſt plus ſimple, & quand les hommes y ſeront un peu inſtruits & dreſſés, tout ira avec diligence & ſans confuſion.

Pl. XXI. On fixera cinq cabeſtans à huit pieds de diſtance l'un de l'autre aux endroits marqués E, aux deux côtés de la riviere, que j'ai déja ſuppoſé être de cent trente pieds de large.

On tendra les cables F d'un cabeſtan à l'autre, en leur donnant une tenſion convenable. On attachera ſous ces cables avec des cordes de moyenne groſſeur quarante bateaux G, leſquels ſeront amarrés deux à deux, afin que les cables & les bateaux ſe ſoutiennent mutuellement ſur l'eau. Enſuite on poſera les plates-formes H, leſquelles s'arrêteront avec des cordes attachées aux cables & aux bateaux. Les cordes des ancres I s'attacheront auſſi aux plates-formes, aux cables & aux bateaux. Chaque bateau expoſé au flux ſera en outre retenu par ſon grapin, de ſorte que toutes les pieces ſe ſoutiendront mutuellement. On voit que le pont aura trente-deux pieds de large. Venons aux radeaux.

Pl. XXI. On fixera de même quatre cabeſtans pour chaque radeau aux endroits marqués K. On attachera quatre cables L aux quatre coins de chaque radeau M, à l'extrémité duquel ſera poſé un cabeſtan N. On poſera des planchers ſur les bords de la riviere aux endroits O, afin que l'artillerie & les bagages puiſſent facilement ſe tirer ſur ces mêmes radeaux.

Pl. XX. Tout étant ainſi diſpoſé, les colonnes d'infanterie P défileront ſur les ponts, pendant que la cavalerie Q paſſera avec les bateaux, ainſi que j'ai dit ci-devant : mais ſi l'on n'eſt pas bien preſſé,

on la fera défiler ſur les ponts comme l'infanterie ou on la paſſera avec les radeaux.

A meſure que l'artillerie & les équipages R arriveront au bord de la riviere, on dételera les chariots pour les tirer ſur les radeaux avec les cabeſtans. Quand un radeau ſera chargé de deux, trois à quatre chariots, ſuivant leur poids, on y fera encore paſſer les chevaux de trait; enſuite les cabeſtans devuideront les cables d'un côté, pendant qu'ils rouleront de l'autre; moyennant quoi le radeau ſera toujours en équilibre, & ne pourra pas pencher plus d'un côté que de l'autre: quand il ſera arrivé à l'autre bord, on remettra les chevaux aux chariots pour les tirer à terre, enſuite il retournera à une autre charge.

On obſervera de diriger ces radeaux au courant de la riviere, & les ſoldats en feront de même avec les bateaux.

On voit par conſéquent que l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie & les équipages paſſeront tous en même tems ſans confuſion & en bien peu d'heures.

On remarquera ici qu'on auroit pu jetter quatre ponts & huit radeaux, en employant l'attirail en entier; mais la moitié ſuffit à une armée de ſoixante mille hommes, telle que je l'ai ſuppoſée.

Douze hommes de front peuvent facilement marcher ſur un pont de trente-deux pieds de largeur. Si la riviere eût été le *double* plus large, c'eſt-à-dire de deux cens ſoixante pieds, j'aurois donné la moitié moins de largeur aux ponts, en n'employant que la moitié de l'attirail, comme j'ai fait ici. De-là on peut conclure que l'attirail en entier peut ſervir à une armée de cent mille hommes & même de deux cens mille, s'il y en avoit de telles en campagne.

Les avantages que procureront ces bateaux ſont immenſes. Premiérement une armée fera ſes expéditions avec la plus grande promptitude, elle pourra même éviter les paſſages de vive force,

lorſqu'elle voudra ruſer vis-à-vis l'ennemi qui ſera à l'autre bord de la riviere pour en défendre le paſſage : on fera ſemblant de vouloir paſſer à un endroit, pendant qu'on enverra les bateaux d'un autre côté qui paſſeront quinze à vingt mille hommes ſans obſtacle en moins d'une demi-heure de tems.

Lorſqu'on jugera à propos d'envoyer des partis ou détachemens de trois, cinq, dix, quinze ou vingt mille hommes de l'autre côté d'un fleuve, on détachera avec eux deux à trois compagnies de bateliers qui emmeneront des bateaux & de l'attirail à proportion. Il eſt bon de finir ce Chapitre par un paſſage de vive force.

Pl. XXII. L'Armée veut paſſer la riviere en préſence de l'ennemi A ; on commencera par établir deux batteries aux endroits B, deux autres ſur les radeaux C ; on poſera les plates-formes D ſur les bateaux, ſur chacune deſquelles ſe rangeront quatre à cinq compagnies de grenadiers, qui ſe couvriront d'un parapet fait avec des ſacs remplis de feuilles, de foin ou de paille.

Tout étant ainſi diſpoſé, deux gros détachemens ſe rendront aux endroits E, où ils paſſeront la riviere avec des bateaux pour tomber ſur les flancs de l'ennemi aux endroits F ; alors les plates-formes D ſuivies par des bateaux remplis de ſoldats avanceront. Si-tôt que ces premieres troupes auront mis pied à terre, elles ſe couvriront avec des *ſacs & des roulans*. Enſuite les plates-formes ſe joindront enſemble aux endroits G pour former le pont, ce qui fera l'affaire de quelques minutes.

Quand l'armée ſera obligée de ſe retirer devant l'ennemi, on couvrira les têtes des ponts avec des ſacs à terre, & quand les colonnes ſeront défilées on briſera les ponts en plates-formes ſur leſquelles paſſera l'arriere-garde.

VINGTIEME NOTE.

Il n'y a aucuns principes ni aucunes regles poſitives à donner ſur les grandes évolutions & les grandes manœuvres des armées. Chacun eſt en droit de s'en former des idées, ſuivant l'étendue de ſon eſprit & de ſes lumieres. Ces idées peuvent ſe multiplier juſqu'à l'infini, & celles qu'on aura ſaiſies comme bonnes, pourront en fournir d'autres qui ſerviront dans les différentes circonſtances qui ſe préſenteront à la guerre.

LES loix de la Tactique ont été faites pour l'arrangement des armées & pour faire marcher les corps qui les compoſent, en viteſſe égale & compoſée du plus au moins : mais l'eſprit de ces loix conſiſte à ſavoir faire agir & mouvoir tous ces différens corps en tout ſens & à propos, ſuivant que les lieux & les circonſtances l'exigent au moment des combats.

Nous ignorons très-fort la maniere de combattre des anciens Aſiatiques ; les Grecs ſont les premiers que nous connoiſſions avoir formé des loix ſur la Tactique : l'eſprit de la phalange & de la colonne conſiſtoit dans la ſeule peſanteur de leur choc.

La légion Romaine diviſée par cohortes fut conçue avec un meilleur eſprit ; nous pourrions l'imiter, ſinon tout-à-fait, du moins en partie ; car beaucoup de choſes qui étoient très-bonnes en ce tems-là, ſeroient très-mauvaiſes aujourd'hui.

L'invention de la poudre a dû naturellement produire une maniere différente de combattre de celle des Anciens ; & c'eſt

en conſéquence que nous nous ſommes fait une loi de ranger nos bataillons ſur trois à quatre hommes de hauteur, afin de pouvoir faire un bon uſage de notre feu.

Il eſt certain que puiſqu'on a fait adopter cette maxime à toutes les armées, on doit la ſuivre ; que le feu faſſe quelquefois plus de bruit que de mal, cela peut arriver : mais auſſi il fait ſouvent beaucoup de mal ; & l'on conviendra que l'artillerie, ſur-tout celle de campagne, lorſqu'elle eſt bien ſervie, feroit des ravages épouvantables dans des corps qui ſe rangeroient méthodiquement ſur un ordre profond.

Le point principal eſt de tâcher de tirer le parti le plus avantageux qu'il eſt poſſible de nos bataillons par leurs manœuvres vis-à-vis l'ennemi. Il faut ſaiſir avec eſprit toutes les ruſes que l'on peut pratiquer en fait d'évolutions, leſquelles doivent s'exécuter avec la plus grande célérité ; car c'eſt en quoi conſiſte toute la force de la Tactique.

En fait de Tactique comme en beaucoup d'autres choſes, l'arrangement le plus ſimple eſt le meilleur. On peut enſuite compoſer toutes ſortes de ſyſtêmes au moment où l'on marche pour charger l'ennemi ; & c'eſt alors qu'on doit le ſurprendre par des manœuvres auxquelles il ne s'attend pas.

Le ſyſtême des colonnes eſt ſans contredit excellent dans beaucoup d'occaſions ; mais cet ordre doit ſe former en un clin d'œil & dans l'inſtant même que l'on eſt prêt à fondre ſur l'ennemi avec la bayonnette, après l'avoir déjà chauffé avec les armes à feu.

Les Commentaires du Chevalier de Folard ſont & ſeront toujours très-eſtimables à bien des égards ; mais il faut en écarter la plupart des ſuppoſitions qu'il y fait, elles ſont auſſi ſuperficielles que les conſéquences qu'il en tire. Il ſuppoſe ſouvent l'ennemi d'une telle maniere, afin de s'arranger de ſon côté à

ſa

ſa fantaiſie ; cela eſt bon vis-à-vis un Général ignorant ; mais quand on a en tête un homme ruſé, qui poſſede l'eſprit de la Tactique, en ſachant changer ſon ordre dans un inſtant, que deviendra celui que ſon adverſaire aura ſi bien ajuſté ?

Des bataillons en front de bandiere ne ſeront jamais aſſez ſtupides pour attendre de pied ferme des maſſes d'hommes qui marchent à eux pour les culbuter. Ces bataillons légers & faciles à ſe mouvoir ruſeront devant eux & les détruiront par leur feu ſans les approcher. Un boulet, des cartouches, qui entrent dans un corps formé ſur trente-deux hommes de profondeur, qui marche de loin comme à une proceſſion, y feront aſſurément bien du ravage ; il n'en eſt pas de même contre des bataillons rangés en front de bandiere, un boulet ne peut emporter que trois à quatre hommes tout au plus.

Ceux qui ont vu cette énorme maſſe à *Fontenoy* peuvent ſe repréſenter le carnage qu'y fit l'artillerie & la Maiſon du Roi ; l'intention des Anglois ne fut jamais aſſurément de ſe mettre en colonne, ainſi que bien des gens ſe l'imaginent ; c'eſt la confuſion de leurs bataillons peu exercés aux évolutions qui la forma : les bataillons François qui ſe trouverent vis-à-vis en furent d'abord étonnés ; leur crainte vint de ce qu'ils étoient eux-mêmes fort en déſordre & qu'ils manquoient d'artillerie dans cet endroit ; mais quand l'ordre fut rétabli & que le canon eut joué, les François virent la victoire qui leur étoit preſque échappée, ſe déclarer en leur faveur.

Quelle erreur de croire que les machines de jet des Anciens faiſoient autant d'effet que notre artillerie ! Les pierres qu'elles jettoient alloient d'ailleurs par une parabole, ainſi que celles qu'on lance de nos mortiers aujourd'hui, & une pierre qui tomboit dans une colonne ne pouvoit qu'écraſer un homme ou

deux ; mais il n'en eſt pas de même d'un boulet pouſſé horizontalement avec violence.

M. de Folard nous a débité quantité de fables ſur les machines anciennes ; je ne m'occuperai pas à les réfuter entiérement, ce ſeroit perdre ſon tems que de vouloir combattre tous les anciens Auteurs qu'il cite pour appuyer ſes opinions, la raiſon ſeule parle contre eux : mais le Chevalier avoit une ſi grande dévotion à ces machines, qu'il a voulu nous perſuader de croire comme article de foi qu'elles faiſoient plus d'effet que notre groſſe artillerie.

La catapulte, dit-il, lançoit de gros rochers, & la baliſte des poutres énormes, ſoit en ligne parabolique, ſoit horizontalement avec une ſi grande violence, que ces maſſes ſe diſſoudoient & s'enflammoient en l'air par la ſeule force de la compreſſion. Entre pluſieurs autres preuves qu'il nous donne, il cite l'Hiſtorien Joſeph, qui dit, qu'une pierre lancée par une catapulte à un ſiege, ayant traverſé le corps d'une femme, emporta à demi ſtade de là, l'enfant dont elle étoit groſſe ! Mais une choſe qui me ſurprend bien plus que ce conte de bonne femme, c'eſt que les Anciens, ainſi que nous le dit le Chevalier, faiſoient moins d'uſage dans les batailles de la baliſte que de la catapulte ; car cette derniere machine qui ne pouſſoit ſon poids que paraboliquement, devoit être de bien moindre effet que la baliſte, qui pouſſoit le ſien dans une direction horizontale. Une pierre, ainſi que je l'ai déja dit, qui tomboit dans une phalange ou dans une colonne, ne faiſoit qu'écraſer ſon homme ; encore falloit-il que ces corps ne fuſſent pas en mouvement, ſans quoi il eût été impoſſible de diriger la machine contre eux avec juſteſſe. N'auroient-ils pas mieux fait de ſe ſervir de la baliſte, puiſqu'elle lançoit horizontalement de groſſes poutres armées de

pointes de fer ? Elles euſſent embroché comme des allouettes des files entieres de phalange ou de colonne.

Ces Anciens auroient été bien ſtupides de ſe ſervir de tortues, de beliers &c. pour approcher & battre les murailles, tandis qu'avec leurs baliſtes ils auroient pu pouſſer des boulets de fer du poids de deux cens livres avec plus de force & de violence que ne fait une de nos pieces de vingt-quatre ? Ils auroient certainement battu en breche ainſi que nous le pratiquons, ſi la choſe leur eût été poſſible. Ils auroient, encore une fois, eu l'eſprit bien bouché d'employer tant de faſcines, d'avancer ces tours prodigieuſes & de prendre tant de peine dans leurs approches pour faire le comblement du foſſé ; ils auroient aiſément pu jetter de loin avec leurs catapultes une douzaine ou deux de gros rochers, il eût été bientôt comblé.

M. de Folard conſeille de faire uſage de cette machine dans la défenſe des Places ; il auroit dû plutôt conſeiller de s'en ſervir dans les attaques ; ſi elles ſont d'un effet ſi ſurprenant, on pourroit d'un quart de lieue de diſtance en une heure ou deux combler les foſſés les plus profonds, ſur tout un polygone avec une douzaine de ces machines ſeulement.

Je ſuppoſe qu'une catapulte jette par minute deux rochers, chacun de quatre pieds cubes ſeulement : douze jetteront quatorze cens quarante rochers en une heure, ce qui donnera cinq mille ſept cens ſoixante pieds cubes, & par conſéquent onze mille ſept cens vingt en deux heures. Mais, me dira-t-on, l'on ne trouve pas toujours des rochers à ſa bienſéance. J'en conviens ; mais auſſi M. de Folard ne nous dit-il pas que les Anciens mettoient quantité de petites pierres ou cailloux dans des ſacs pour les lancer enſuite avec les catapultes ? Donc un ſac, ou un gabion de quatre pieds cubes remplis de pierres ou de terre,

feroient le même effet pour le comblement, qu'un ſeul rocher de même dimenſion.

Ce qui ſurprend, c'eſt que des hommes qui ont eu l'eſprit d'inventer des machines ſi prodigieuſes en aient manqué au point d'ignorer les avantages qu'ils pouvoient en retirer, après en avoir fait uſage pendant l'eſpace de trois à quatre mille ans.

Terminons cette digreſſion, elle ne m'a mené que trop loin, & revenons à la Tactique. Je ſuppoſe que tout le monde adopte le ſyſtême de ſe ranger méthodiquement en colonnes ou ſur un ordre profond, quels avantages en retirera-t-on ? Il me ſemble au contraire qu'il en réſulteroit beaucoup de mal.

On doit avoir une méthode fixe de ſe ranger, mais elle doit changer lorſqu'il le faut, au moment du combat, avec aiſance & ſans confuſion. Se ranger en front de bandiere, eſt ſans contredit la meilleure méthode qu'on puiſſe adopter aujourd'hui, parce qu'avec des bataillons ſur trois à quatre de hauteur, on peut ſe former & ſe mettre dans un inſtant de telle maniere qu'on le juge à propos : *Et c'eſt en quoi conſiſte le véritable eſprit de notre Tactique, ainſi que je vais le démontrer.*

On a déja remarqué dans la Note qui traite des déploiemens, qu'un bataillon de ſix cens hommes occupe cinquante toiſes ou cent pas de cheval de front ſur quatre hommes de hauteur, & qu'un eſcadron de cent cinquante maîtres ſur trois de hauteur occupe vingt-cinq toiſes, qui font cinquante pas de cheval ; c'eſt à quoi on devra toujours ſe régler en proportion de la force des corps, c'eſt-à-dire du non complet.

J'aurai toujours pour maxime de placer des eſcadrons de dragons derriere les lignes d'infanterie pour tomber ſur les bataillons ennemis lorſqu'ils auront déjà été chargés & mis en déſordre par l'infanterie ; car il ſeroit ridicule de faire charger

par ces eſcadrons les bataillons qui ſeroient en bon ordre & qui n'auroient rien ſouffert.

On ſe fera auſſi une regle de faire paſſer l'artillerie de la ſeconde ligne à la premiere, au moment que l'on marchera en front à l'ennemi : mais lorſqu'on l'approchera & qu'on ſera à portée de le charger avec la bayonnette, toute l'artillerie ſe retirera en arriere, parce qu'elle n'eſt plus d'aucune utilité, au contraire. Je ſuppoſe ſix petites pieces de campagne par bataillon; en doublant celles de la ſeconde ligne à la premiere, cela fera douze, leſquelles ſeront ſervies en marchant en avant, & en ſe retirant, avec autant de facilité & de vîteſſe qu'un fuſil, quand les ſoldats y ſeront bien exercés. Il faut que ces pieces de campagne ſoient un peu longues, les courtes n'ont pas aſſez de portée pour tirer de loin, & de près elles ne ſervent de rien.

PREMIER EXEMPLE.

Attaque par la gauche.

APRÈS que les colonnes auront été déployées, toute l'armée marchera en front de bandiere d'un pas égal & allongé. A environ cent pas de l'ennemi, les brigades de la droite 2, 4 & 6, reſteront en panne en ſuivant à petit pas le mouvement des brigades de la gauche qui marcheront à grands pas ſur la droite de l'ennemi. *PL. XXIII.*

Pendant la marche, les deux brigades de la ſeconde ligne 7 & 9, auront doublé celles de la premiere 1 & 3, leſquelles ſeront encore ſoutenues par les eſcadrons de dragons *a. b.* Enſuite les brigades de la réſerve 13 & 14 remplaceront celles de la ſeconde ligne 7 & 9.

Si les brigades de la gauche de l'ennemi avancent ſur celles de la droite 2, 4 & 6, elles feront une retraite ſoutenue par un bon feu de diviſion juſqu'à ce qu'elles aient apperçu le ſuccès des brigades de la gauche, alors elles rechargeront l'ennemi en avant.

Quand on a réſolu une attaque, ſoit par la droite, par la gauche ou par le centre ; dans l'inſtant même que l'armée s'ébranle pour marcher à la charge, les forces de la réſerve & les meilleures troupes doivent s'y porter : de ſorte qu'au moment du déploiement les bataillons doivent ſe trouver en place, ſuivant l'ordre de bataille diſtribué aux Officiers Généraux ou Chefs de brigades.

On peut entreprendre de pareilles manœuvres contre un ennemi plus fort en nombre, lorſqu'on a l'eſprit de lui refuſer le côté foible & de tomber avec toutes ſes forces ſur une ſeule partie des ſiennes.

DÉFENSE.

Si le Général ennemi a l'œil aſſez bon pour s'appercevoir à tems que ſa droite va être ainſi attaquée, il la repliera en retraite & portera ſes forces vers le centre en faiſant doubler ſa réſerve avec ſes ſeconde & premiere lignes. C'eſt la manœuvre la plus courte qu'il puiſſe faire, afin de charger le centre de ſon ennemi : mais lorſqu'une manœuvre eſt exécutée avec célérité ; il eſt bien difficile d'y parer aſſez à tems.

On prétend que les mouvemens en arriere intimident les ſoldats : cela pourroit être lorſqu'ils n'y ſeront pas bien exercés. Les Officiers devroient les avertir dans le moment même, que cette manœuvre ne ſe fait que pour tromper l'ennemi, & non par la crainte qu'on a de lui. Au reſte, quand les troupes ſeront

bien rompues & accoutumées à ces ſortes de mouvemens, elles n'en recevront aucune impreſſion de crainte. M. le Maréchal a dit dans ſes Mémoires que la valeur étoit journaliere, cela peut être vrai ; mais auſſi la lâcheté des ſoldats ne provient bien ſouvent que du peu de capacité des Chefs qui les font agir ; & l'on doit être perſuadé que des troupes qui ſeront conduites par un Chef habile & en qui elles auront de la confiance, ſeront toujours braves & ne recevront aucune crainte lorſqu'elles feront des mouvemens en arriere. En un mot il faut qu'elles ſoient familiariſées à toutes ſortes de manœuvres, tant en arriere qu'en avant ; car qu'eſt-ce que des troupes que l'on ne peut faire agir comme l'on veut ?

SECOND EXEMPLE.

Attaque par le centre.

AUSSI-tôt que l'armée miſe en bataille ſe ſera ébranlée pour marcher à l'ennemi, les forces ſe porteront vers les trois brigades du centre 7, 8 & 9, en les faiſant doubler par celles 16, 17 & 18 de la ſeconde ligne, leſquelles ſeront ſoutenues par deux autres brigades de la réſerve diviſées en huit bataillons *marqués a. b. c. d. e. f. g. h.* rangés par intervalles, derriere leſquelles marcheront les eſcadrons de dragons. Les deux autres brigades de la réſerve remplaceront dans la ſeconde ligne. *PL. XXIV.*

Quand l'armée ſera à portée de charger l'ennemi avec la bayonnette, les deux ailes, tant de la premiere que de la ſeconde ligne compoſées des brigades 1, 3 & 5 ; 2, 4 & 6 ; 10, 12 & 14, & 11, 13 & 15, ſe replieront en arriere par un feu de retraite juſqu'à ce qu'elles aient apperçu que les bri-

gades du centre ont enfoncé celles de l'ennemi. Alors elles retourneront en avant pour tomber ſur ſa droite & ſur ſa gauche, qui ſeront déja priſes en flanc par les bataillons de la réſerve & les eſcadrons de dragons, pendant que les brigades victorieuſes continueront de faire front à la ſeconde ligne de l'ennemi.

DÉFENSE.

Il eſt bien difficile de parer à une pareille manœuvre, ſi elle eſt exécutée avec célérité. L'habileté l'emporte bien ſouvent ſur la force, & repouſſer la force par la force, n'eſt pas toujours le plus ſage parti. La ſcience conſiſte à ſavoir-faire agir le plus contre le moins. Ici le Général ennemi n'auroit rien de mieux à faire que de quadrupler & de replier ſes brigades par un quart de converſion de droite & de gauche, pendant que les brigades de ſa réſerve qui ſe ſeront doublées feront front à l'attaque; de ſorte que tout ce qui oſeroit pénétrer dans cette trouée, y ſeroit reçu de front & des deux flancs.

TROISIEME EXEMPLE.

Attaque par la droite & par la gauche.

PL. XXV. L'ARMÉE marchant à l'ennemi, les brigades 1 & 3, & celles 2 & 4 de la premiere ligne ſeront doublées par celles 9 & 11, 10 & 12 de la ſeconde; leſquelles ſeront remplacées par celles 13 & 15, 14 & 16, en marchant par leurs flancs à droite & à gauche. Enſuite la réſerve remplira l'intervalle du centre.

Lorſque la premiere ligne ſera à portée de celle de l'ennemi, quelques bataillons de la ſeconde ligne s'avanceront pour ſoutenir

tenir ceux qui pourroient être repouſſés au moment de l'attaque, & les dragons ſuivront pour donner quand les brigades auront enfoncé l'ennemi. A environ cent pas de lui les deux ailes commenceront à charger en marchant en avant avec célérité & à grands pas, pendant que le centre ſoutiendra en marchant à petit pas, comme ſervant de pivot aux mouvemens de la droite & de la gauche.

DÉFENSE.

Il s'agit ici de repouſſer la force par la force. Si le Général ennemi s'apperçoit aſſez à tems de cette manœuvre, il repliera ſes ailes, afin que les brigades de ſa réſerve & du centre de ſa ſeconde ligne aient le tems de s'y porter, pour retourner enſuite en avant.

Il feroit une très-mauvaiſe manœuvre s'il portoit ſes forces à ſon centre, afin de percer celui de ſon adverſaire ; car quand même il y réuſſiroit, il courroit riſque d'être enveloppé, ſi les deux ailes où ſont toutes les forces de ſon ennemi venoient à culbuter les ſiennes qui ſont plus foibles.

QUATRIEME EXEMPLE.

Attaque générale.

LA premiere ligne étant à portée de celle de l'ennemi, deux bataillons de chaque brigade de la ſeconde marcheront pour doubler ceux qui ſont vis-à-vis d'eux ; de ſorte que chaque demi-brigade de la premiere ligne ſera ſur huit de hauteur. *PL. XXVI. Fig. 1.*

Enſuite viendront les eſcadrons de dragons qui ſe placeront à diſtance derriere les demi-brigades non doublées, pour ſe porter de droit & de gauche après la charge de l'infanterie.

CINQUIEME EXEMPLE.

Pl. XXVI. Fig. 2. A Environ cent pas de l'ennemi, un bataillon de la droite & un de la gauche de chaque brigade de la premiere ligne ſe replieront en potence par un quart de converſion en arriere, ſe doubleront en ſe rompant par le milieu & continueront de marcher à grands pas. Au moment de la manœuvre, un bataillon de chaque brigade de la ſeconde ligne ſuivis des dragons, marcheront & ſe placeront derriere les intervalles de la premiere ligne.

DÉFENSE.

Suivant ces deux attaques, le plus court parti que puiſſe prendre le Général ennemi, eſt de faire doubler ſa premiere ligne ſur ſa ſeconde en ſe retirant, ou de faire avancer ſa ſeconde ſur ſa premiere.

SIXIEME EXEMPLE.

Pl. XXVII. Fig. 1. LA premiere ligne A. étant à portée de celle de l'ennemi B. deux bataillons du centre de chaque brigade ſe replieront en avant par un quart de converſion de droite & de gauche pour former des colonnes de huit hommes de front ſur toute la profondeur des bataillons. Les deux autres bataillons de la droite & de la gauche reſteront en front de bandiere & marcheront ainſi entre les colonnes. Au moment de la manœuvre, des piquets ou grenadiers de la ſeconde ligne ſuivis par des pelotons de dragons ſe placeront derriere les intervalles de la premiere.

DÉFENSE.

Si le Général de l'armée B. a assez de tems, il fera former toute sa premiere ligne en colonnes, & il fera avancer toute sa seconde ligne à la queue de ces colonnes qui fera feu par les intervalles.

SEPTIEME EXEMPLE.

L'Armée toujours rangée en front de bandiere & marchant ainsi à l'ennemi, lorsqu'elle sera à portée de le charger avec la bayonnette, tous les bataillons se diviseront en quatre. La division de la droite & celle de la gauche doubleront derriere celles du centre par le pas de côté, & ensuite elles se rompront par le milieu pour se plier en avant en colonnes par un quart de conversion de droite & de gauche; de sorte que chaque colonne sera de seize hommes de front sur trente-sept de profondeur pour un bataillon de six cens hommes. La profondeur des files diminuera à proportion de l'incomplet du bataillon. *Pl. XXVII. Fig. 2.*

HUITIEME EXEMPLE.

Deux bataillons de la droite de la brigade 1 se diviseront chacun en deux. Les divisions ou demi bataillons de la droite & de la gauche doubleront sur celles du centre, ensuite se rompront par le milieu & se replieront en avant en colonnes par un quart de conversion de droite & de gauche. Les autres bataillons de la gauche feront la même chose. *Pl. XXVIII. Fig. 1.*

La brigade 2 de la gauche se formera aussi en deux colonnes chacune de deux bataillons. La gauche de la brigade 3

& la droite de celle 4, ſe formeront de même, enſorte que chaque colonne ſera de ſeize hommes de front ſur ſoixante-quatorze de profondeur quand les bataillons ſeront complets.

La droite de la brigade 3 & la gauche de celle 4 ſeront doublées par les deux brigades de la ſeconde ligne, qui ſeront remplacées par celles de la réſerve 9 & 10, enſuite ſuivront des piquets de la ſeconde ligne avec les dragons qui ſe placeront derriere les intervalles.

NEUVIEME EXEMPLE.

Pl.XXVIII. Fig.2. DEUX bataillons de la droite des brigades 1 & 3, & deux bataillons de la gauche de celles 2 & 4, ſe diviſeront en huit, c'eſt-à-dire par quart de bataillon. Les deux diviſions du centre marcheront en avant, & les ſix autres ſe replieront derriere deux par deux, de droite & de gauche par le pas de côté pour former un quarré long de ſoixante-quinze hommes ſur ſeize de profondeur.

Les autres demi-brigades 1, 2, 3 & 4, continueront à charger en front de bandiere ſur quatre de hauteur.

Les deux bataillons du centre de la brigade 5, ſeront doublés par ceux de la droite & de la gauche.

Deux bataillons de la ſeconde ligne de la brigade 10 marcheront derriere les intervalles de la brigade 5, ils ſeront remplacés par deux autres bataillons de la réſerve des brigades 11 & 12, enſuite avanceront les piquets & les dragons.

On pourra ſe ſervir de la méthode ci-deſſus pour ſe mettre en colonne; par exemple, ſi l'on veut former d'autres quarrés avec ceux-ci, les diviſions de la gauche ne bougeront point, pendant que celles de la droite marcheront en avant juſqu'à ce

que la tête de la gauche ſoit à la hauteur de la queue de la droite : de ſorte que le quarré aura trente-ſept hommes de front ſur trente-deux de hauteur. Lorſqu'on voudra former la colonne, on diviſera ce quarré en deux, & ces diviſions marcheront ainſi que je viens de dire à la queue l'une de l'autre. Au reſte les converſions me ſemblent préférables à ceci, parce que la manœuvre eſt plus prompte & ſe fait avec moins d'embarras. Il y a des militaires qui veulent mettre les grenadiers & les meilleurs ſoldats à la tête & aux flancs de chaque corps ; mais il me ſemble qu'il vaut mieux les entre-mêler avec les moindres, parce que les uns encouragent les autres ; car ſi la tête d'une colonne toute compoſée de vieux ſoldats vient à être un peu maltraitée, la queue où ſeront les recrues ne tiendra pas.

DÉFENSE.

Le plus court moyen de parer aux trois attaques précédentes, eſt de refuſer la premiere ligne en la retirant à la faveur d'un bon feu d'artillerie & de mouſqueterie, pendant que les brigades de la ſeconde ligne ſe formeront en colonnes entre les intervalles deſquelles paſſeront les bataillons de la premiere. Alors cette ſeconde ligne formée en colonnes chargera celles de l'ennemi qui auront beaucoup ſouffert par le feu de retraite de la premiere ligne : mais les troupes doivent être bien exercées & bien rompues à la marche & aux évolutions pour exécuter de pareilles manœuvres, ſans quoi il ne faut pas y penſer. Le plus vîte l'emportera toujours ſur le moins, ſoit qu'il s'agiſſe de manœuvres offenſives ou défenſives.

Celui qui attaque a ordinairement un grand avantage ſur celui qui défend : mais auſſi il arrive bien ſouvent que deux armées agiſſent offenſivement ; c'eſt-à-dire qu'elles marchent également l'une à l'autre pour ſe combattre ; alors l'avantage eſt égal de

ce côté-là, & il n'y a plus que la ſcience & la célérité des manœuvres de l'une qui l'emportera ſur l'autre : car l'adreſſe l'emporte ſouvent ſur la force ; & lorſque l'adreſſe eſt jointe à la force, on eſt invincible.

DIXIEME EXEMPLE.

Pl. XXIX. LORSQUE l'armée ſe ſera déployée en front de bandiere, elle marchera d'un pas égal juſqu'à la portée du mouſquet du bois & des deux villages.

Enſuite les brigades 9 & 10 de la ſeconde ligne doubleront celles 3 & 4 de la premiere. Les quatre bataillons du centre de chacune de ces brigades doublées ſe formeront en colonnes lorſqu'elles ſeront à cinquante pas de l'ennemi, & les quatre autres chargeront en front de bandiere. Les eſcadrons de cavalerie donneront en même tems.

Les brigades 5 & 6 ſoutenues de celles 11 & 12, & par un grand feu d'artillerie, attaqueront le village du centre. Les deux brigades 13 & 14 de la réſerve longeront de droite & de gauche, & paſſeront par les trouées qu'occupoient celles 9 & 10 de la ſeconde ligne, pour ſoutenir l'attaque des brigades doublées 3 & 9, 4 & 10.

Les brigades 1 & 7 ſoutenues d'un grand feu d'artillerie feront une fauſſe attaque au bois qui eſt à la gauche de l'ennemi & ſoutiendront la cavalerie en cas qu'elle ſoit repouſſée.

Les brigades 2 & 8 ſoutenues d'un grand feu d'artillerie feront auſſi une fauſſe attaque au village qui eſt à la droite de l'ennemi, & ſoutiendront auſſi la cavalerie au cas qu'elle ſoit repouſſée.

Bien des Généraux ont la maxime de commencer par faire attaquer les villages & les endroits fourrés, & même d'y faire

tous leurs efforts, ce qui détruit une infinité de monde & fait perdre bien du tems : au lieu qu'en commençant l'attaque aux endroits qui ne ſont pas couverts, lorſque ces endroits ſont une fois enfoncés, le reſte tombe de ſoi-même, ou du moins on en a bon marché.

Par ce peu d'exemples que je viens de préſenter ici, il eſt facile de voir quelle infinité de manœuvres l'on peut faire exécuter aux armées au moment même du combat : la matiere eſt ſi ample, que ſi je voulois la traiter plus au long je ne finirois jamais.

Chaque tête qui a l'eſprit militaire peut ſe former des idées & les varier ſuivant les circonſtances des tems & des ſituations du terrein.

La façon de penſer chez les hommes differe autant que les phyſionomies : pluſieurs peuvent viſer à un même but par cent points différens ; mais il n'y a que ceux qui ont l'œil aſſez bon pour rencontrer juſte, qui réuſſiſſent.

Malgré tous ceux qui ont crié, qui crient & qui crieront encore contre nos bataillons minces, je crois que la méthode de ſe ranger ainſi eſt la meilleure & la plus ſimple qu'on puiſſe adopter aujourd'hui.

Quand les troupes ſeront bien exercées à la marche & aux évolutions, un front de bandiere ſi mince qu'il ſoit pourra au moment de la charge ſe former en colonnes ou en autant de manieres qu'on le jugera à propos.

ONZIEME EXEMPLE.

Combat de Cavalerie.

TOus les mouvemens de la cavalerie doivent être exécutés avec autant de célérité que ceux de l'infanterie (proportion gardée dans la viteſſe de la marche d'un homme & d'un cheval) ſa charge doit être auſſi rapide que le vol d'un oiſeau.

Les chevaux doivent être exercés comme les hommes, & la main du cavalier doit leur ſervir d'intelligence pour les faire agir à propos, ſur-tout dans les combats. Ils ne ſavent guere ce que c'eſt que la gloire & le point d'honneur, ils ne connoiſſent d'autres mouvemens que ceux de la nature, & cette même nature ſe révolte à tout ce qui tend à ſa deſtruction; il n'y a que la crainte d'une force majeure qui puiſſe les faire aller & les rendre obéiſſans.

On doit agir à la guerre avec les mêmes principes envers les chevaux qu'envers les hommes, c'eſt-à dire, qu'ils doivent également être choiſis forts & vigoureux. L'avoine & le fourage ne doivent jamais manquer aux uns, non plus que les choſes néceſſaires à la vie aux autres, ſans quoi ils manqueront de force & de courage.

Il eſt aſſez prouvé ~~que de deux corps qui ſe chargent~~ avec la même rapidité, le plus peſant l'emporte ſur le moins. Donc de deux corps pouſſés avec la même violence l'un contre l'autre, le plus épais l'emportera ſur le plus mince.

Je ne dirai rien ici des armes de la cavalerie, on en a déjà tant parlé ailleurs, qu'il ſeroit inutile de le répéter. Il eſt tout auſſi ſuperflu de dire qu'elle ne doit pas tirer, & que le feu n'eſt pas de ſon reſſort, tout le monde le ſait aſſez.

Je

Je ne parlerai pas non plus des diverſes méthodes dont on s'eſt ſervi juſqu'à préſent à l'égard de l'arrangement des eſcadrons, & je m'en tiendrai à la meilleure, qui eſt de ſe mettre en front de bandiere ſur trois maîtres de hauteur. On peut avec des lignes de cavalerie, ainſi qu'avec celles d'infanterie ſe former en marchant à la charge, en colonnes on en telle figure qu'on le jugera à propos.

Les deux corps de cavalerie A & B marchent pour ſe charger. *PL. XXX.* Ils ſont compoſés chacun de douze eſcadrons rangés ſur deux lignes, ſix en premiere & ſix en ſeconde. Je ſuppoſe ici chaque eſcadron à cent quatre-vingt maîtres.

La premiere ligne de l'armée A étant à cinquante ou ſoixante pas de celle B, ſe rompra par demi eſcadron. Six de ces demi eſcadrons ſe diviſeront chacun en cinq pelotons pour ſe former en colonnes, en marchant par le centre; de ſorte que chaque colonne ſera de ſix maîtres de front ſur quinze de profondeur (*o*).

Les ſix autres demi eſcadrons qui ſeront de trente de front & de trois de profondeur, reſteront en front de bandiere entre les colonnes. Ce mouvement peut ſe faire au grand trot ſans s'arrêter.

(*o*) Je ſai que bien des gens trouveront cette manœuvre de faire charger ainſi de la cavalerie en colonnes, très-extraordinaire; car, dira-t-on, ſi les premiers rangs viennent à être culbutés, les autres ne pourront avancer & ſeront mis en déſordre. Si cela étoit, le même obſtacle ne ſe rencontreroit-il pas également en chargeant à trois maîtres de hauteur ſeulement? N'a-t-on pas ſouvent vu que quand les maîtres du premier rang d'un eſcadron étoient tués ou démontés, cela n'a pas empêché le ſecond & troiſieme rang d'avancer? A plus forte raiſon quinze rangs qui ſe ſuccedent avanceront-ils.

C'eſt une erreur de croire que les files de cavalerie ne tirent point de leur hauteur l'avantage qui en réſulte à l'infanterie; & je dis que les premiers rangs qui ſe ſentent preſſés & ſuivis par une ſuite de pluſieurs autres, en acquierent bien plus de vigueur & de force; il faut abſolument qu'ils pouſſent en avant, car ils ne peuvent pas reculer.

La ſeconde ligne ſe formera de même à l'inſtant que la premiere chargera, & elle avancera pour la ſoutenir.

Il y a apparence que les colonnes A perceront la ligne B, ſinon, au moins elles la mettront aſſez en déſordre pour que les autres demi eſcadrons qui ſont en front de bandiere en aient bon marché.

Si la premiere ligne ne réuſſit pas, elle ſe repliera en arriere & paſſera par les intervalles de la ſeconde qui chargera à ſon tour. Cette manœuvre eſt toute ſimple & peut s'exécuter ſans confuſion au moment même du combat.

DOUZIEME EXEMPLE.

M. De Folard nous a cité les batailles de *Leuctres*, de *Mantinée* & de *Lutzen*, comme des chefs-d'œuvres de Tactique; mais je ne ſuis pas de ſon ſentiment, & ce qui pouvoit être merveilleux alors, ſeroit une ſotiſe aujourd'hui.

Il me paroît par rapport à l'affaire de Leuctres, que les Hiſtoriens ou leurs Traducteurs n'ont écrit que ſuivant leur imagination; ou il falloit que les mouvemens de célérité ne fuſſent pas du reſſort de la phalange, ou bien que le terrein qui étoit devant la gauche & le centre de Cléombrote l'empêchât de les faire mouvoir, lorſqu'il s'appercut de la manœuvre des Thébains. Je ſuis perſuadé néanmoins que la marche de leur gauche où étoit cette formidable colonne de trois mille hommes dut être bien lente.

Une pareille manœuvre ne conviendroit pas aujourd'hui vis-à-vis des bataillons rangés en front de bandiere, & je regarde encore une fois notre artillerie, quand elle eſt bien ſervie, comme la plus mortelle ennemie des corps rangés ſur une grande pro-

fondeur, lorſqu'ils ont un long chemin à parcourir avant que d'atteindre l'ennemi. La déſtruction de ces maſſes eſt effroyable; un boulet, des cartouches enlevent des files entieres, & la confuſion y devient générale.

Les mouvemens que l'on peut haſarder aujourd'hui avec des bataillons bien exercés à la marche & aux évolutions, déconcerteroient bientôt les manœuvres d'une colonne, telle que celle qu'on ſuppoſe qu'*Epaminondas* forma pour faire ſes efforts ſur la droite des Lacédémoniens. Que ſeroit devenue celle des Thébains B, ſi Cléombrote eût refuſé la ſienne en ſe repliant en arriere, & qu'il eût porté ſon centre & ſa gauche A ſur cette droite ennemie qui étoit extrêmement foible? Venons à la bataille de Mantinée. *PL. XXXI. Fig. 1.*

La réponſe de M. de Folard à la critique qu'on a faite ſur cette bataille, ne ſatisfait point du tout : elle ne juſtifie pas les fautes que les deux Généraux y ont faites contre toutes les regles de la prudence (ſi tant eſt que l'affaire ſe ſoit paſſée telle qu'on l'a écrite.)

Epaminondas ayant remarqué la montagne C qui couvroit toute la droite de l'ennemi D, la fit occuper par ſon infanterie légere & ſa cavalerie, pour tenir en échec cette droite & la rendre inutile pendant qu'il ſe porteroit vers le centre à l'effet de le percer avec ſa colonne E. Cela eſt fort bien; mais une choſe qui me ſurprend, c'eſt qu'Epaminondas ait fait cette manœuvre avant que d'avoir battu la cavalerie de la gauche des ennemis; car ſi la ſienne eût été défaite, il étoit facile à toute l'aile gauche des Lacédémoniens de ſe replier par un quart de converſion pour tomber ſur le flanc & ſur le derriere des Thébains, en refuſant le centre à cette formidable colonne, par un mouvement en arriere. Or Epaminondas n'auroit aſſurément pas réuſſi ſi ſa cavalerie de la droite eût été battue. Auſſi ne doit-on *PL. XXXI. Fig. 2.*

jamais riſquer de pareilles manœuvres avant que d'avoir décidé de ce côté-là. On n'a pas beſoin alors d'une groſſe colonne pour y réuſſir, car pendant que la cavalerie victorieuſe tombe ſur le flanc de l'ennemi, il eſt facile de le percer & de le culbuter de front.

Du reſte on ne peut raiſonner ſur les faits anciens que par conjecture, & nous ignorons très-fort leurs poſitions & leurs raiſons, malgré tout ce qu'en peuvent dire *nos Grecs modernes.*

Les relations que l'on a donné ſur la bataille de *Lutzen* ſont toutes auſſi apocryphes : cependant telles que nous les avons, il eſt facile de concevoir pourquoi les Suédois y ont eu l'avantage. C'eſt parce que leurs corps d'infanterie étoient plus petits, & par conſéquent plus facile à ſe mouvoir que ceux de leurs ennemis. Leur artillerie de campagne dont ils faiſoient déjà alors un très-bon uſage, n'y contribua pas peu. D'ailleurs un ordre de combat tel que celui qui a été ſuivi par les Impériaux à Lutzen, ſeroit aujourd'hui un monſtre de Tactique : mais lorſque deux ennemis ſuivent à peu près les mêmes principes pour l'attaque & pour la défenſe, il faut bien que l'affaire ſe décide en faveur du moins imparfait ; car pour la bravoure je la ſuppoſe toujours égale de part & d'autre.

Je le répete encore, l'ordre de la colonne eſt très-excellent ; mais il ne doit jamais être méthodique. Il faut ſavoir le former ſur le champ & à propos quand on eſt prêt à fondre ſur l'ennemi avec la bayonnette : car de vouloir faire marcher des colonnes expoſées pendant un quart d'heure ou une demi-heure, que dis-je ? quelquefois trois à quatre heures de canonnade, c'eſt un très-mauvais jeu.

VINGT-UNIEME NOTE.

On fait ſi peu d'uſage aujourd'hui de la bayonnette, qu'on diroit que cette arme n'a été inventée que pour épouvanter : Cela provient, je crois, de ce que les ſoldats n'ont rien qui leur garantiſſe le corps. Si les Romains avoient un ſoin infini de ſe couvrir par des armes défenſives, il ne faut pas croire qu'ils prenoient ces précautions manque de courage & de bravoure ; car aſſurément ils nous valoient bien de ce côté-là.

LES Anciens avoient un plaſtron ſur l'eſtomac, qu'on appelloit garde-cœur, qui les garantiſſoit non-ſeulement des traits, mais encore des coups de piques & d'épées. Je ne ſai de quoi étoit compoſée cette eſpece de cuiraſſe, mais elle ne devoit pas peſer beaucoup.

M. le Maréchal de Saxe avoit un plaſtron d'étoffe de ſoie piquée en pluſieurs doubles qui receloient des lits de coton. Il étoit à l'épreuve, & ne peſoit que quatre à cinq livres.

Il me ſemble qu'on pourroit faire faire des plaſtrons, non-ſeulement à l'infanterie, mais encore à la cavalerie, qui ne peſeroient guere plus de ſix à ſept livres ; en prenant cinq à ſix doubles de groſſe toile, entre leſquels on mettroit des lits de charpie, de vieux linge, que l'on piqueroit bien ſerré ; enſuite on couvriroit ce matelat de deux pieces de cuir ou de buffle, que l'on piqueroit encore l'un avec l'autre.

PL. XXXII. Ce plaſtron couvrira l'eſtomac, la poitrine & le ventre : on le pendra au col avec une courroie de cuir comme un hauſſe-col, & on l'attachera avec une autre courroie ou ceinture à l'entour du corps. Ces plaſtrons garantiront les ſoldats, non-ſeulement des traits de l'ennemi, mais encore du froid.

Lorſqu'il ſera chaud, ils pourront dans les marches détacher la ceinture & le tourner ſur les épaules. Il n'eſt au reſte néceſſaire qu'en tems de guerre.

J'ai ſouvent été ſurpris de ce qu'on n'exerce pas les ſoldats à s'eſcrimer avec la bayonnette au bout du fuſil ; car l'on pourroit ainſi qu'avec l'épée porter des feintes, parer, &c. le plus habile & le plus alerte l'emporteroit ſur celui qui le ſeroit le moins.

Il n'y a que quelques années qu'on avoit une méthode bien ridicule de marcher à la charge avec la bayonnette : l'attitude gênante avec laquelle cette manœuvre s'exécutoit, ſuffit ſeule pour en faire connoître le foible.

Toute action de vigueur demande une attitude naturelle ; or rien n'eſt moins naturel que de marcher en préſentant la bayonnette le fuſil couché ſur le bras gauche, parce que le ſoldat en faiſant ce mouvement ſe trouve de côté & ne peut marcher ainſi avec célérité. Je le fis obſerver au Roi de Pruſſe en 1753. Je propoſai à Sa Majeſté de faire marcher les ſoldats la croſſe du fuſil ~~appuyée ſur la hanche, la main droite~~ derriere la culaſſe, en tenant bien ferme au-deſſus de la platine avec la main gauche ; le Roi goûta cette méthode & la fit adopter à toute ſon armée.

Mais une autre choſe qui me ſurprend davantage, c'eſt que l'on ne remédie pas à la façon ridicule avec laquelle on met la bayonnette au bout du fuſil ? Elle y tient ſi peu, que je crois que ſi un ſoldat la plantoit dans un tas de neige, elle y reſ-

teroit. Il faudroit donc que le bout du fuſil & la douille de la bayonnette fuſſent à vis. *PL. XXXII.*

En tems de guerre la bayonnette doit reſter continuellement au fuſil : cette arme devroit être longue de deux pieds ; la lame attachée à la douille avec une forte branche percée à jour, ou pour mieux dire avec deux branches. Le dos de la bayonnette devroit correſpondre avec celui du canon, de ſorte que l'on puiſſe mirer à travers les deux branches. Avec une pareille arme on pourra ſe charger & s'eſcrimer autant que l'on voudra, ſans craindre qu'elle tombe à terre.

SUITE DU COMMENTAIRE
SUR LA PREMIERE NOTE.

Pouſſer des chemins d'approche dans une inondation dont une Place eſt environnée, dans des marais & ſur toute ſorte de terrein aquatique; paſſer des foſſés ſecs & pleins d'eau; monter à l'aſſaut ſans être obligé de faire breche au corps de la Place, ni par conſéquent d'établir de groſſes batteries pour battre en breche; eſcalader avec des échelles d'une nouvelle invention. C'eſt de quoi il s'agit ici.

CEUX qui ſe ſont trouvés en 1747 aux ſieges des Places de la Flandre Hollandoiſe, ſeroient étonnés de la facilité avec laquelle on les a priſes, s'ils ne connoiſſoient la mauvaiſe défenſe qu'on y a faite.

Des digues étoient les ſeuls endroits par où l'on pouvoit pouſſer les tranchées, & ſi on eût pris le parti de les raſer (ce qui auroit pu ſe faire ſans inconvéniens pour le Pays) tout étoit fini; il eût été impoſſible aux François de pouvoir en approcher. Mais aujourd'hui je crois que cela ne ſerviroit plus de rien, & qu'avec des ſacs à terre bien forts & bien goudronnés, on peut pouſſer des chemins & élever des tranchées dans quelqu'inondation que ce puiſſe être.

Et quand même toutes les Places ſeroient environnées d'eau, comme le ſont *Bois-le-Duc & Mantoue*, ſans qu'il y ait aucune iſſue

iſſue pour pouvoir en approcher ; on ſeroit le maître d'en choiſir le front d'attaque, comme ſi c'étoit en terrein ferme.

Je vais donc ſuppoſer une Place inondée à deux cens cinquante toiſes ou quinze cens pieds à la ronde, ſur deux pieds, deux pieds & demi & trois pieds de profondeur, ſuivant l'inégalité du terrein qui eſt ſous l'eau. Deux cens cinquante à trois cens toiſes ſont à peu près la diſtance où l'on établit la premiere parallele. *Pl. XXXIII.*

On veut ici pouſſer trois chemins d'approche ; pour cela on commencera par élever au bord de l'inondation des épaulemens aux endroits marqués A de vingt-quatre pieds d'épaiſſeur, ſur neuf de hauteur, avec des ſacs à terre mis en piles.

Enſuite de ces premiers épaulemens, l'on en établira des ſeconds à environ quatre-vingt toiſes plus haut aux endroits marqués B ; on ſe ſervira pour tranſporter les ſacs remplis, des plates-formes dont j'ai parlé ci-devant à la Note du paſſage des rivieres. On conduira ces eſpeces de radeaux avec des perches aux endroits qui ſeront indiqués pour jetter les ſacs à l'eau & en former les piles. Les hommes qui conduiront ces radeaux ſeront à couvert du feu de la Place, tant en allant qu'en s'en retournant, parce que dans un inſtant les épaulemens ſeront élevés.

Enſuite on tirera trois chemins d'un épaulement à l'autre aux endroits marqués C, de douze pieds de largeur chacun, & on planchera ces chemins avec des claies. Quand ces épaulemens & ces premiers chemins auront été établis, on élévera des batteries aux endroits marqués D ; on y fera de petits chemins de communication depuis les extrémités des épaulemens.

Ces batteries ſeront ſtables, on n'aura pas beſoin d'en établir d'autres pendant tout le cours du ſiege. Les pieces ne ſeront pas plus fortes que de douze livres de balles, montées ſur des

affûts marins ; elles ſuffiſent pour chaſſer l'ennemi de ſes défenſes, battre à rouage, à ricochet & balayer le chemin couvert. On pourra hauſſer ces batteries autant que l'on voudra, & même on devra le faire, parce que les deux ou trois premiers jours l'affaiſſement ſera conſidérable ; mais les pieces y ſeront après auſſi fermes qu'elles puiſſent l'être.

PL. XXXV. Les radeaux dont j'ai parlé au paſſage des rivieres, ſerviront de plates-formes aux batteries ; elles ſeront miſes de façon que le poids du parapet poſe en partie deſſus, afin de les affermir davantage ; & ſi l'affaiſſement eſt conſidérable, on élévera une ſeconde plate-forme ſur la premiere.

Les merlons ſeront ſoutenus avec des madriers qui appuieront ſur des arcs-boutans, & généralement il faudra leur donner un talus conſidérable.

PL. XXXIII & XXXIV. Après que les batteries ſeront établies, on avancera les ſacs à terre pour former une parallele E à environ ſept à huit toiſes du pied du glacis ; enſuite on continuera de pouſſer les chemins juſqu'à la contreſcarpe.

Pour former cette parallele l'on pourra ſe ſervir des ſacs des deux chemins d'attaque de la droite & de la gauche juſqu'aux batteries.

Le chemin du centre qui aboutit à l'angle de la demi-lune, ſuffira ſeul. On obſervera ſeulement de laiſſer de petits chemins pour communiquer d'une batterie à l'autre.

Lors donc qu'on ſera arrivé au pied du glacis, l'on agira comme l'on fait ordinairement dans les ſieges, c'eſt-à-dire, qu'on commencera par éventer & noyer les mines avant que de ſe loger dans le chemin couvert. On ſe ſervira à cet effet de grandes & groſſes tarieres. Une tariere ſera compoſée de cinquante branches de fer, chacune d'un pied & deux pouces de diametre, qui ſe joindront à tenons l'une à l'autre à meſure

qu'on les enfoncera dans la terre ; la premiere meche ſera d'une trempe aſſez forte pour qu'elle puiſſe percer la maçonnerie ; cette tariere ſera tournée par deux ou quatre hommes ſur un chevalet avec des barres ou leviers, juſqu'à ce que l'on ſoit à la profondeur de la mine ; alors on la retirera & l'on fera entrer l'eau par les trous, ce qui inondera les galeries & les chambres.

On ſe logera enſuite dans le chemin couvert, & on s'y couvrira avec des épaulemens de ſacs ; puis on fera le comblement du foſſé de la demi-lune à l'endroit marqué F. Cette opération ne durera pas une heure ; car je ſuppoſe que ce foſſé ſoit de quarante pieds de profondeur ſur autant de largeur, il faudra ſeize mille ſacs pour faire une digue de largeur ſuffiſante à paſſer cinq à ſix hommes de front, ſix cens hommes jetteront bien chacun vingt-huit ſacs en une heure de tems. *Pl. XXXIV. & XXXV.*

Après s'être emparé de la demi-lune, on s'y épaulera à la gorge & on y établira une petite batterie pour détruire la tenaille, s'il y en a une.

Venons enſuite au comblement du foſſé des baſtions. Je le ſuppoſe de ſoixante pieds de largeur & de quarante de profondeur, avec quinze pieds d'eau. Si le courant eſt rapide, on commencera par y jetter une cinquantaine de roulans friſés avec une bombe vuide attachée à chacun pour le faire couler à fond. Ces roulans retiendront les premiers ſacs qu'on jettera ; mais ſi l'eau eſt dormante on n'aura pas beſoin de ces précautions. Il faudra pour un comblement marqué G quarante-huit mille ſacs, en lui donnant vingt pieds de large. Lorſque le foſſé eſt moins profond, on peut lui donner plus de largeur.

Deux mille quatre cens hommes pourront jetter les quarante-huit mille ſacs, & former la digue en moins de deux heures ; ce qui fera à chacun vingt ſacs. Je ne détermine pas tout-à-fait la quantité géométrique des ſacs qu'il faudra, parce que

l'affaiſſement la fera peut-être varier d'un millier de plus, & cela ne dit rien à l'affaire.

Pl. XXXV. Si l'on veut donner l'aſſaut en ſept à huit endroits, il ſuffira de pratiquer une rampe de ſacs, en lui donnant le même talus que la hauteur du parapet; par exemple, s'il eſt de quarante pieds de haut, il faudra donner autant de ſacs de baze à la rampe; elle devra être de vingt pieds de large à la crête, & de quarante à la baze, ce qui formera une pyramide coupée, ſur laquelle pourront facilement monter huit hommes de front; elle contiendra environ vingt-quatre mille ſacs; mais ces rampes prendront plus de tems & d'ouvrage (s'ils ne prennent pas tant de ſacs) qu'un comblement fait de niveau, parce qu'alors on jette les ſacs pêle-mêle, ſans être obligé de les arranger.

Lorſque la Place que l'on veut attaquer eſt environnée de marais, il y aura cette différence qu'on ne pourra pas tranſporter les ſacs ſur des radeaux. Il faudra avancer à la faveur d'un nombre de gros tonneaux remplis de foin, que les travailleurs rouleront devant eux juſqu'aux endroits où on devra élever les épaulemens; après quoi les ſoldats commandés y porteront chacun leur ſac. Quand les épaulemens ſeront en état de bien couvrir, on pouſſera les chemins comme j'ai dit ci-devant.

Cette méthode d'attaquer une Place pourroit bien encore être pratiquée dans des terreins pierreux & remplis de rochers, mais il faudroit y apporter la terre d'un peu loin. On peut également combler des foſſés ſecs avec ces ſacs.

Si l'on réfléchit un peu ſur tout ceci, je crois qu'on y trouvera bien des avantages, ſoit pour le tems, pour la peine & pour la dépenſe; car on ne ſera pas obligé d'établir des batteries de gros canon, ni par conſéquent de battre en breche pendant des cinq à ſix ſemaines.

Voyons un peu la quantité de ſacs qu'il faudroit employer à une pareille attaque.

Longueur de l'inondation	1500 ſacs.
Largeur de la chauſſée	12
	3000
	1500
	18000
Profondeur réduite de l'eau	4 ſacs.
	72000

Pour les traverſes & les épaulemens de vingt-quatre ſacs d'épaiſſeur ſur neuf de hauteur, on emploiera à peu près le même nombre . . . 72000

	144000
Pour les trois chemins d'approche	3
	432000
Pour les batteries, environ	150000
Total	582000 ſacs.

Mais comme le calcul n'eſt pas poſitif, je le ſuppoſerai à ſept cens mille.

Si l'armée aſſiégeante eſt de quarante mille hommes, il ſuffira d'en prendre dix mille, leſquels pourront facilement remplir les ſept cens mille ſacs & les mettre en piles au dépôt en un jour; mais je veux leur en donner deux, cela fera trente-cinq ſacs par jour à chaque ſoldat.

Quand on travaillera aux approches, les travailleurs ſe tiendront à la file, à couvert des épaulemens, & ſe paſſeront les ſacs de main en main à meſure que l'ouvrage avancera; avec un peu d'intelligence & de pratique, le tout ira facilement.

L'on ne doit pas s'imaginer qu'il ſe détruiroit beaucoup de ſacs dans un pareil ſiege; je ſuis même perſuadé qu'on n'en

lorſqu'elles ſont chargées de ſoldats, elles ſe rompent, & tout eſt perdu.

D'ailleurs, pour donner une eſcalade un peu vive, il faudroit ramaſſer au moins cinq à ſix cens échelles de hauteur proportionnée; ce qui n'eſt pas facile, à moins qu'on n'en traînât toujours avec ſoi une bonne proviſion de toute eſpece; car ſi elles ſont trop longues, elles ne valent rien; & ſi elles ſont trop courtes, elles ne valeut pas mieux; enſorte que pour en charrier ſuffiſamment, il faudroit au moins mille voitures. En un mot les échelles de bois ne valent abſolument rien.

Rien n'eſt plus facile à eſcalader que nos remparts modernes; car quand on eſt au haut de l'échelle, on y entre de plain-pied: il n'en eſt pas de même avec une muraille ſans terraſſe, il faut après avoir monté d'un côté, deſcendre de l'autre; ce qui eſt bien difficile, ou pour mieux dire, ce qui n'eſt pas praticable s'il ſe trouve du monde de l'autre côté.

On devroit avoir dans une armée trois à quatre cens échelles telles que celles dont je vais donner la conſtruction.

Cette échelle ſera de fer & de cordes, compoſée de différens étages de dix pieds chacun. Chaque barre qui forme le brancard *a.* aura onze pieds de longueur, (parce que l'emboîtement ſera d'un demi-pied à chaque bout) ſur un pouce d'épaiſſeur. Une autre barre de traverſe de même groſſeur *b.* ouvrira les deux brancards. Les échelons *c.* ſeront de cordes bien poiſſées, qui traverſeront par des trous qui ſont aux barres. *PL. XXXVI.*

L'échelle que je ſuppoſe ici pour l'eſcalade d'un parapet de quarante pieds de hauteur perpendiculaire ſera de quatre étages, qui donneront dix pieds chacun, & d'un demi-étage de cinq pieds; car il faudra auſſi un nombre de demi-étages. Cette échelle aura trois pieds de large par le bas, & un pied & demi par le haut. Les cordes ou échelons ſeront encore ſoutenus par une

autre corde qui s'entrelacera & s'arrêtera à la barre de traverſe. Les étages s'emboîteront les uns avec les autres ſuivant la figure 6.

Quand on voudra dreſſer l'échelle contre un parapet, l'on aura toujours égard au talus ; il eſt ici de dix pieds, l'on en donnera autant à l'échelle, ce qui fera demi-pied pour pied, c'eſt-à-dire que le pied de l'échelle ſera éloigné de vingt pieds de la perpendiculaire. Lorſqu'on ſera au pied de la muraille on emboîtera le demi-étage *e.* avec le premier étage *f.* à l'extrémité duquel deux barres de fer de ſept pieds ſix pouces ſe joindront aux brancards & appuieront contre la muraille ; enſuite deux ſoldats monteront juſqu'au haut du premier étage *f.* pour enter deſſus, l'étage *g.* dont les bras d'appui ſeront de cinq pieds ; après avoir enté l'étage *g.* ils en feront de même de ceux *h.* & *j.*

Suivant la hauteur du parapet on augmentera les étages, mais toujours par le bas, de façon qu'on pourra élever des échelles de ſix, ſix & demi à ſept étages. Un homme pourra facilement porter un étage, & un autre homme la barre de traverſe avec les bras d'appui lorſqu'on voudra en faire uſage. L'on pourra entortiller les barres avec de la petite corde ou de l'étoffe, cette enveloppe empêchera qu'elles ne faſſent de bruit. L'on pourra auſſi empaqueter le tout, ſuivant la figure *k.* & l'on pourra encore tranſporter toutes ces pieces ſur des chevaux de bât.

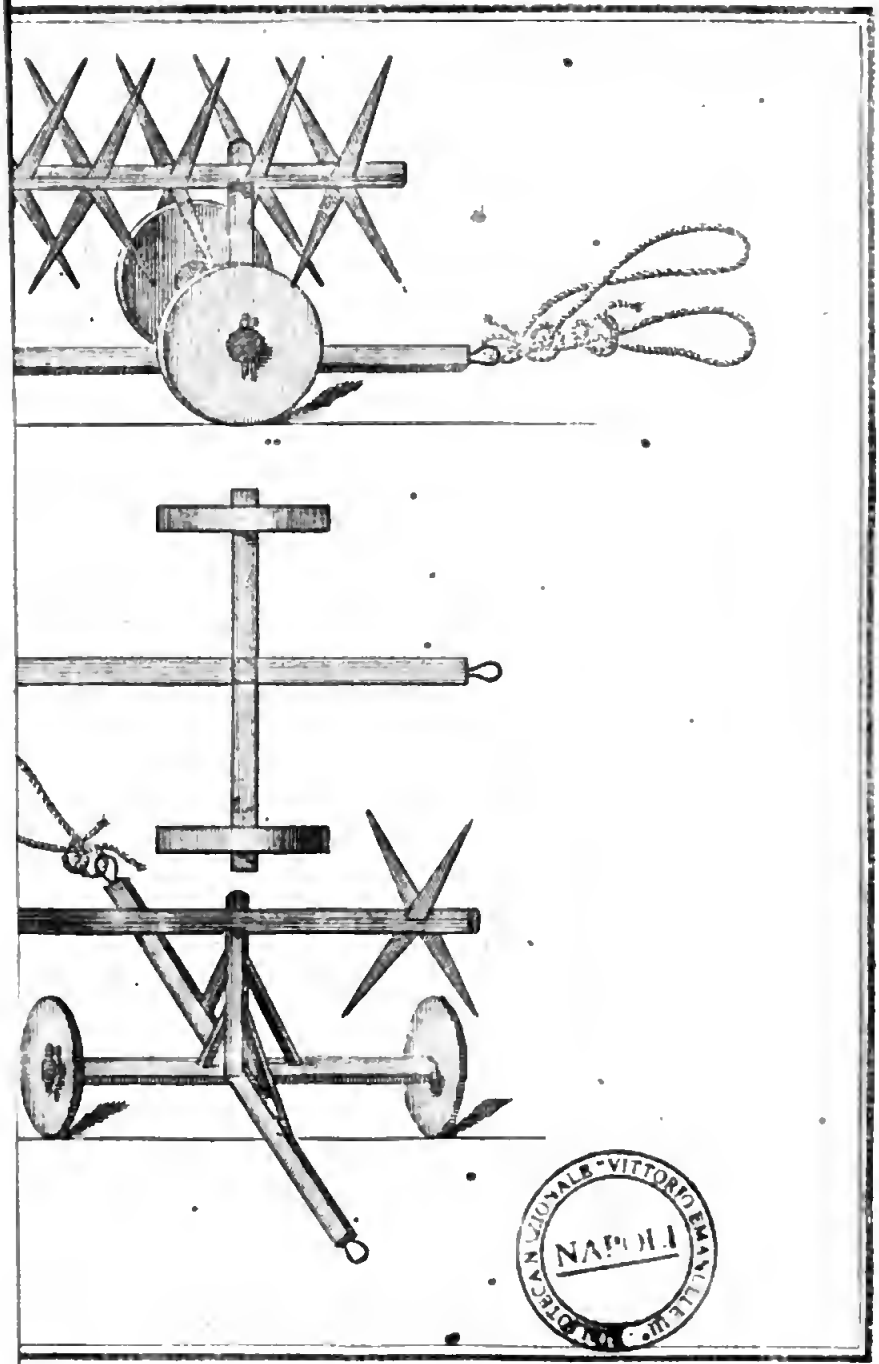
L'on ne doit pas craindre qu'une pareille échelle puiſſe jamais plier ni caſſer, elle ne pourra auſſi ſe renverſer que difficilement. S'il y en avoit toujours trois à quatre cens dans une armée & que l'on fît cinq à ſix attaques au corps d'une Place, ſoit par ſurpriſe ou lorſqu'elle ſeroit aſſiégée, je crois qu'on y réuſſiroit bien ſouvent.

PL. XXXVII.

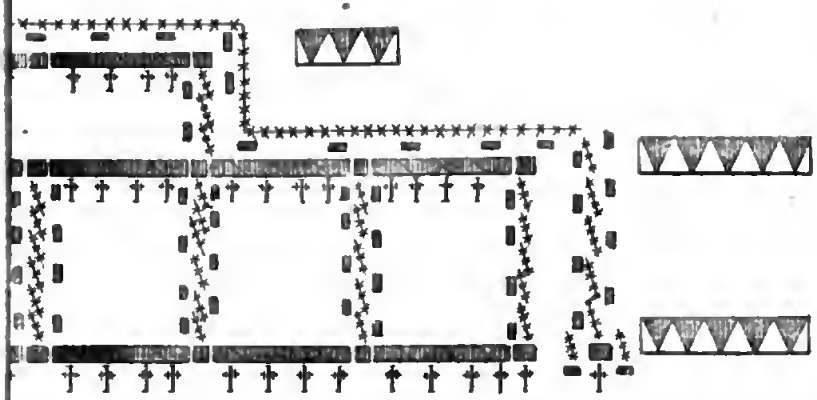
Quand on veut eſcalader une muraille qui n'eſt pas terraſſée, le meilleur parti eſt d'attacher une corde au haut de l'échelle & de ſe laiſſer couler de l'autre côté ; mais pour cela il faut que ce ſoit une ſurpriſe ; car la choſe ne ſeroit guere poſſible de vive force.

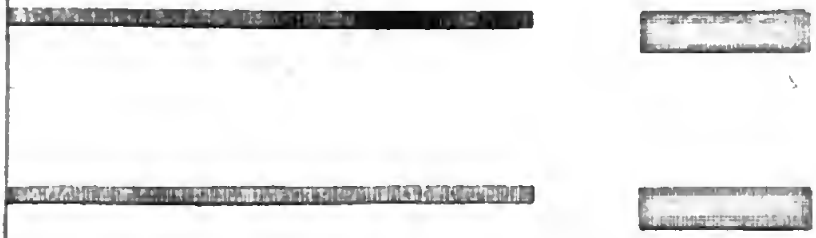
Fin de la premiere Partie.

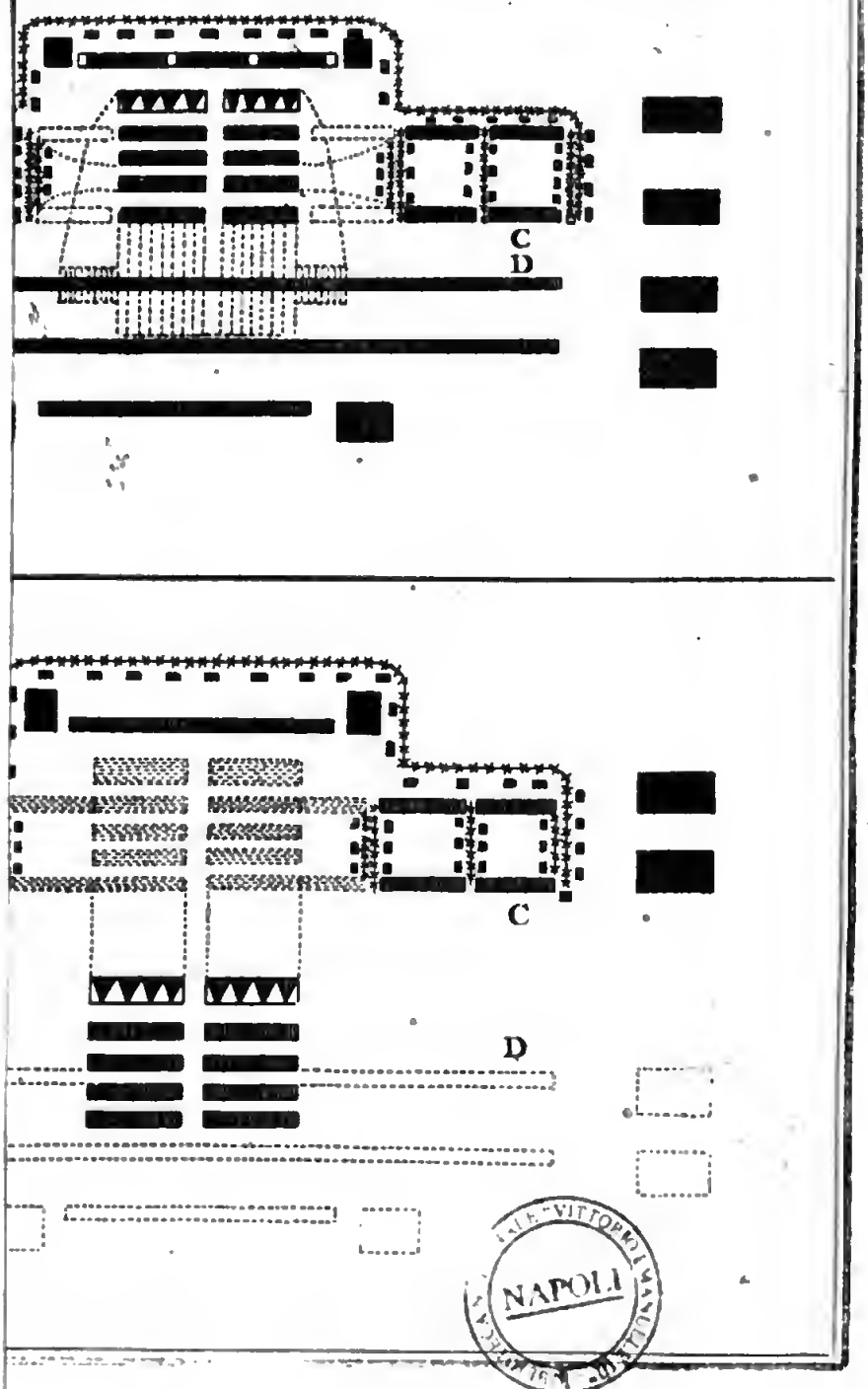
609350



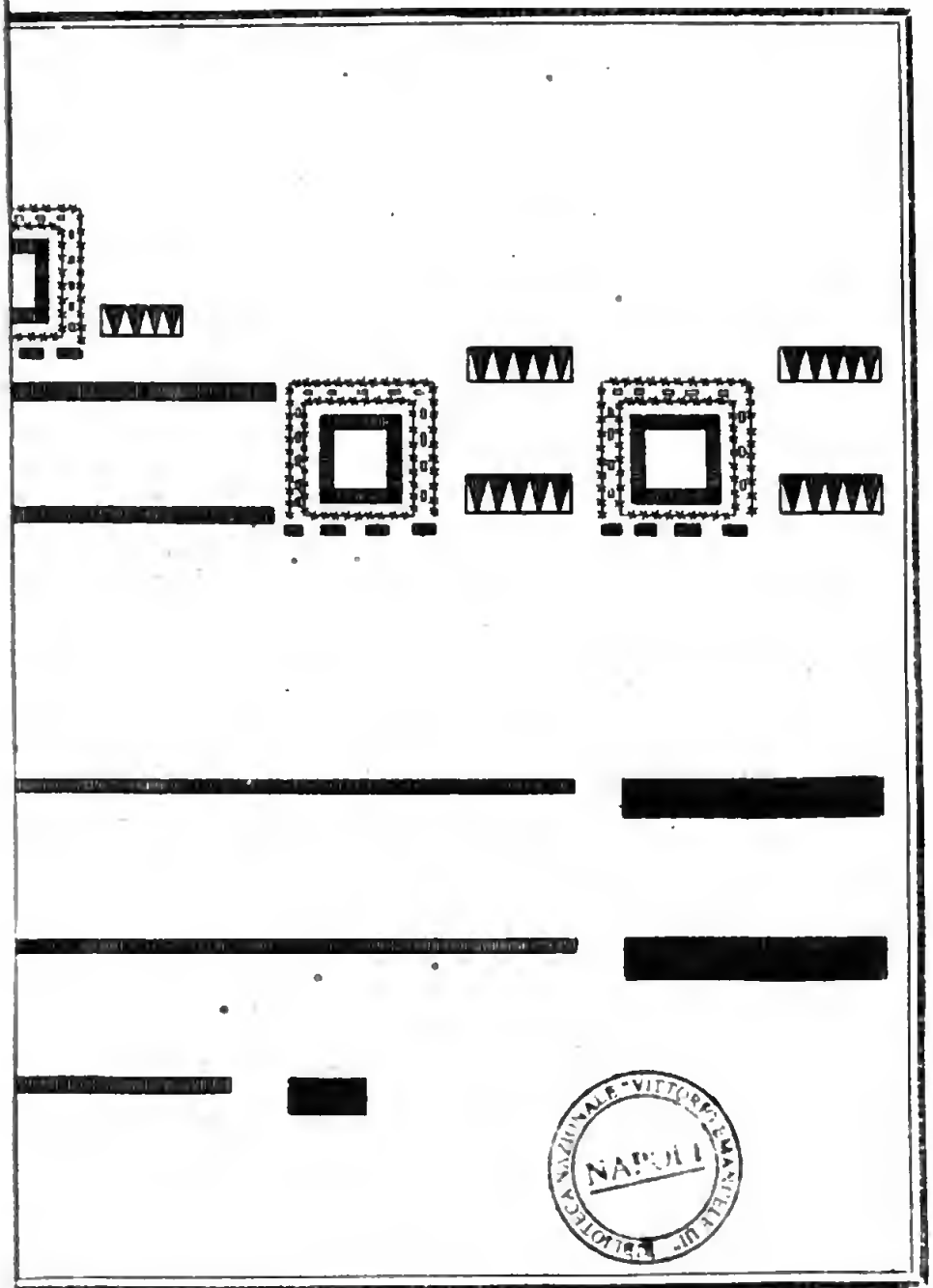
BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI



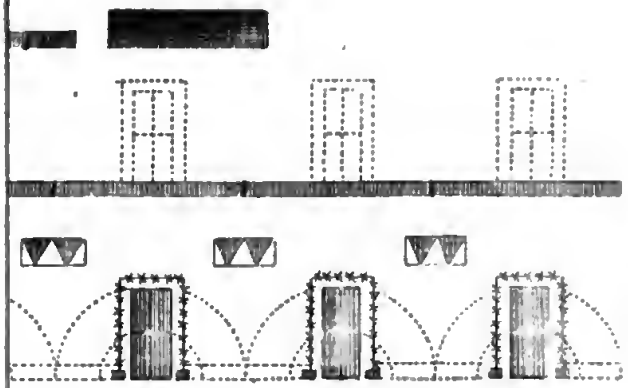




NAPOLI

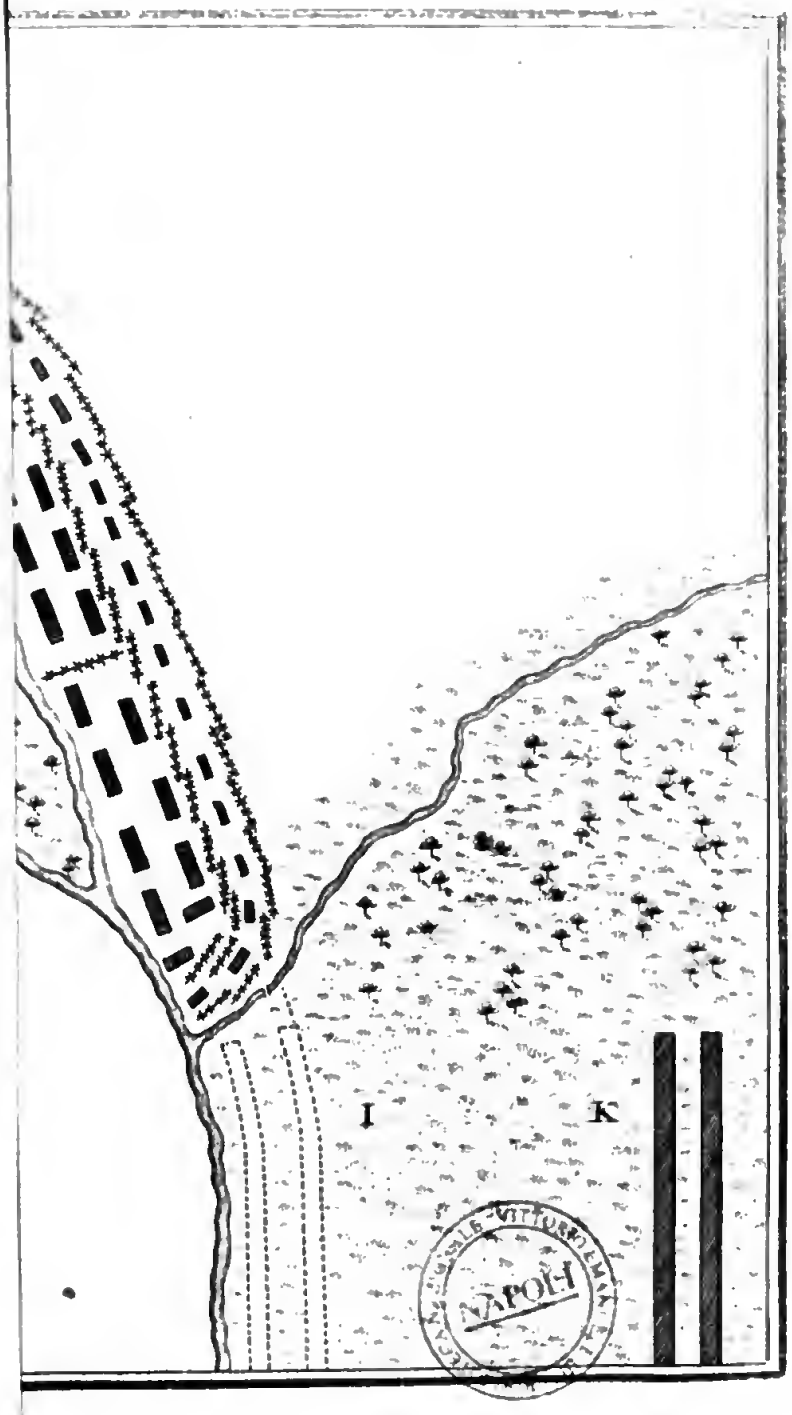


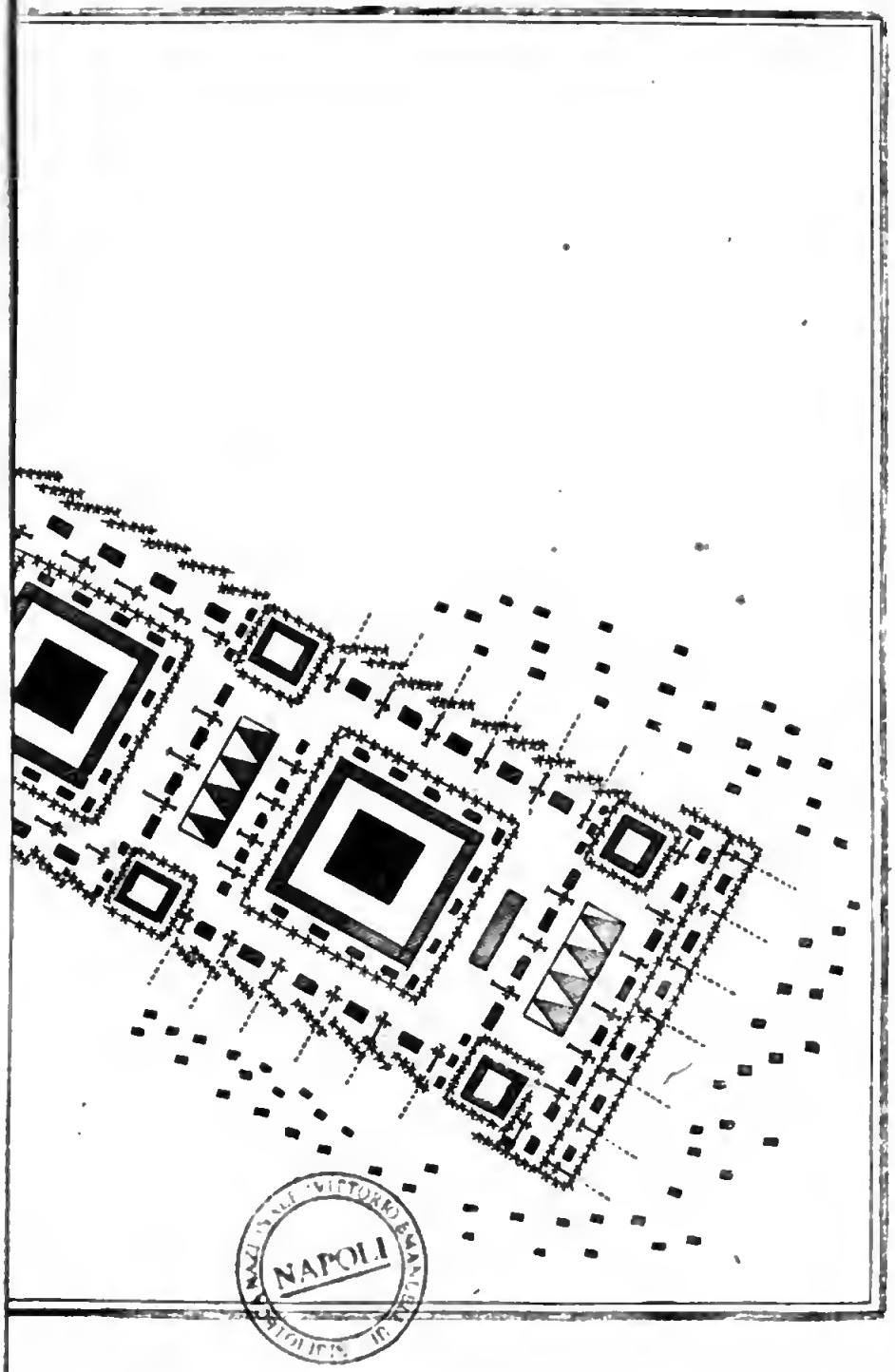
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

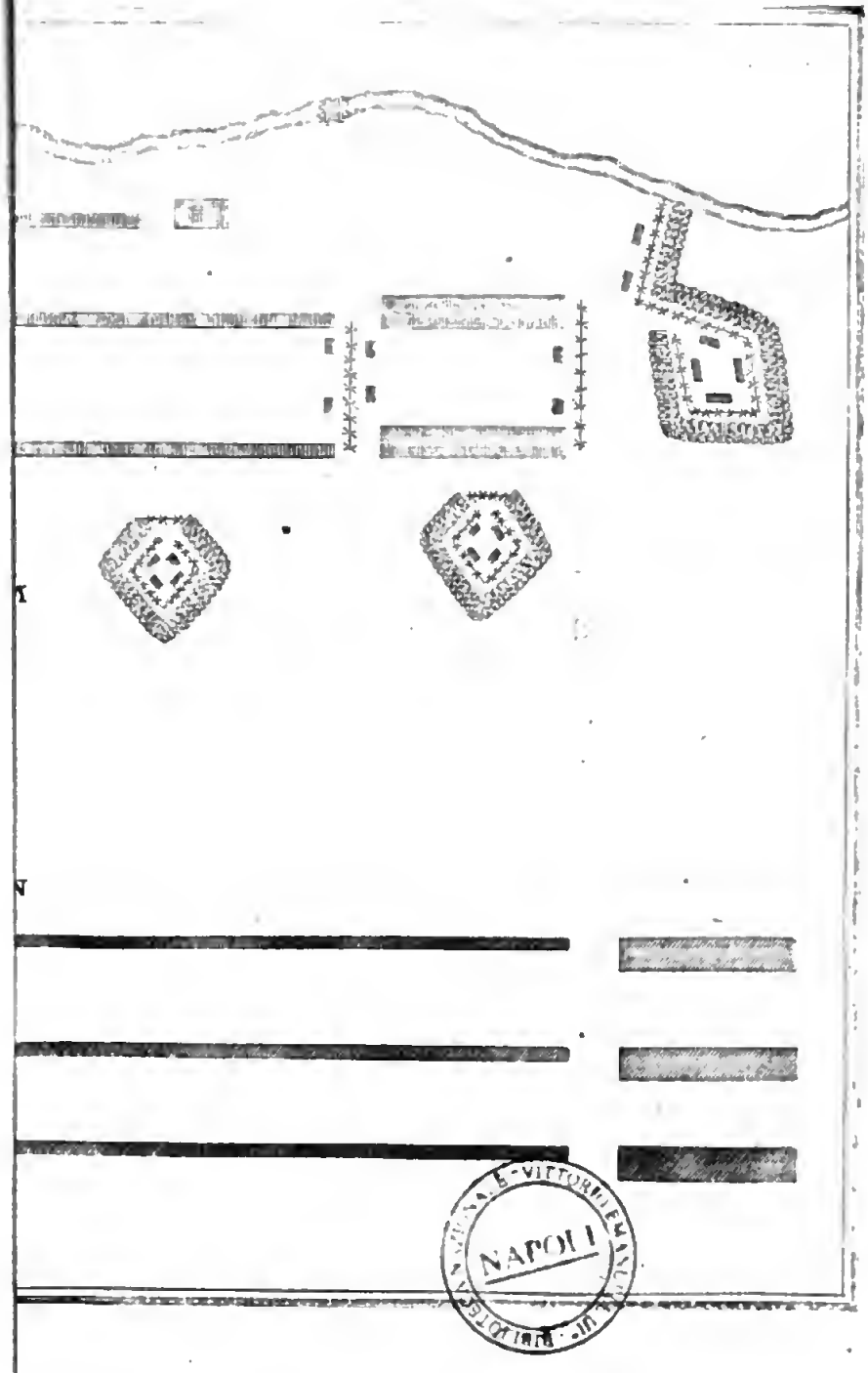


BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

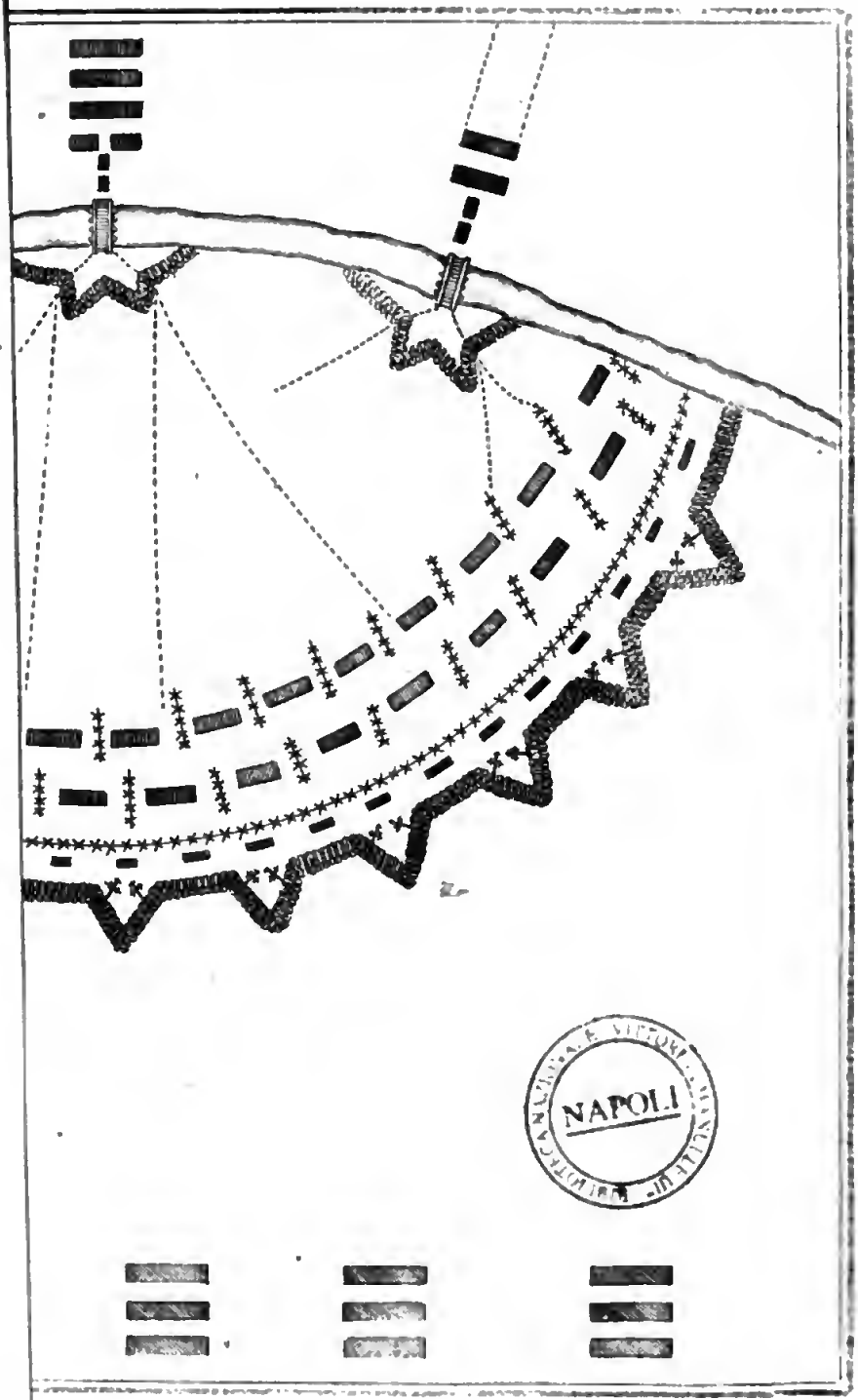
Pl. VI



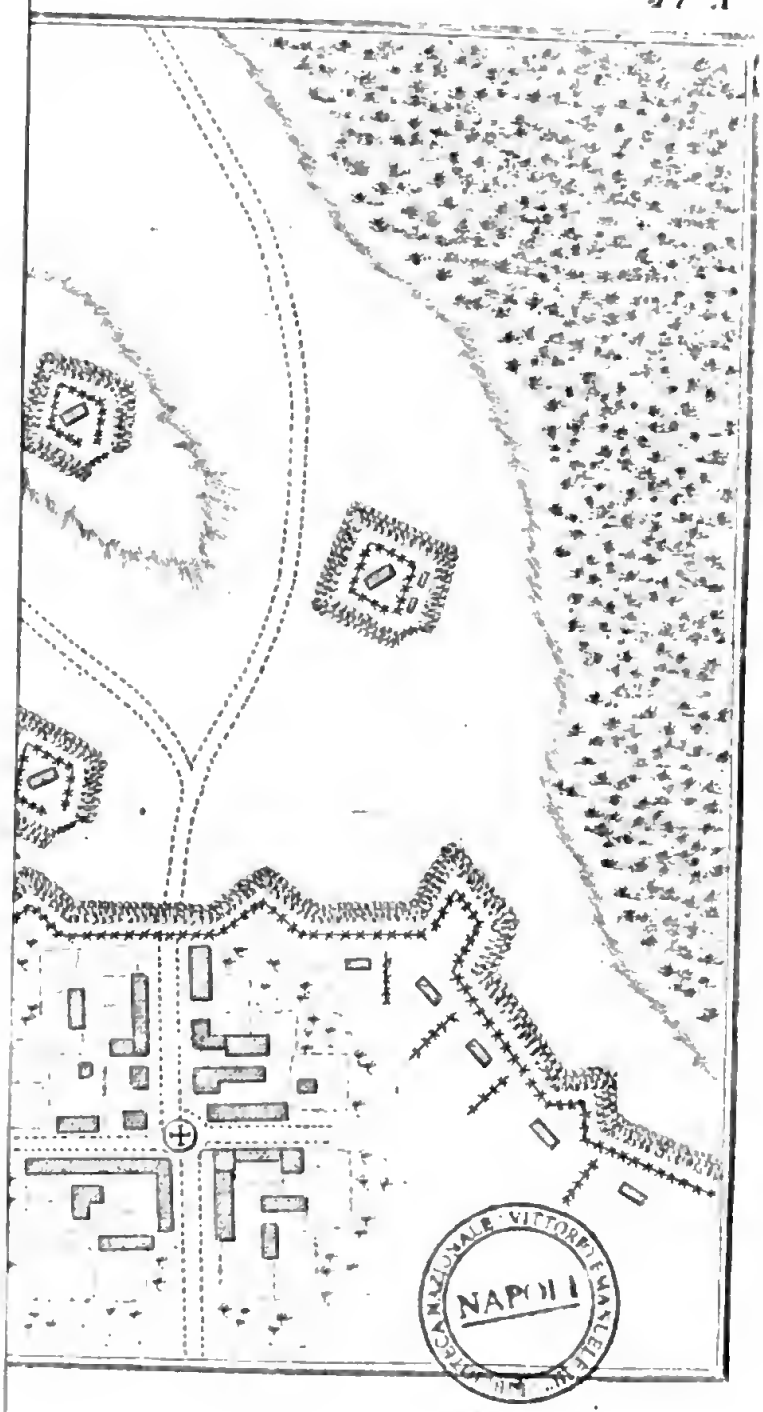

NAPOLI

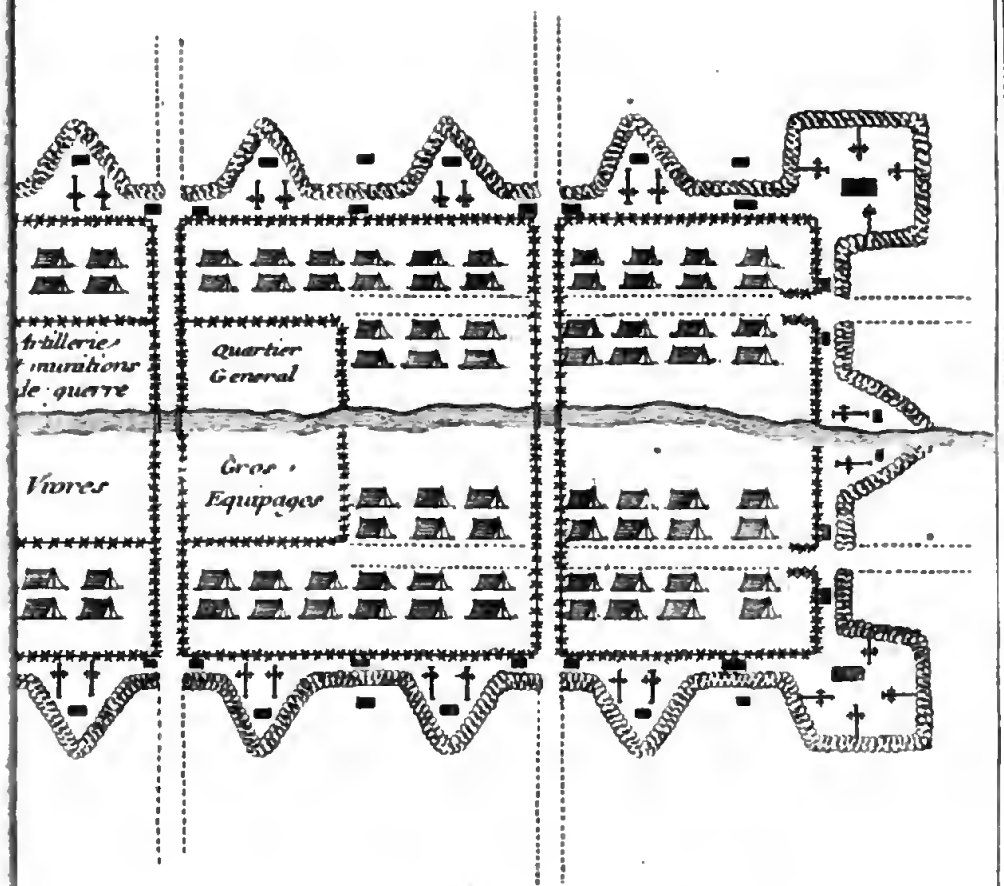


NAPOLI



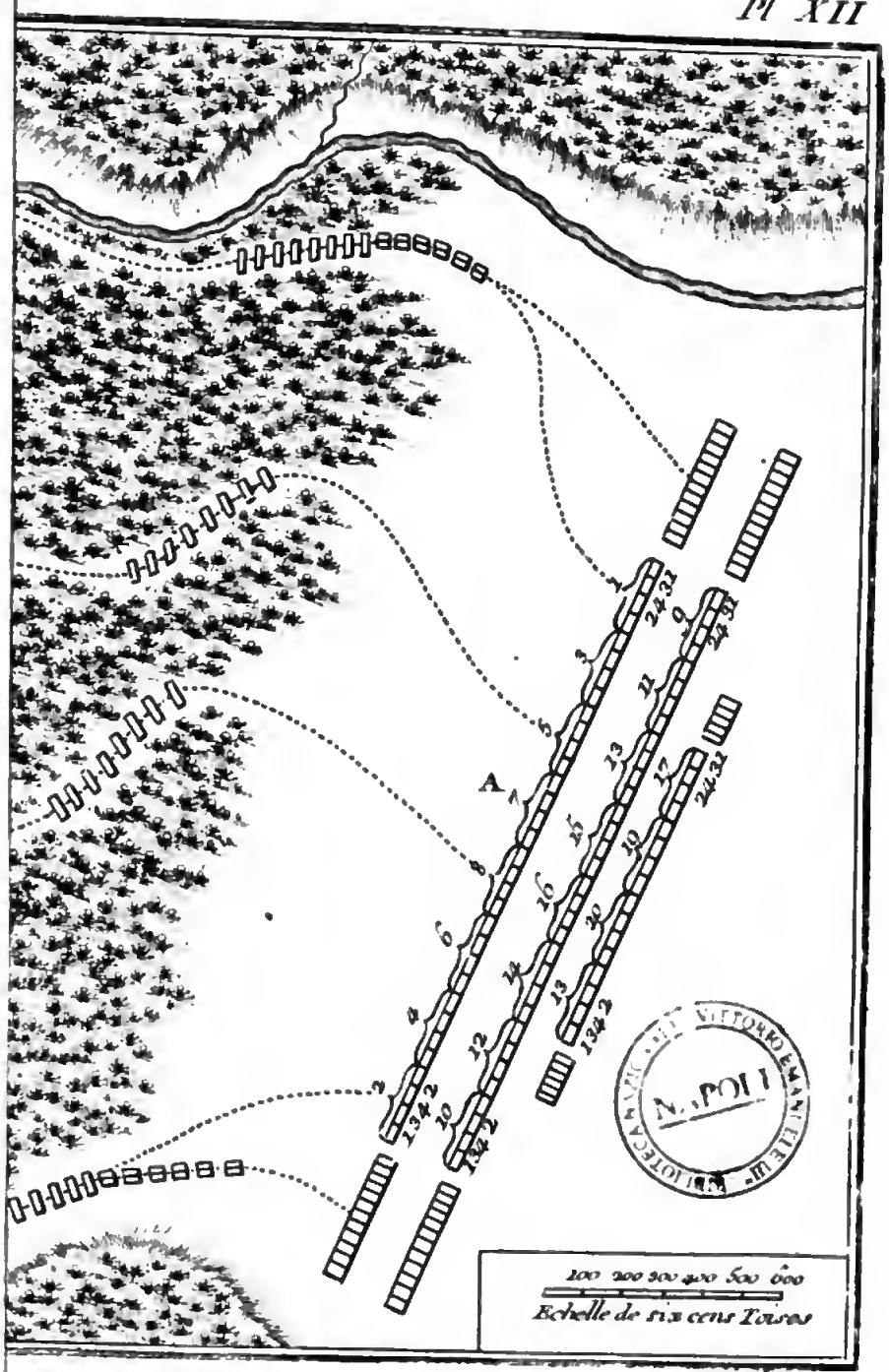
NAPOLI

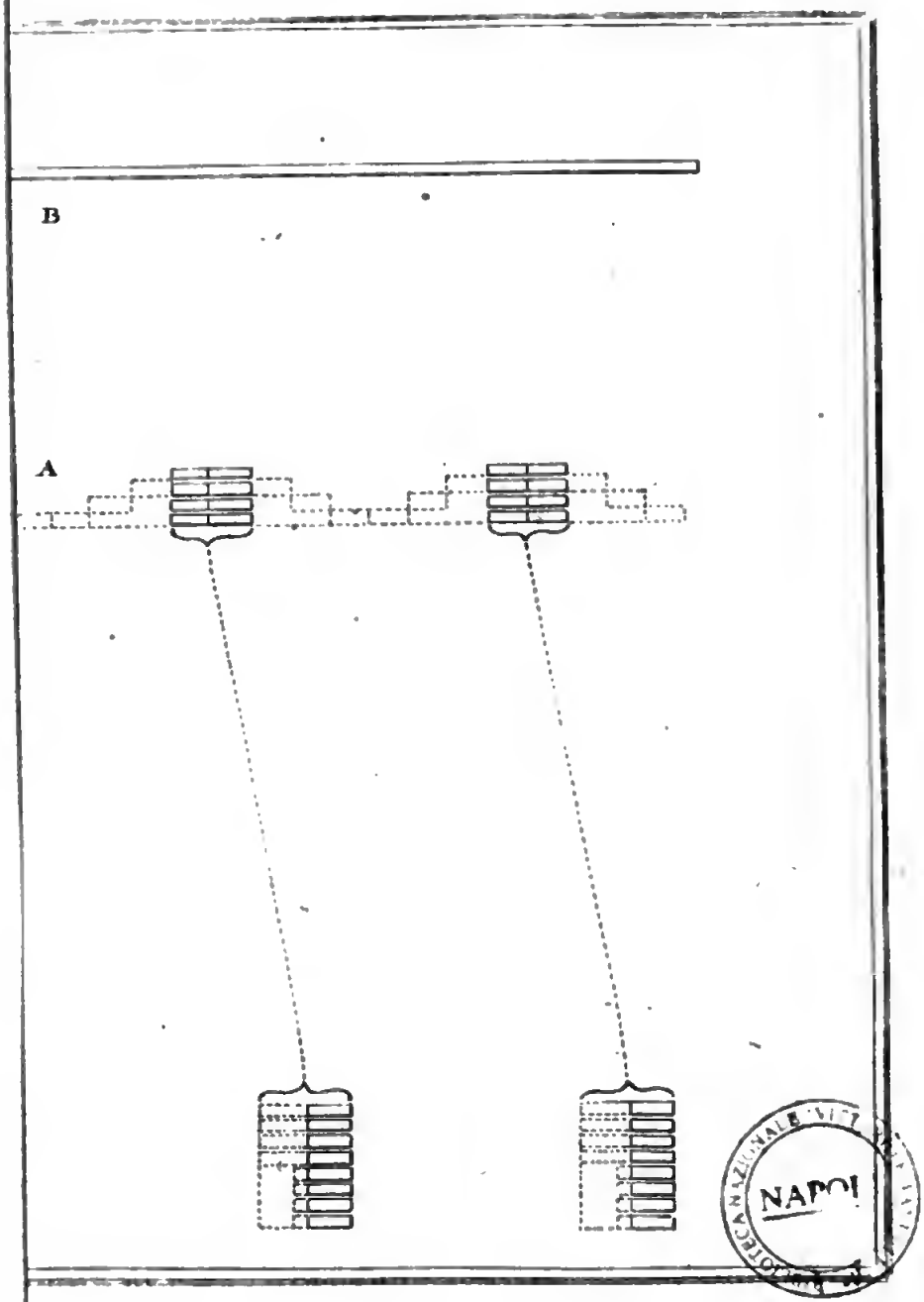

NAPOLI



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Pl XII

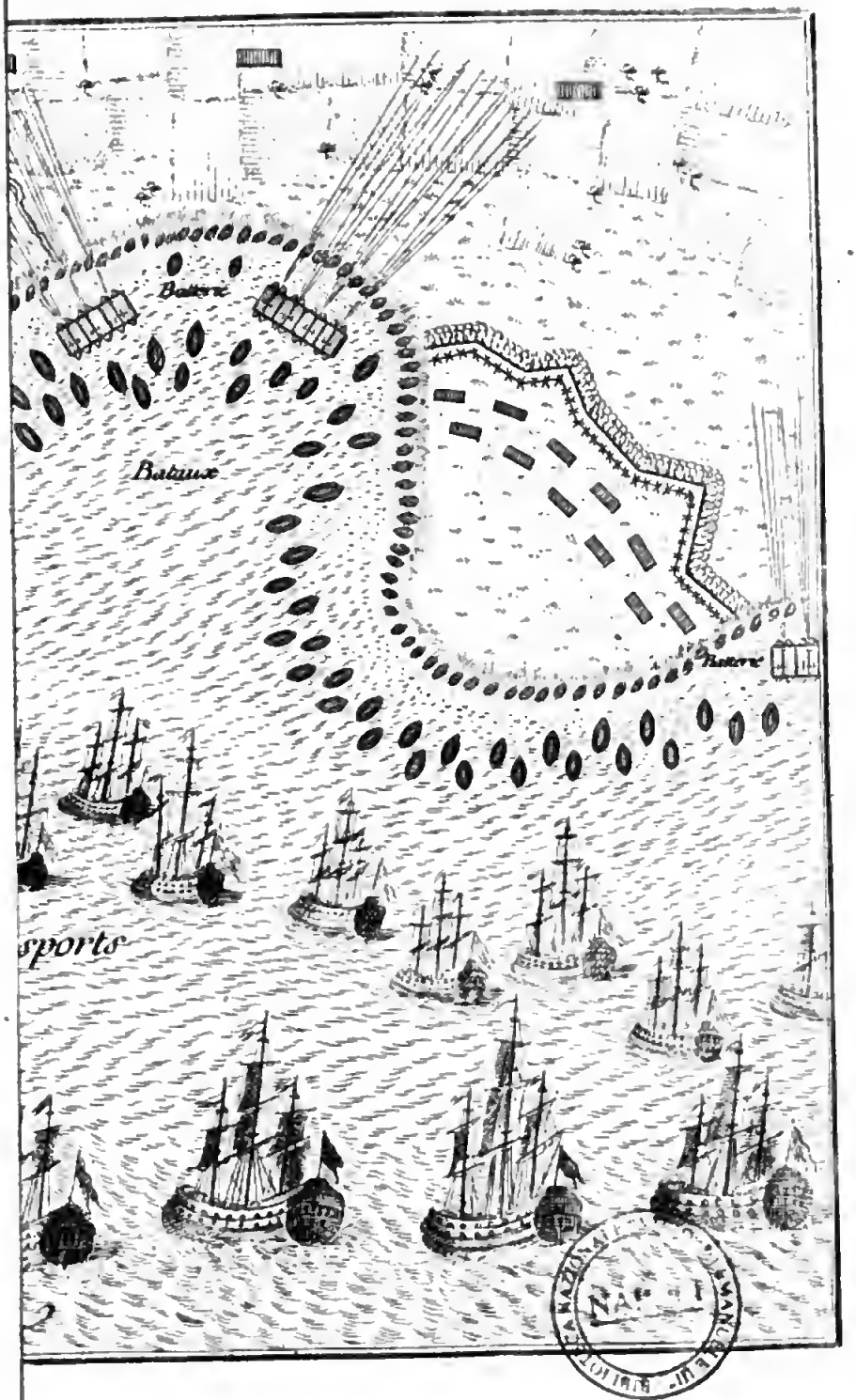

A
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
1342
2432
100 200 300 400 500 600
Echelle de six cens Toises



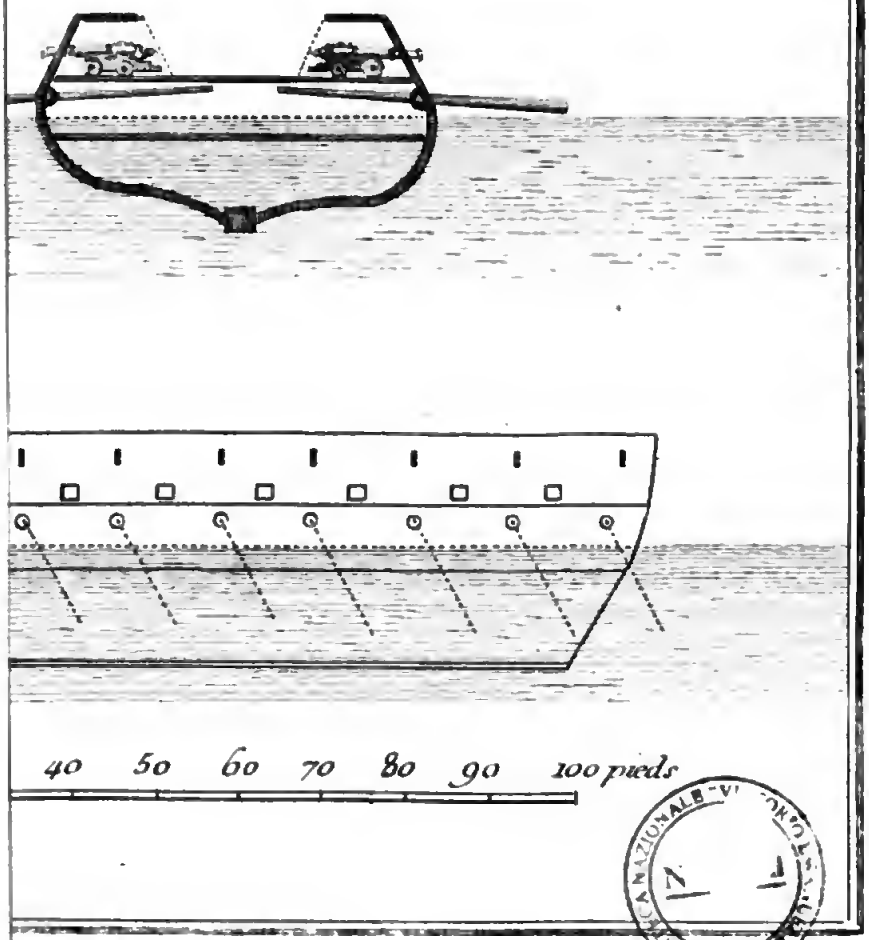
NAPOLI

Digitized by Google

Pl XIV

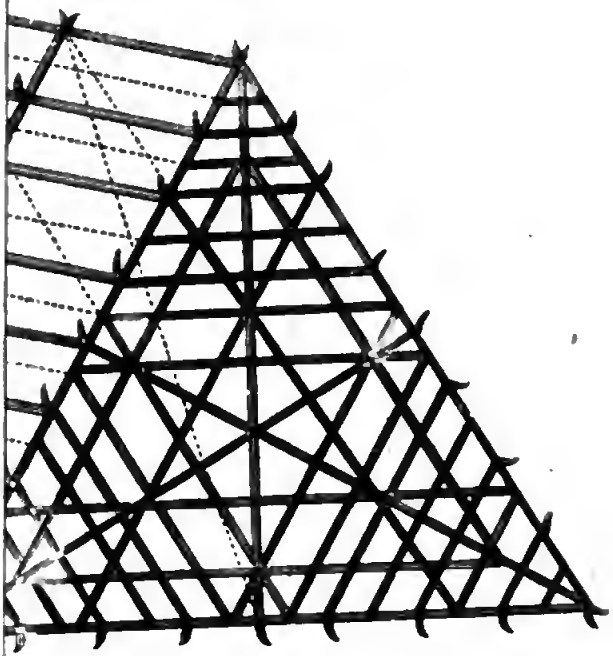


et Profil dun Requin



BIBLIOTECA NAZIONALE

Pl XVI



5 10 15 20 25 30 35 40 Feds

BIBLIOTECA NACIONAL VICTORINO LEMA

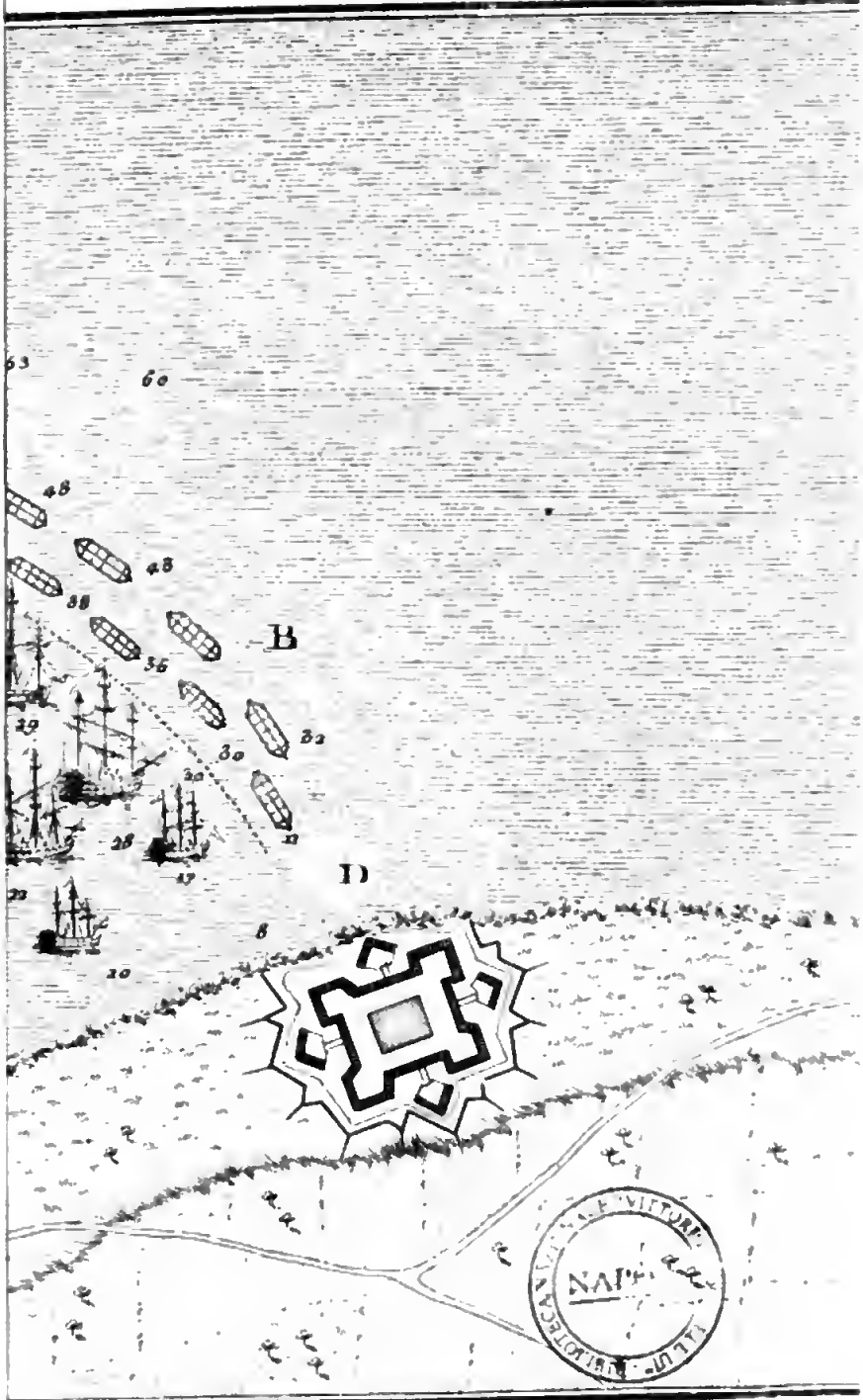
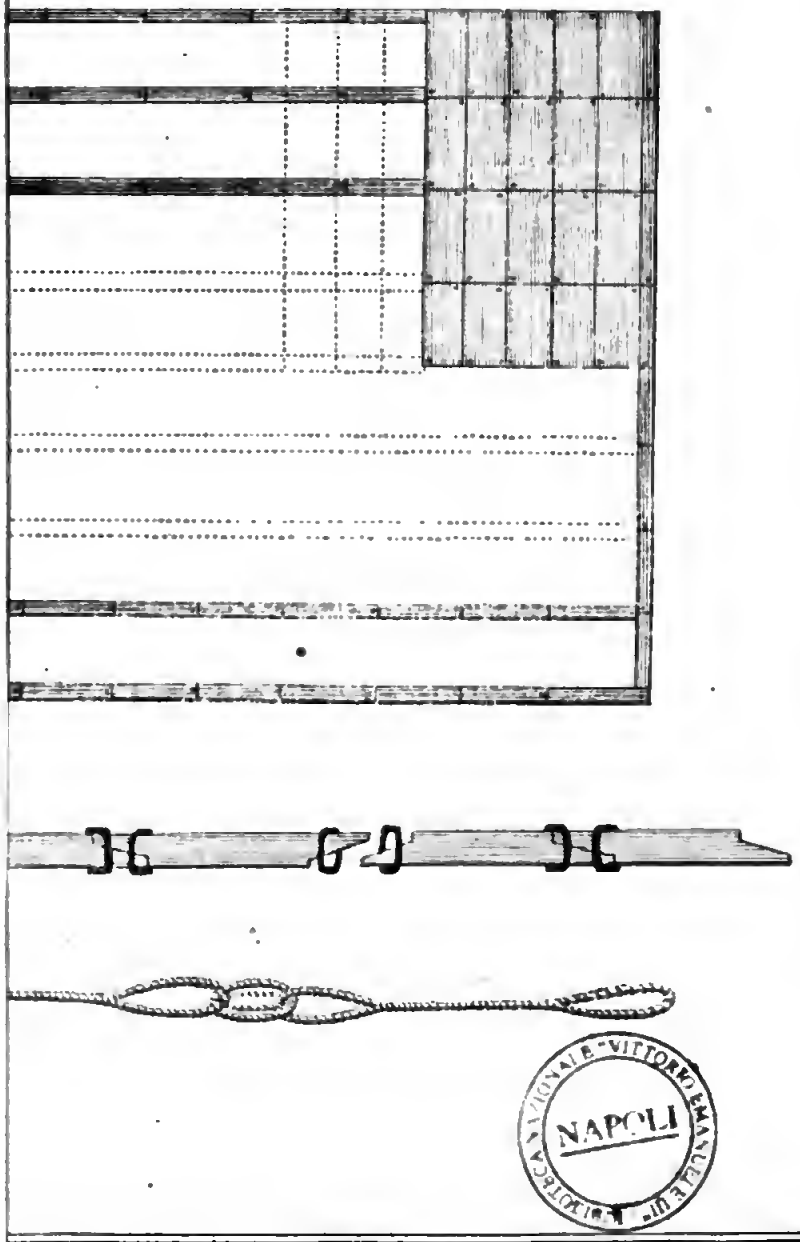
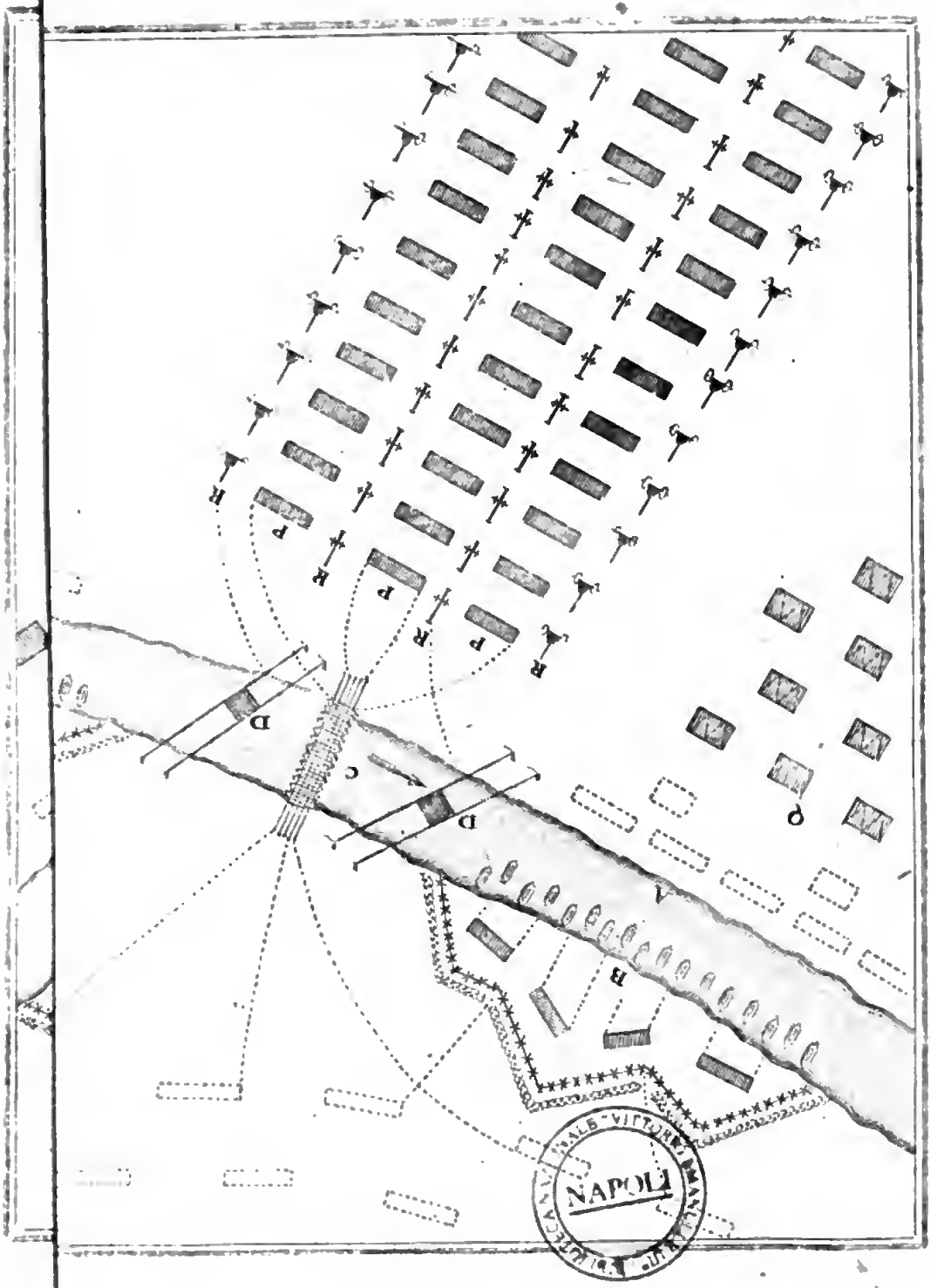
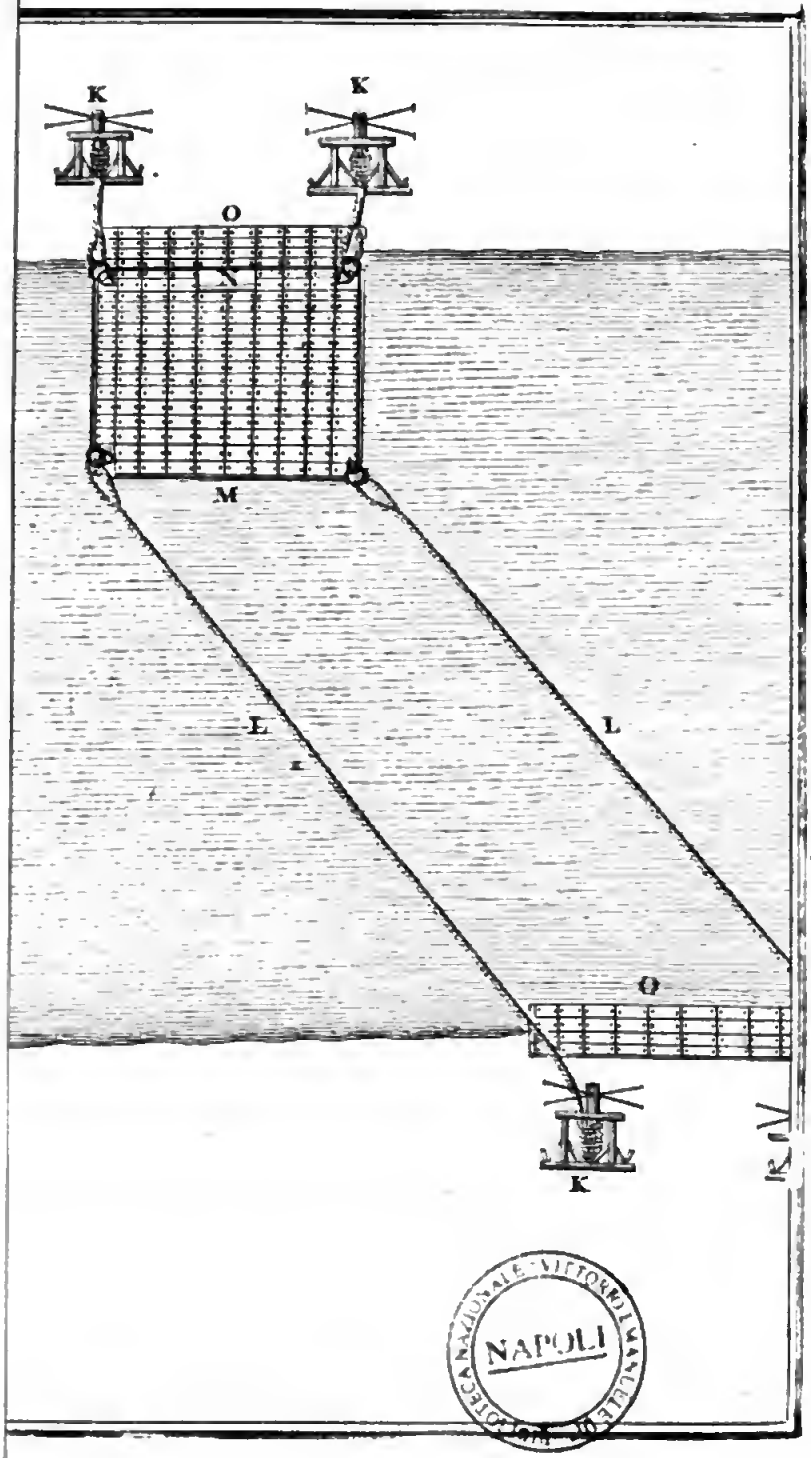

B
D
NAPL

Figure 2

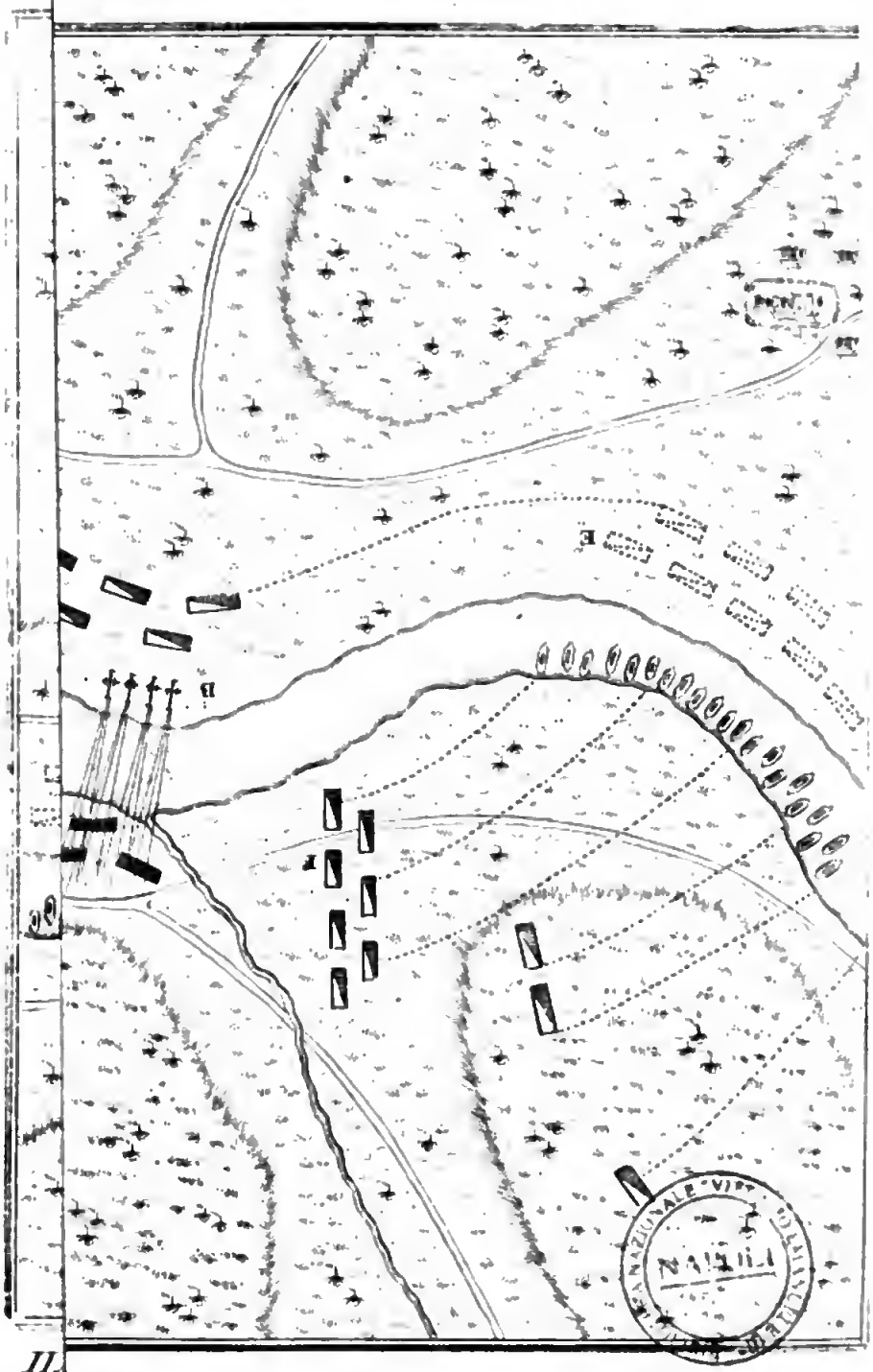


BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI


P
R
D
C
B
A
NAPOLI



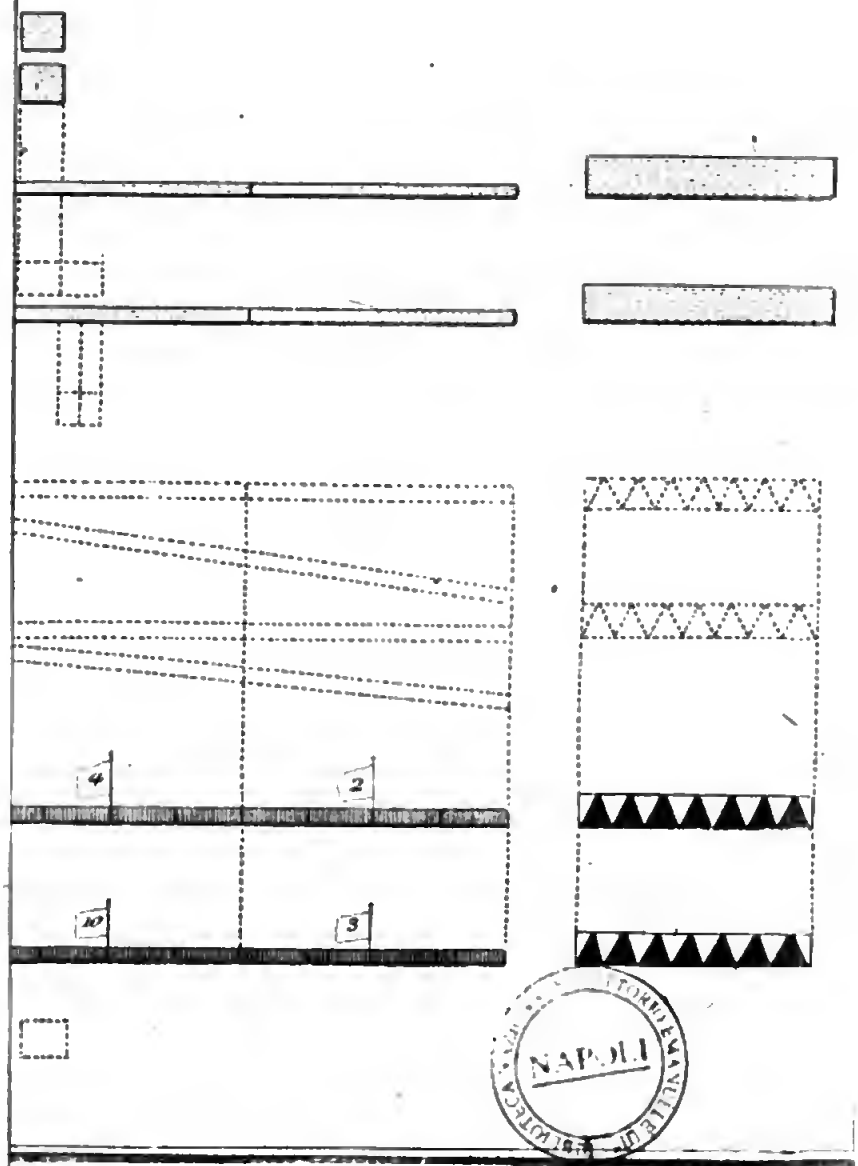
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III

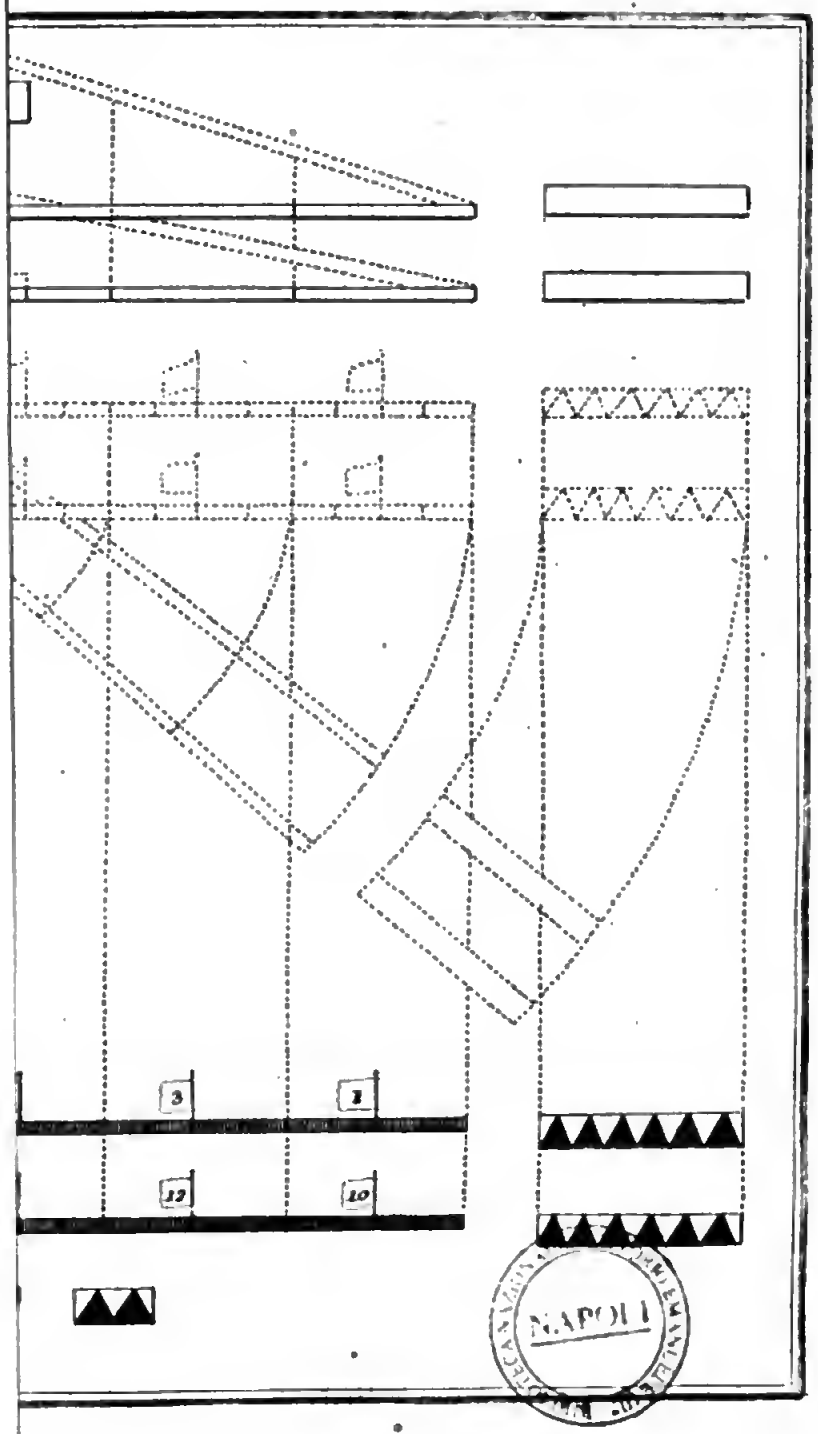
II.

Digitized by Google

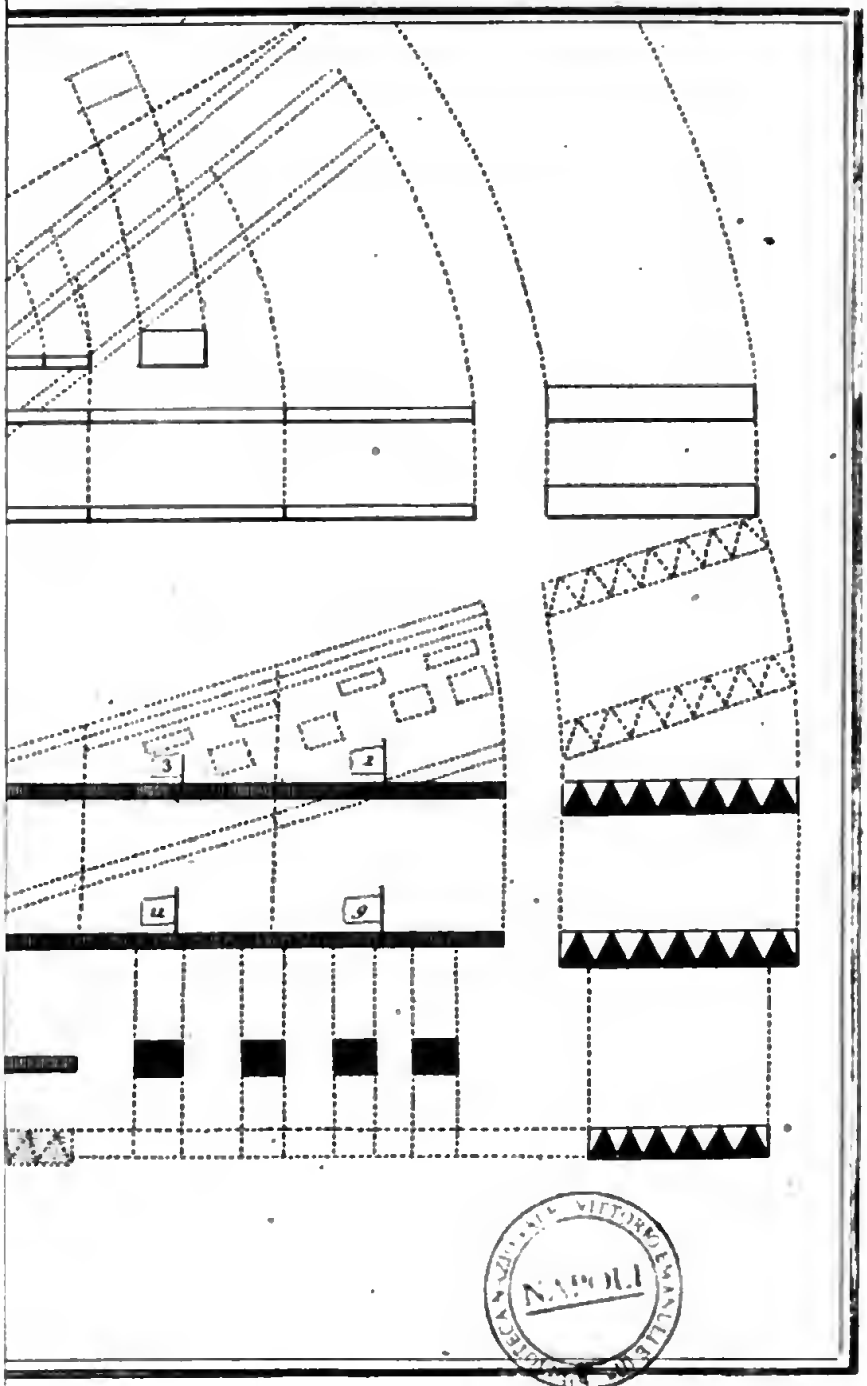


NAPOLI

Pl XXIV

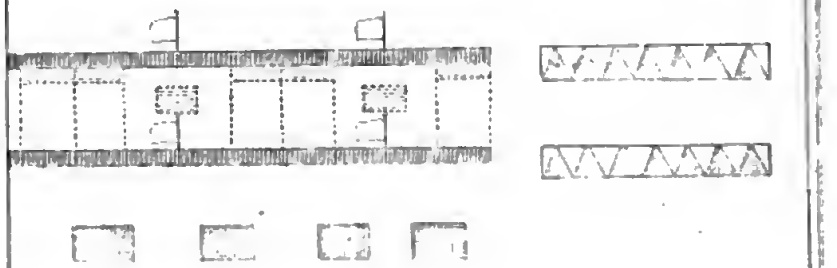


NAPOLI



NAPOLI

Figure 1



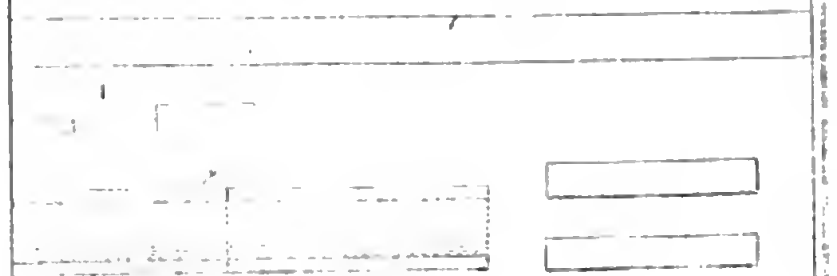
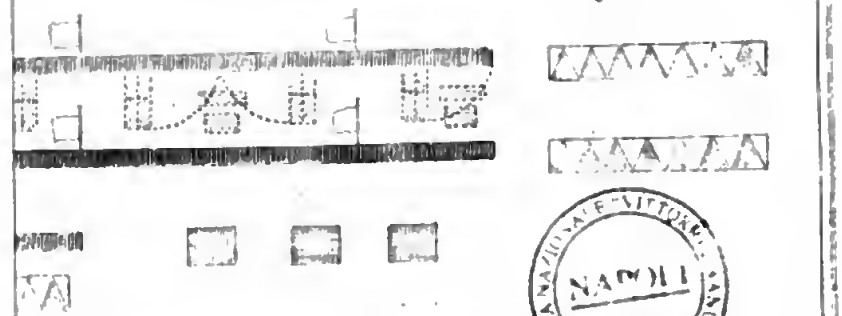
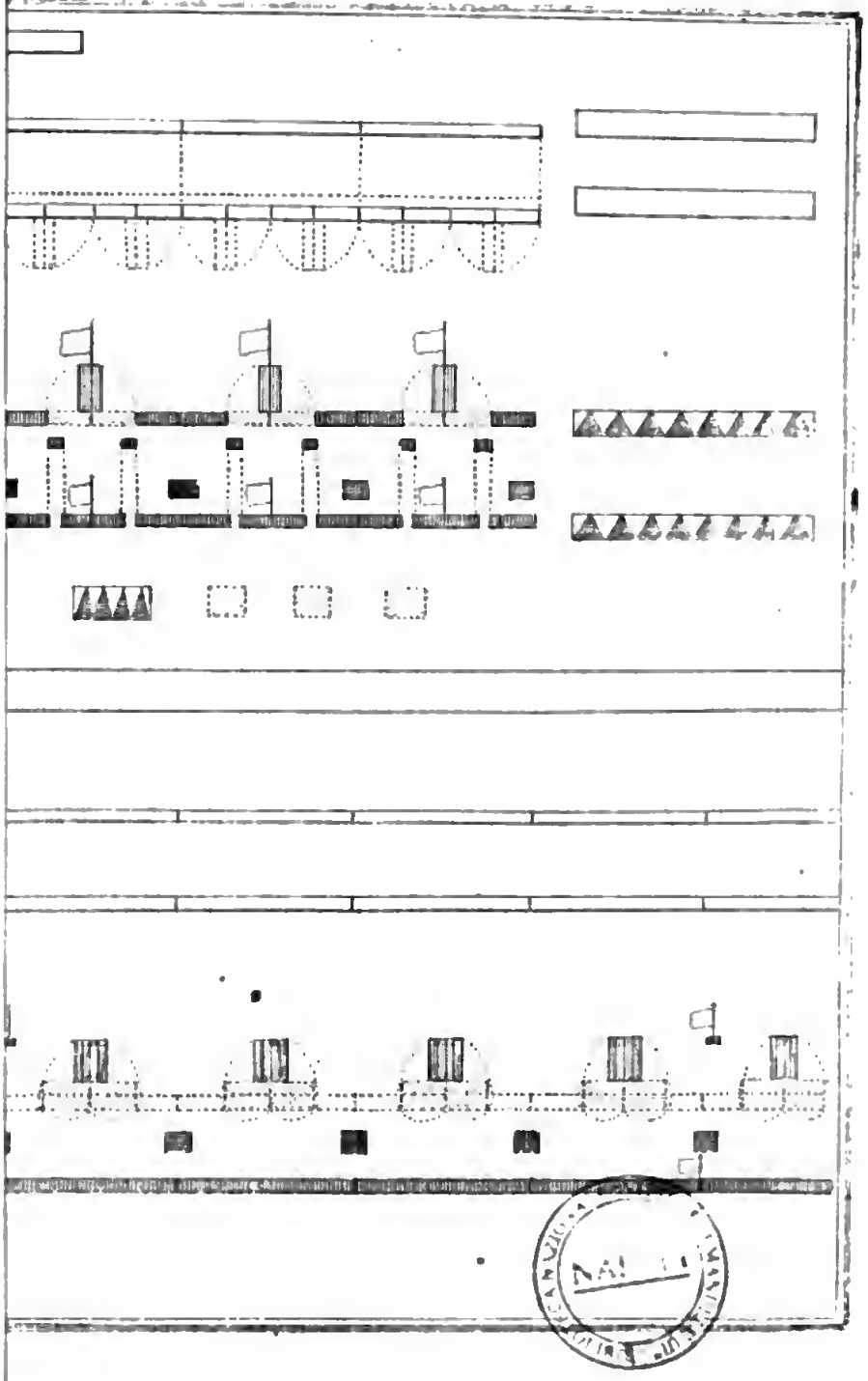
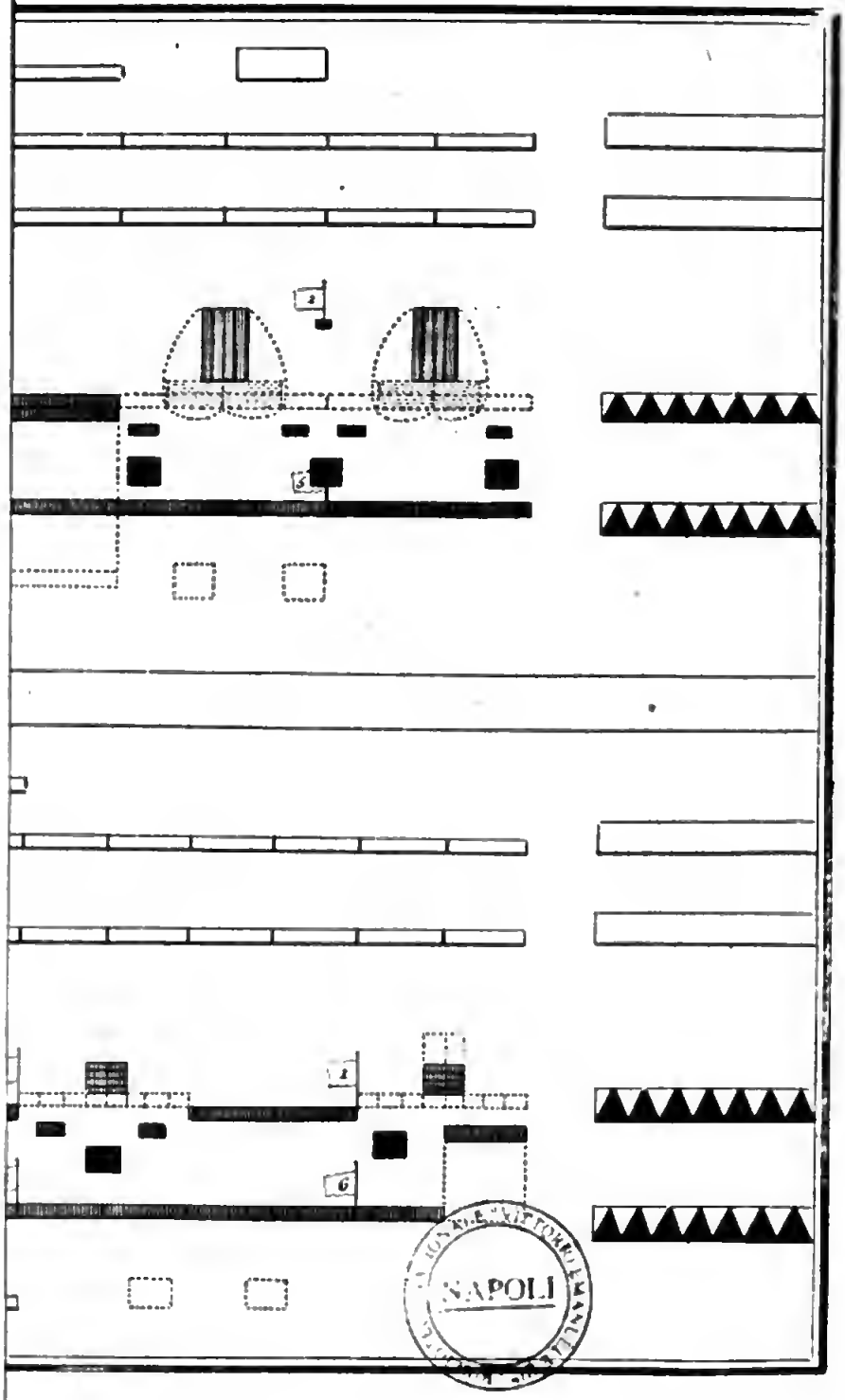


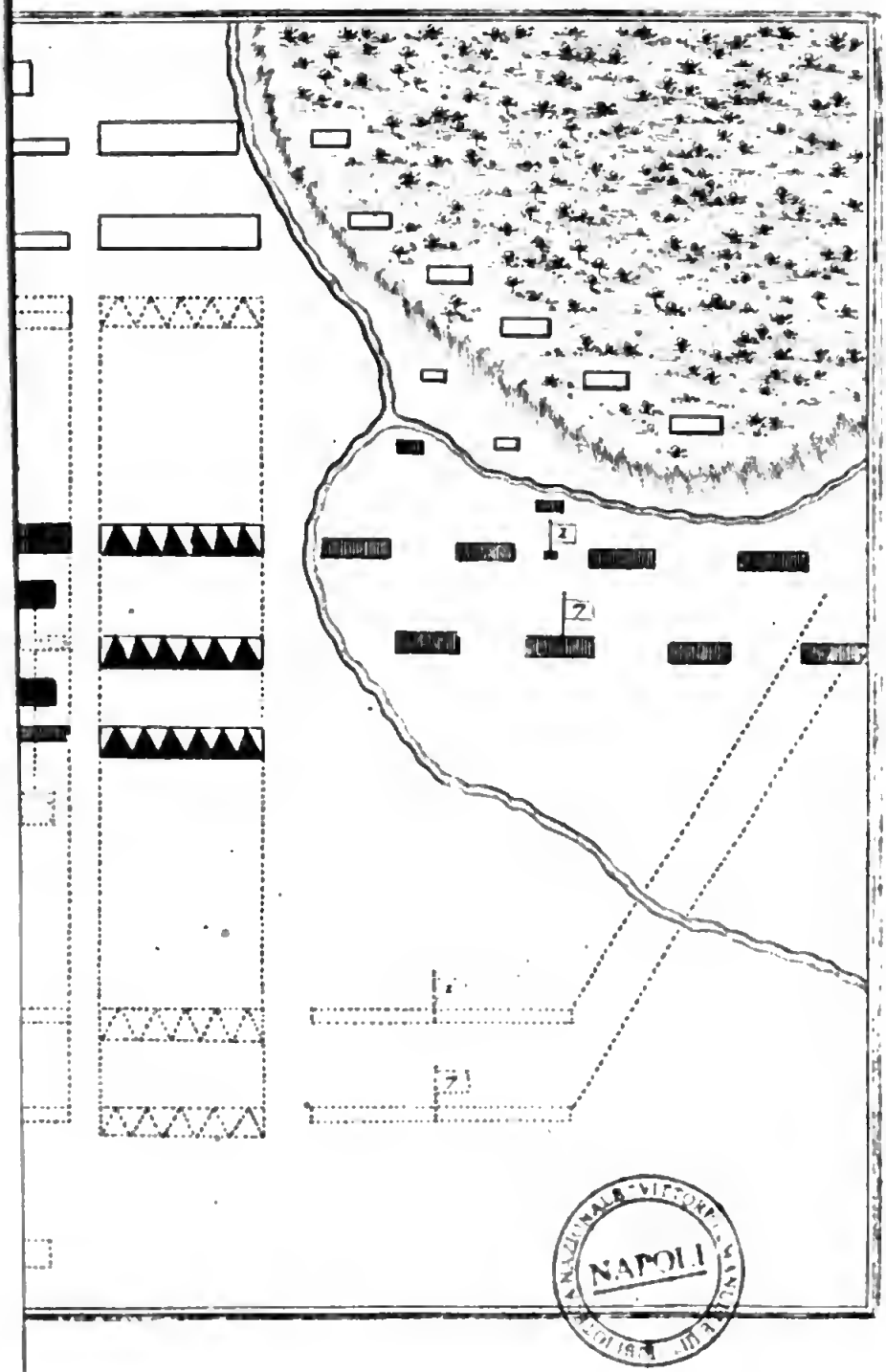
Figure 2



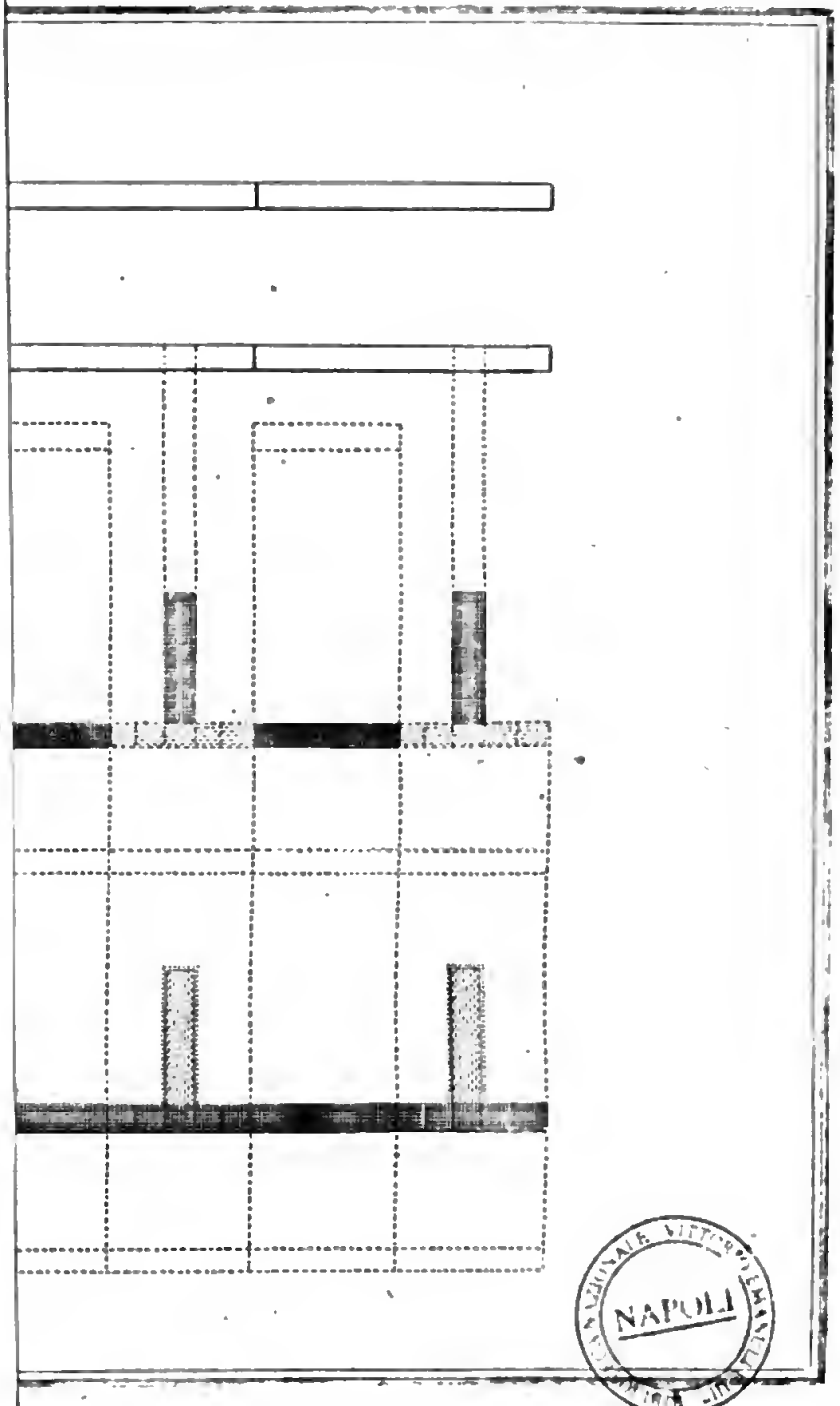
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI



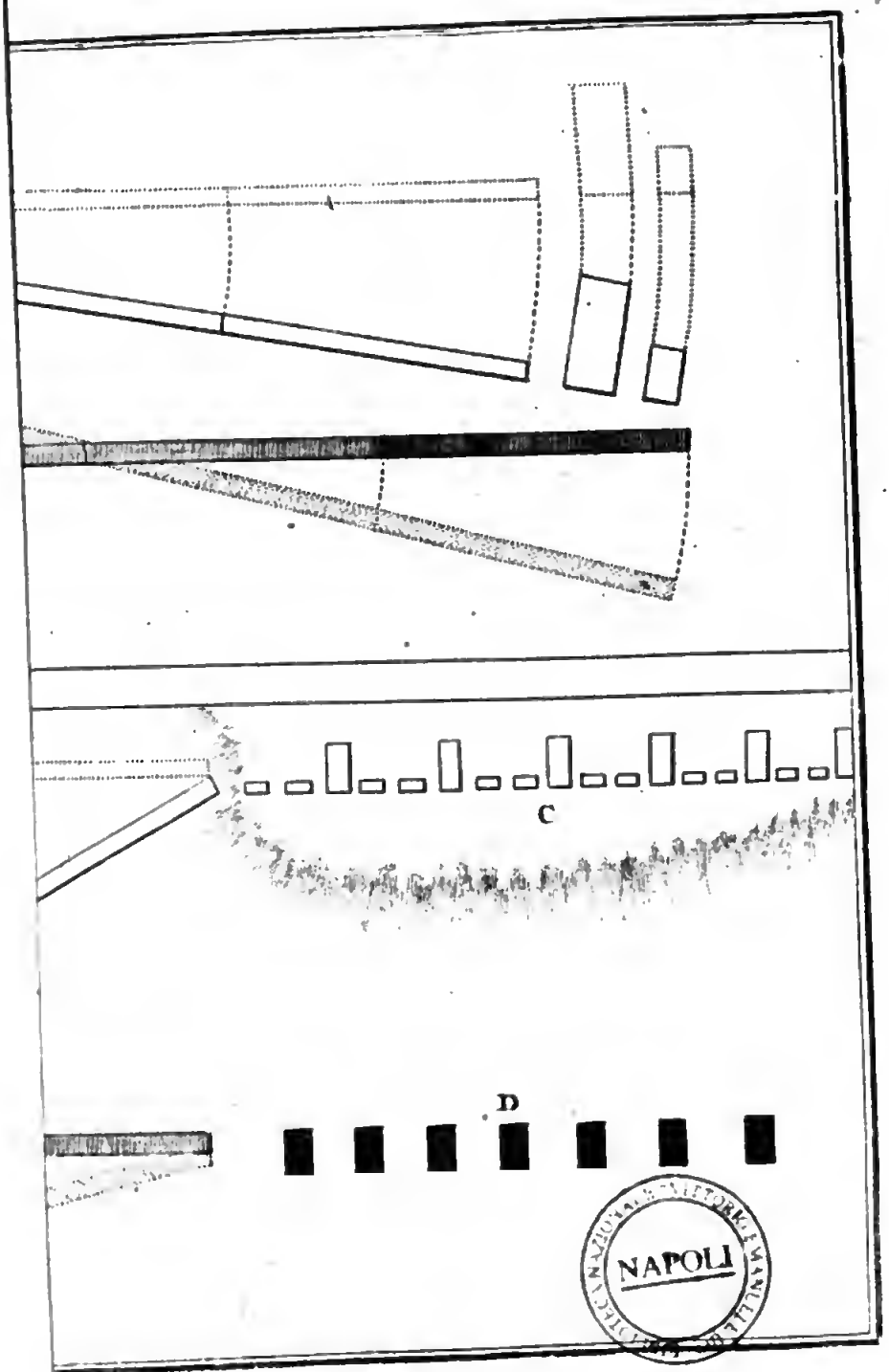

2
5
1
6
NAPOLI



NAPOLI

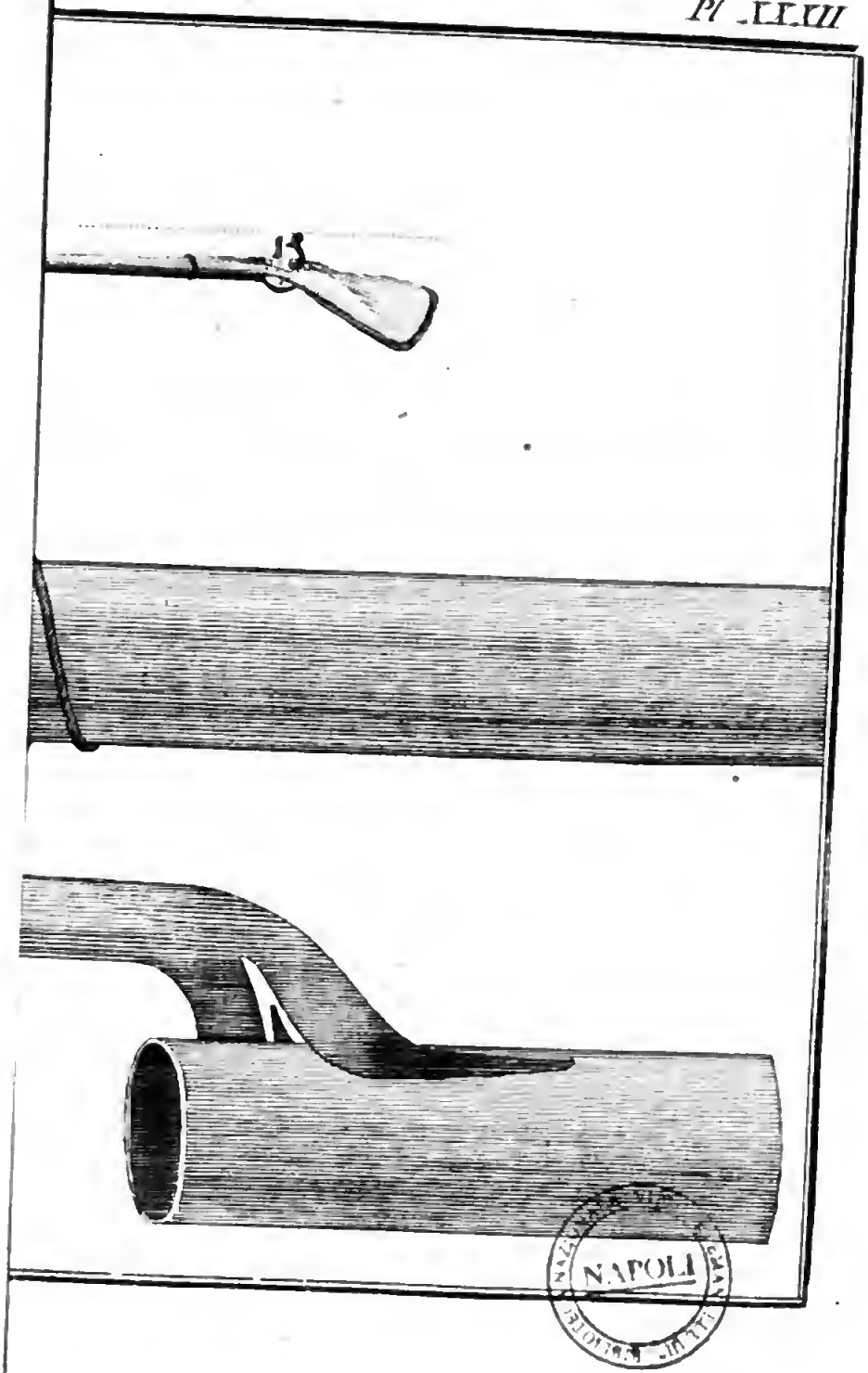


NAPOLI

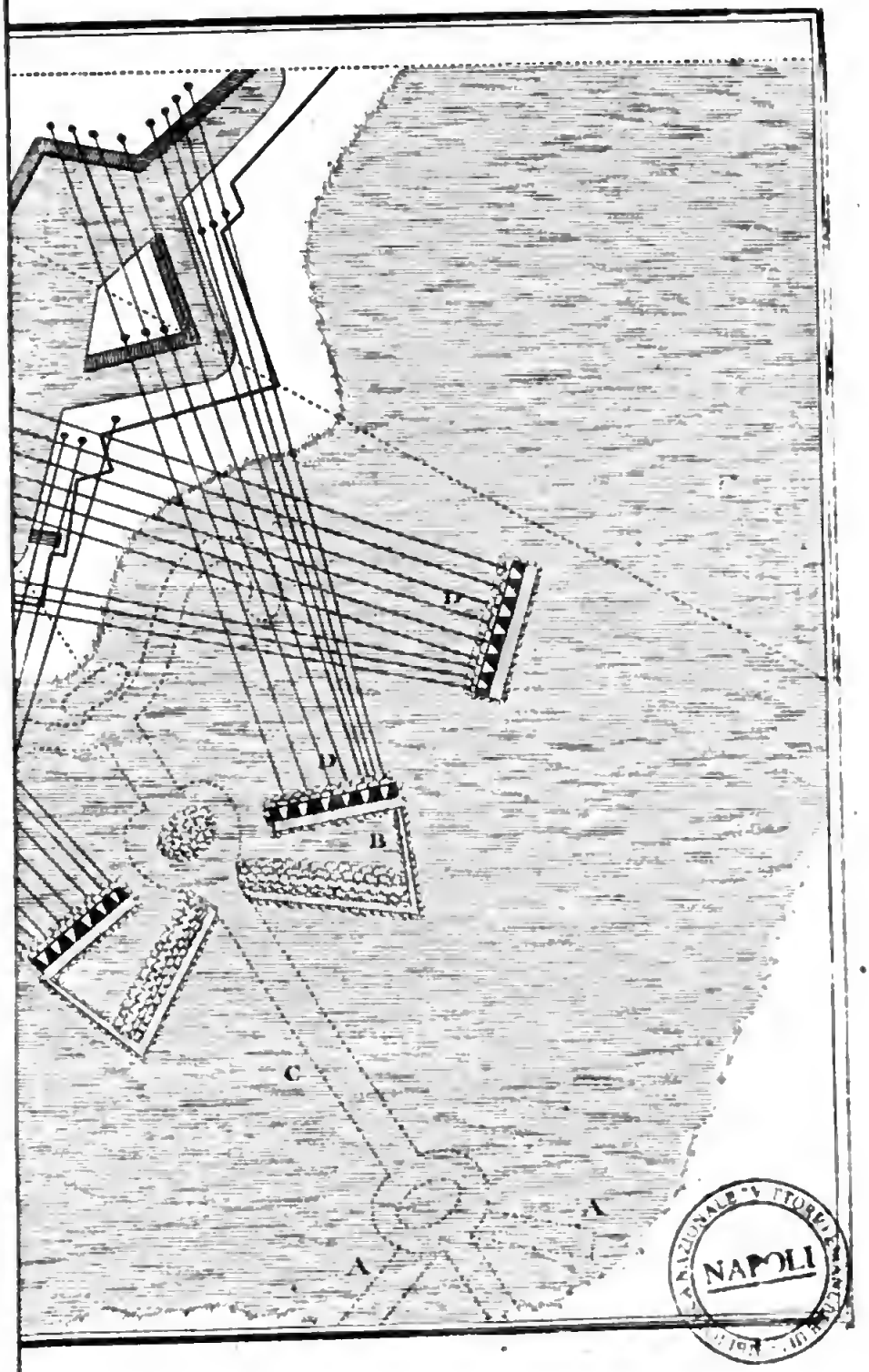


BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

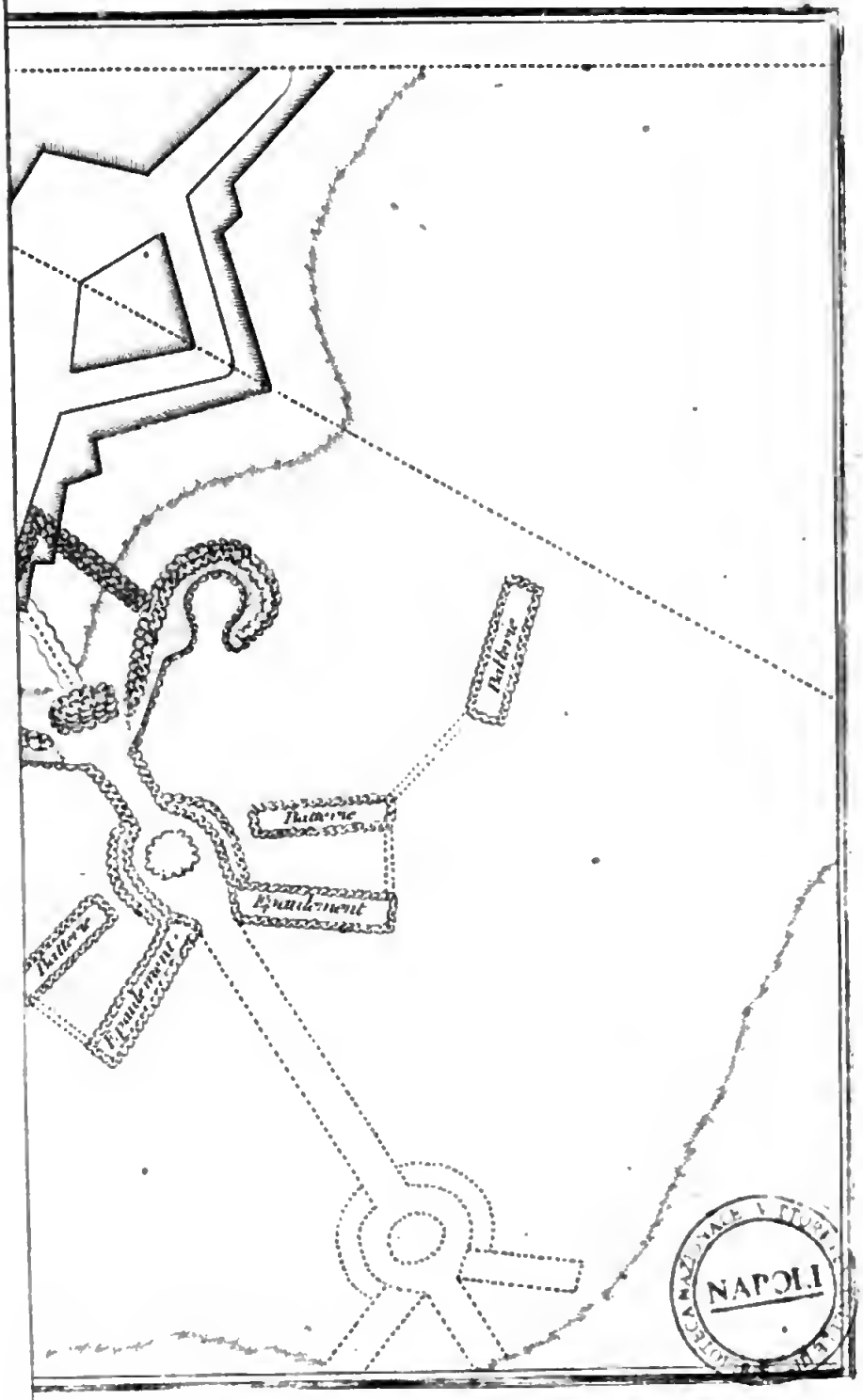
Pl. XXXII



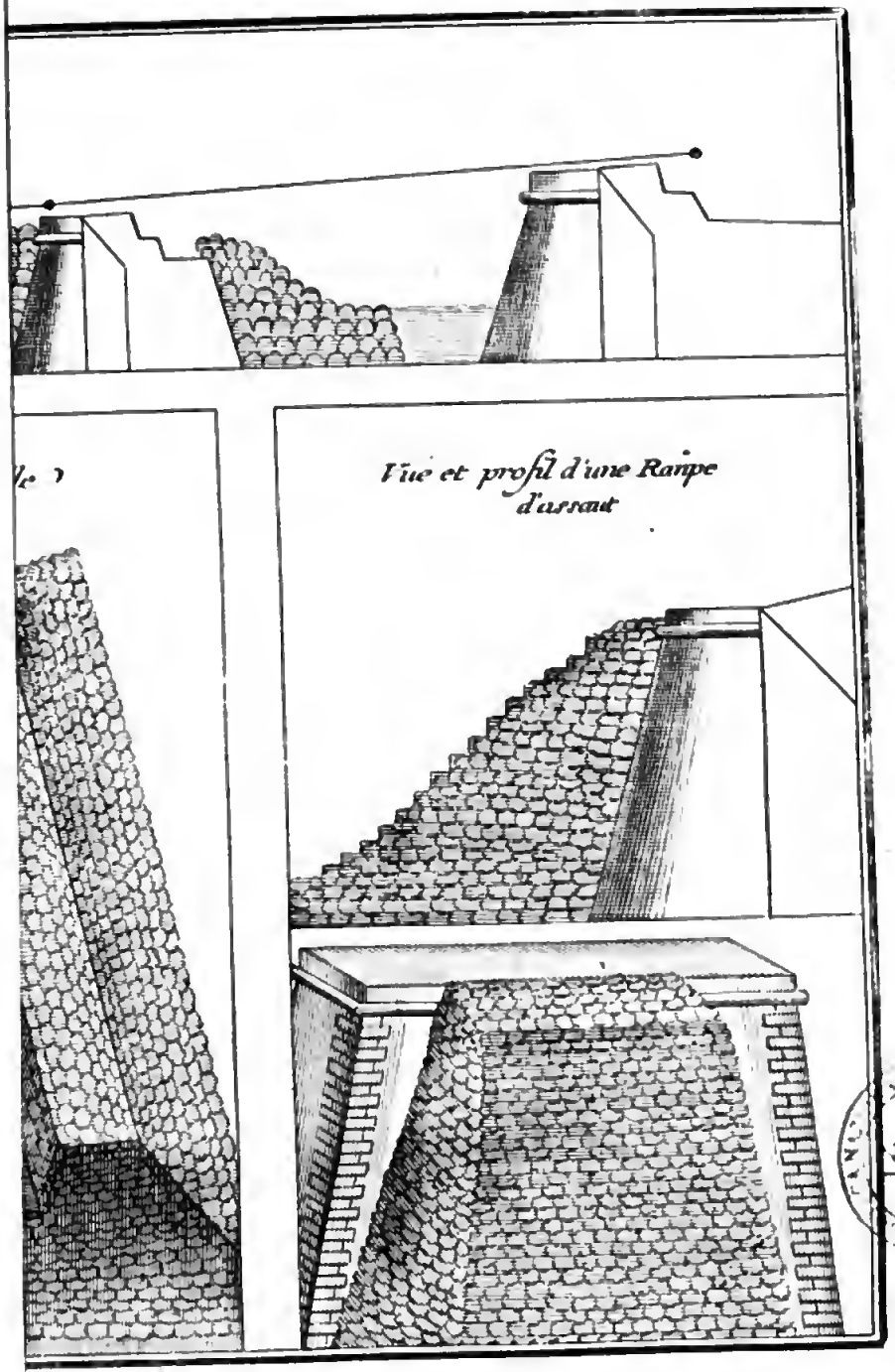
NAPOLI

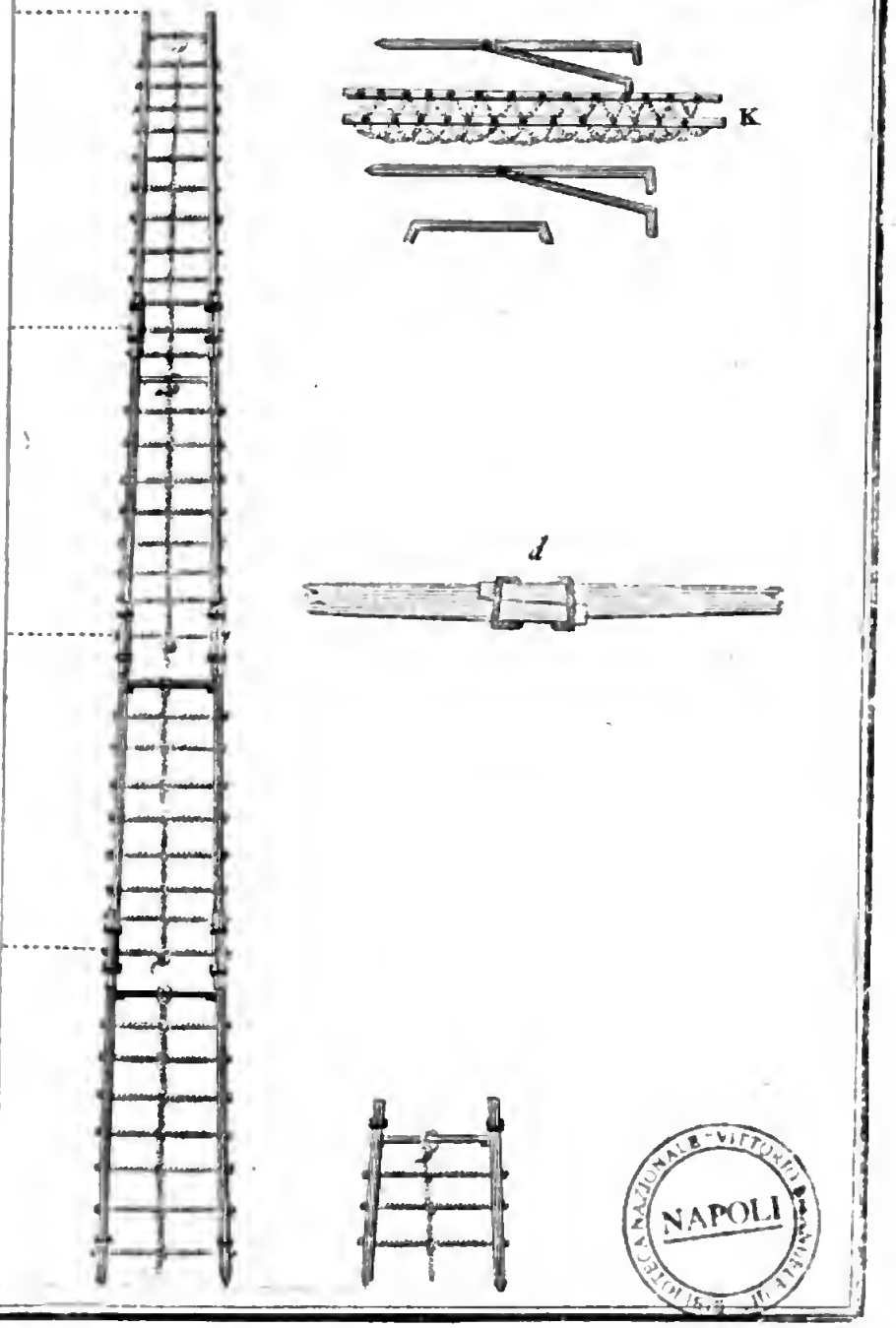


NAPOLI

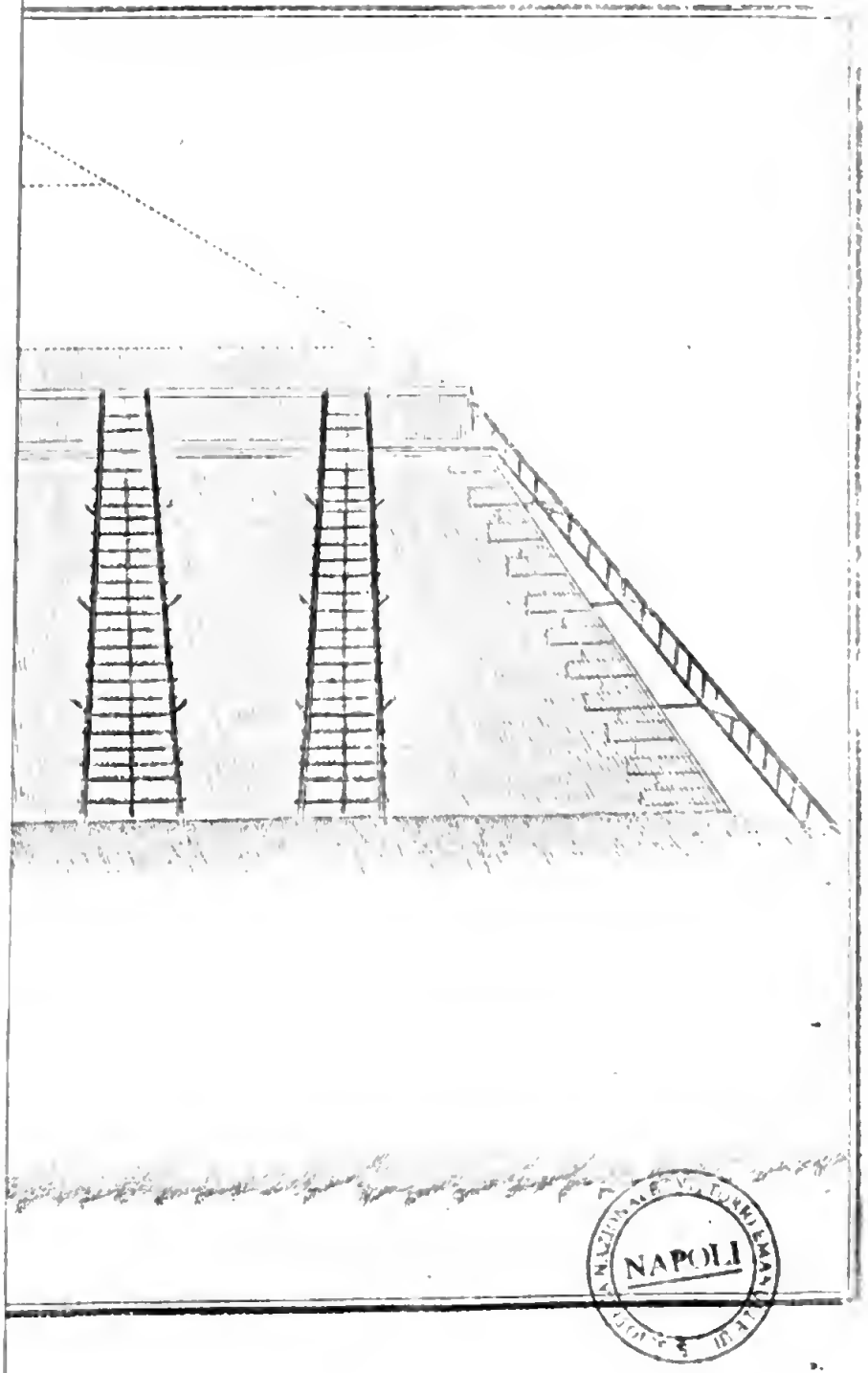

Batterie
Batterie
Epaulement
Batterie
Epaulement
NAPOLI

Pl XXXV.





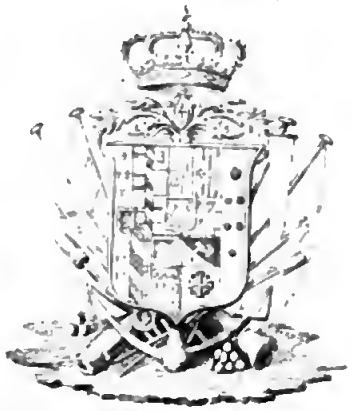
BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI



NAPOLI

REALE OFFICIO TOPOGRAFICO

Armadio .



Scansia

N.° 28